T. XXXIV. N° 8. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 JUILLET 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La levée en masse solution barbare

Cherchez les causes de la catastrophe, vous les trouverez dans les erreurs de l'État.

(Relation allemande de la bataille de Sadowa.)

L'ORGANISATION militaire française est, depuis la Révolution, sujette à une instabilité dans laquelle on peut rechercher une des causes de nos revers et du prix exagéré de nos succès.

Contrairement à une opinion courante, notre armée ne fut jamais composée uniquement de soldats de métier; à la masse des mercenaires français ou étrangers sont toujours venus se joindre des éléments plus ou moins nombreux et plus ou moins instruits de soldats recrutés dans les paroisses, en principe par voie de tirage au sort.

Après le Premier Empire, les Français répugnaient au service obligatoire; celui-ci ne fut pas supprimé, mais on y apporta des tempéraments si souvent remaniés qu'en un peu plus d'un siècle l'organisation militaire fut l'objet d'une dizaine de lois fondamentales, sans compter les réformes partielles.

En 1818, organisation du recrutement, fixation du contingent annuel; service de six ans. C'est l'œuvre du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

En 1824, répartition du contingent en deux portions, l'une faisant huit ans de service, l'autre disponible.

En 1832, la durée du service est ramenée à sept ans.

En 1855, réorganisation complète limitant les remplacements, précisant les dispenses, mais créant des « remplaçants administratifs », véritables professionnels; bientôt l'armée comprend tellement de mercenaires qu'on n'incorpore plus, chaque année, que 21 000 nouvelles recrues. On manque tellement de réserves instruites, qu'en 1861 on oblige la portion disponible à des exercices d'une durée variable.

En 1868, nouvelle refonte : la première portion fait cinq ans de service actif, la deuxième cinq mois, et tout le monde quatre ans dans la réserve. Si cette loi avait été appliquée, l'armée française aurait compris 800 000 hommes instruits dont les trois cinquièmes de l'armée active.

En 1872, la durée de service actif est toujours cinq ans, mais la deuxième portion du contingent est supprimée.

En 1889, loi de trois ans.

En 1905, loi de deux ans.

En 1913, loi de trois ans.

En 1923, loi de dix-huit mois.

En 1928, loi d'un an.

Passe encore si ces changements fréquents avaient eu pour but de se conformer à l'évolution des contingences techniques; malheureusement, il n'en est rien, si ce n'est pour la loi de 1868, à laquelle le maréchal Niel avait ardemment travaillé en tenant compte des leçons de Sadowa. C'est parce qu'elle n'était pas électorale que cette loi, votée malgré la gauche du Corps législatif, fut finalement saccagée au point qu'on n'accorda à la constitution de la garde nationale mobile que la dixième partie des crédits qui eussent été nécessaires.

Il serait vain d'établir un parallèle entre la situation de la France en 1868 et sa situation soixante ans après, mais il est curieux de relever de grandes analogies entre l'armée de cette époque et celle d'aujourd'hui, non dans leur composition, mais dans leur tendance, dans l'esprit du public à l'égard de l'armée, dans l'attitude du commandement et l'hostilité du Parlement. Dans les deux cas, sous prétexte d'expérience acquise, on s'orientait vers le passé; dans les

deux cas, la politique imbue de pacifisme n'organisait l'armée qu'à regret.

*
* *

La science militaire.

Comment a-t-on présenté et justifié les lois nouvelles? Les réformateurs ont d'abord affirmé qu'il fallait à la fois maintenir le service obligatoire uniforme et abréger le temps de service actif ; les uns ont déclaré que telle est la volonté du peuple souverain et qu'il valait mieux s'incliner, car, a écrit le général Nollet, « ce courant d'opinion est un de ceux qu'on ne remonte pas » ; les autres — et parfois les mêmes — ont assuré qu'ils ne se préoccupaient pas de cette pression populaire, mais qu'en organisant l'armée sur des bases nouvelles, ils étaient conduits mathématiquement — heureuse coïncidence — à adopter le service d'un an. D'autres ont déclaré accepter provisoirement cette solution parce qu'elle laisse la porte ouverte à de futures réductions.

Aussi bien, les auteurs de la loi sur l'organisation de l'armée ont-ils fait valoir que le cadre administratif qu'ils ont échafaudé ne dépend pas des effectifs et serait aussi bon pour le service de six mois que pour celui de trois ans. L'avenir appartient donc aux amateurs de milices.

Partant de ce principe, la plupart des discussions quant au but à atteindre ont porté sur les combinaisons stratégiques. La stratégie se plaît dans les généralités ; elle touche à la politique dans ses applications diplomatiques, économiques, démographiques ; elle se développe sur le papier car, hors de quelques reconnaissances de cadres, elle ne vit dans les faits qu'en cas de guerre. Elle plaît donc aux augures, aux irresponsables et aux politiciens qui trouvent toujours quelque technicien épris de chimère ou dévoré d'impatience pour mettre en formule les exigences de leurs utopies.

L'art de la guerre a été longtemps empirique, mais le développement des moyens matériels joint à la multiplication des effectifs a diminué grandement la possibilité de brillantes improvisations et incliné les hommes de guerre vers l'organisation méthodique de leurs opérations. C'est seulement alors qu'on s'est avisé que l'art de la guerre implique une science. Cette découverte date de deux siècles

et comme les conditions de la guerre ont, depuis cette époque, constamment évolué, il va de soi que cette science n'a rien d'absolu et qu'un humoriste a pu dire qu'elle est le type des sciences inexactes.

Les professionnels, en effet, ont encore beaucoup de mal à définir les différentes parties dont elle se compose. La dispute est classique sur la délimitation de la stratégie et de la tactique. Pour cette dernière, on est à peu près d'accord : c'est l'art de manœuvrer au contact de l'ennemi; c'est proprement l'art appliqué sur le champ de bataille.

Il semblerait donc que la stratégie soit tout le reste des connaissances militaires. Cependant, les meilleurs auteurs n'arrivent pas à la définir; pour les uns, elle est la science de la guerre, ou l'art d'embrasser l'ensemble du théâtre de la guerre, ou l'art de diriger les masses à moins que ce ne soit de les répartir; pour les autres elle est de la seule compétence du général en chef, ou même du gouvernement, ou même elle serait, à la guerre, le refuge de la pensée.

Naturellement, il y a du vrai et de l'absurde dans chacune de ces définitions, car il s'agit de choses humaines éminemment fluides et complexes et réfractaires au classement. Malheureusement le dix-neuvième siècle, durant lequel l'extension des fronts nécessita la mise au point de méthodes pratiques, fut, du point de vue militaire comme de la philosophie, très fortement inspiré par l'esprit allemand qui prenait — exagérément — conscience de sa force, et nos écrivains militaires ont souvent suivi ceux d'outre-Rhin.

Une des raisons pour lesquelles on a tant de peine à démêler les composantes de l'art militaire, c'est qu'on veut définir à la fois le but et les moyens, l'idée et l'action, la méthode et l'inspiration; comme si, en peinture, on mêlait l'art du peintre et la science du fabricant de couleurs.

« Lorsqu'on veut, disait le général Berthaut, étudier l'art de la guerre dans les traités didactiques de stratégie, on se trouve la plupart du temps en présence d'une nomenclature complexe et obscure de termes techniques et d'un nombre considérable de règles et de maximes dogmatiques, sortes de formules où les généraux en chef devraient aller chercher des dispositions toutes faites pour leurs plans d'opération. »

L'évolution des moyens matériels, si elle a compliqué la tâche des organisateurs, n'a rien changé aux principes

de la guerre qui sont toujours d'une extraordinaire simplicité et s'appliquent aussi bien à la tactique qu'à la stratégie.

La fameuse règle dite de Napoléon, suivant laquelle il faut, pour gagner la bataille, être le plus fort à un moment donné sur un point précis, est du ressort de la stratégie en ce que le général d'armée doit garder en mains les effectifs et l'armement qui lui permettront de donner un coup de boutoir à l'instant propice ; elle est aussi du ressort de la tactique la plus sommaire, car un groupe de combat qui progresse sous la protection d'un fusil mitrailleur l'applique naturellement ; elle est même la règle quasi unique du simple boxeur.

Comme l'écrivait le général Jung dans un ouvrage fameux, « stratégie et tactique sont des opérations du même ordre dont le but seul est différent, » et il l'entendait en ce sens que, pour la tactique, le but est immédiat et que, pour la stratégie, le but est hypothétique.

Il faut, en cette époque d'outillage en constante évolution, ajouter que, dans la tactique, on se bat à l'aide de ce qu'on a sous la main et que, dans la stratégie, on a la possibilité de varier le choix et l'abondance des moyens.

*
* *

Technique et politique.

On nous pardonnera de nous prêter aussi à ce jeu des définitions : il est une donnée essentielle des errements adoptés aujourd'hui.

En effet, plus on s'éloigne de la tactique, plus la connaissance des moyens matériels prend de l'importance, au point que certains auteurs, exprimant la pensée de très puissants aréopages, ont déclaré que désormais la préparation à la guerre comportait essentiellement la mise en équations de données stratégiques, après quoi, si l'équation est bien posée, la solution découlerait tout naturellement.

Nous connaissons un écrivain qui, au cours de la guerre, dénonçait le *Nyaka*, c'est-à-dire la facilité avec laquelle, au bout du fil téléphonique, les bureaux répondaient : « Il n'y a qu'à..., » aux exécutants qui se mesuraient à l'impossible.

Cette réponse était pourtant alors plus excusable qu'au-

jourd'hui car il fallait compter avec une forme de guerre développant la paperasse, l'énervement légitime des officiers pour qui le combat se traduisait en barêmes et en graphiques et l'anonymat du commandement. Mais on a peine à croire que ce mépris des contingences humaines, cette désinvolture formaliste deviennent un système officiellement préconisé.

Le général Jung, qu'il faut encore citer, écrivait il y a déjà longtemps : « Plus les troupes seront bien préparées tactiquement, c'est-à-dire prêtes à satisfaire à toutes les situations de stationnement, de marche et de combat, plus l'exécution du plan stratégique s'approchera de la perfection... On ne peut faire de la stratégie sans tactique, tandis qu'on peut faire et qu'on fait journellement de la tactique sans stratégie. »

Ces éclatantes vérités s'inscrivent en faux contre les prétentions de nos réformateurs ; de plus, abstraction faite de son inspiration parfaitement inhumaine, la stratégie du *Nyaka* se prête trop bien à certaines exigences politiques pour qu'on ne s'en méfie pas.

En effet, si les guerres de l'avenir se présentent sous la forme de problèmes industriels et de questions de transports, la bataille est démilitarisée, les exécutants ne sont plus que d'obscurs tâcherons ; le succès, le mérite, la gloire, et si possible les profits reviennent légitimement aux stratèges de toute espèce. Il est donc tout à fait inutile de perdre son temps et son argent à instruire des soldats : il suffit d'entretenir un certain nombre d'aréopages habiles à se retrouver au sein de la nomenclature dont parlait le général Berthaut.

Ainsi, dès qu'on aura constitué les archives nécessaires, pourra-t-on prétendre qu'on a garanti l'indépendance nationale, et l'on pourra le faire d'autant plus hardiment que l'expérience récente montre que les désorganisateurs les plus ruineux bénéficient d'une complète irresponsabilité quand ce n'est pas d'une amnistie triomphale.

La réorganisation de la Défense nationale est un problème particulièrement délicat à résoudre sous un régime d'opinion non organisé, parce qu'il participe autant de la politique que de la technique militaire. Les officiers se défendant de faire de la politique, toute la partie politique de la réforme a été livrée aux fantaisies des comités parlementaires, et les cénacles militaires ont cru devoir s'incliner

devant ce qu'ils déclaraient ne pas être de leur compétence. Et c'est pourquoi les réformateurs ont pu publier leur accord avec les grands chefs.

La science militaire est si récente que c'est seulement en 1830 que le célèbre Jomini signala pour la première fois dans l' « Introduction à l'étude des grandes combinaisons de la stratégie et de la tactique » que l'art de la guerre n'est pas indépendant de la politique et que celle-ci, dans le sens le plus général du terme, ne doit pas oublier de faire une place aux moyens de faire la guerre.

Le monde militaire allemand qui travaillait alors fiévreusement à découvrir les formules du succès, s'empara de l'idée, et ce fut un état d'esprit très favorable au développement du bismarckisme. Le prince de Hohenlohe écrivait : « La politique à la guerre c'est l'emploi de la guerre au service de l'État. La politique, la stratégie et la tactique doivent marcher la main dans la main. La politique doit être en étroite communion d'idées avec la stratégie et la tactique. »

*
* *

Aspect du problème.

A défaut d'une science bien établie, la réorganisation de l'art militaire français eût dû être guidée par une méthode, et puisqu'il s'agit de conduire de la vie, puisqu'il est question d'organisation dynamique, la méthode doit discerner le quantitatif et le qualitatif.

L'un et l'autre de ces facteurs se traduisent par des applications matérielles. En ce qui concerne le quantitatif, nul ne peut rien changer aux conditions physiques qui commandent l'organisation, et parmi lesquelles il faut citer l'étendue des frontières et leur aspect géographique, la densité de la population, la nature des armements en usage et aussi des contingences de même nature relatives à l'adversaire éventuel...

Quant au qualitatif, il faut s'efforcer de discerner ce qui constitue la force interne des armées, ce qui, à nombre et à armement égal, constitue le secret de la victoire. Ce ressort sibyllin dont la puissance ne peut être mesurée qu'à l'épreuve a pour éléments essentiels : la clarté de l'instruction tactique, les qualités professionnelles du commandement et de la troupe.

L'organisation des éléments du quantitatif est relativement aisée et c'est pourquoi les réformateurs s'y sont spécialement attachés.

Mais la transposition dans les faits des conceptions abstraites qui constituent le qualitatif a été délaissée. Personne n'a parlé de l'habileté professionnelle du commandement et de la troupe. Aussi bien, les réformateurs se sont-ils glorifiés d'ôter à l'armée future toute espèce d'individualité.

Or l'existence même de l'élément proprement dynamique exige que, indépendamment du nombre, il existe en tout temps, dans une grande nation, une force armée qui vive dans des conditions rappelant autant que possible la cohésion des forces combattantes, et qui serve à la fois d'instrument de perfectionnement des méthodes, de moyen d'entraînement pour le commandement, de type pour l'organisation de l'armée mobilisée, de modèle pour les soldats du recrutement et qui soit aussi — Dieu nous pardonne — une cellule nationale dont l'intelligence orientée vers les choses de la guerre non pour la souhaiter mais pour la concevoir victorieuse et fructueuse, constitue à cet égard l'antenne sensible du pays.

Ainsi, toute analyse rationnelle du problème militaire retrouve à chaque instant la compénétration, l'amalgame intime, le scellement de l'idée et de l'objet, de la prévision et de la force, de l'imagination et de la masse, du sentiment et de la statistique.

On se trouve ainsi bien loin de l'esprit de classification et de formule, et plus loin encore des indigentes considérations sur les vertus de la stratégie ou la volonté du suffrage universel qui dominent, hélas, tout le statut de la Défense nationale que le Sénat est en train d'entériner.

*
* *

Les solutions possibles.

Si l'on avait travaillé d'une manière objective on aurait compris que, surtout dans le monde moderne, il ne saurait y avoir d'armée ou de nation armée forte sans un élément actif entièrement instruit, constituant la cellule créatrice dont on vient de parler, non seulement pour les raisons d'ordre général que nous avons indiquées, mais parce que

s'il est nécessaire, suivant la formule de Napoléon et d'autres grands capitaines, de changer de tactique tous les dix ans, cela n'est possible que grâce à l'expérience d'une troupe, en état de manœuvrer ; on ne fait pas en même temps le dressage des chevaux et l'instruction équestre des recrues ; des soldats à l'instruction ne sauraient inspirer aux généraux la moindre méthode de guerre.

La solution la plus sûre, c'est de comprendre toute l'armée dans la cellule dynamique, et c'est le cas des armées permanentes d'autrefois et, dans une mesure moins absolue, de l'armée de 1914.

Une autre solution est celle de l'armée allemande où la cellule est peu nombreuse mais très puissamment constituée.

Entre ces deux types, il y a place pour des systèmes variés dont le choix doit être dicté par l'état matériel et moral du pays. Plus la population d'un État est attirée par les questions militaires, plus elle pense avec sympathie à l'armée, avec force à la défense nationale ; plus le gouvernement a d'ordre et de fermeté, plus il est aisé de restreindre l'importance numérique du noyau actif.

Si l'Allemagne, par exemple, n'était pas liée par le respect au moins extérieur des conditions du traité, et s'attachait à perfectionner son système actuel, elle aurait une armée extrêmement puissante en recrutant, par voie d'engagement, de quoi former une armée de 200 000 hommes faisant trois ans de service, tandis que l'ensemble des recrues ne feraient, selon les armes, que six mois ou un an. Ce qui reviendrait, d'ailleurs, à faire plus complètement et plus franchement ce qu'elle fait aujourd'hui avec gêne.

La France, en raison du désordre intellectuel qui règne dans la nation, le gouvernement et l'armée elle-même, ne saurait se permettre une telle organisation ; sous un régime impuissant, elle ne peut raisonnablement rechercher que des solutions plus ou moins empiriques. Nous pensons qu'elle devrait limiter son choix entre l'organisation complète du morne service de dix-huit mois que les législatures précédentes ont sciemment saboté, et le service de deux ans comportant de nombreuses dispenses basées sur les services de guerre des familles.

Hors de solutions de cet ordre — qui auraient d'ailleurs l'avantage primordial de coûter moins cher — la France est

actuellement incapable de former une armée présentant les qualités professionnelles qui lui donnent la vie.

On saute, avec le système actuel, dans une inconnue redoutable et sans précédent. Car, en fait, l'armée active est supprimée puisque les soldats auront juste le temps de faire leur instruction, non de former des unités de manœuvre, et la couverture sera assurée pour les trois quarts par des hommes spécialement mobilisés.

Si imparfaites que fussent les dix lois antérieures, elles avaient du moins l'honnêteté de ne compter que sur des forces réelles ; celle-ci prend l'initiative de remettre le sort du pays à des forces éventuelles dont l'action a pour conditions : d'abord que l'on puisse convoquer les hommes à temps, ce qui exclue l'hypothèse — pourtant bien vraisemblable — de l'attaque par surprise ; ensuite qu'ils n'aient rien perdu de leur instruction hâtive et, s'il se peut, qu'ils l'aient améliorée dans leurs foyers.

On doit remarquer, d'ailleurs, que le fonctionnement même du système n'est pas assuré par la loi mais bien par la bonne volonté des rengagés. D'une année à l'autre le nombre de ceux-ci peut baisser de 20 000. Que deviennent alors les cadres indispensables?

C'est assez dire que le service d'un an, tel qu'il est en voie de réalisation, nous paraît entaché de stérilité congénitale. Il est d'ailleurs conçu *officiellement* sous le signe absurde et sanglant de la levée en masse.

La levée en masse est le propre des peuplades barbares ; elle est essentiellement fille du nombre et dépourvue de la notion même du ressort de la qualité. Car son unique vertu est l'enthousiasme. Mais l'enthousiasme, comme tous les sentiments, n'est pas en lui-même un élément de puissance : il est un accélérateur dont l'effet ne supplée pas au manque d'intelligence ; l'enthousiasme, activant l'habileté et la force organisée, est, pour l'adversaire, un élément redoutable ; mais l'enthousiasme au service de l'ignorance désarmée et de l'incohérence est une grande faiblesse, car il conduit aux grands massacres à bon marché.

Orientés vers des considérations d'intérêt parlementaire, absorbés par la solution de problèmes imposés et rapportés uniquement au quantitatif, les grands conseils militaires ont travaillé au sein des nuées les plus opaques de la plus mesquine politique. Et l'œuvre à laquelle, de gré ou de

force, ils sont en train d'attacher leur nom et leur honneur postule l'abondance du sang répandu.

La solution adoptée ne répond d'une façon satisfaisante à aucune des questions de force correspondant aux différentes étapes d'une mobilisation ; il est dérisoire que la nation armée et la levée en masse du plus vieux peuple militaire aboutisse à l'armement, très lent et très compliqué, de quarante divisions !

Il faut savoir si le fin du fin, le fruit de longues études et de travaux laborieux est, pour les hommes qui, en régime démocratique, sont comptables du sang de la race, de ne concevoir la guerre que sous la forme du massacre industriel.

Les bons Français voudraient être certains qu'on prévoit, en haut lieu, d'utiliser dans la nation, non le sang, dont elle est pauvre, mais les forces d'âme et d'intelligence dont elle est prodigue.

On attend qu'une voix autorisée démontre que l'armée future sera douée de fécondes qualités internes et dénonce l'affreuse barbarie de la levée en masse.

XXX

La vivante Italie[1]

VI. — **Réflexions sur une phrase de Mussolini.**

De ma longue conversation avec Mussolini, je n'ai donné dans *l'Illustration* (2) que les lignes essentielles, gêné par la confiance même qui m'était montrée. Il me semble pourtant qu'à distance d'autres traits en pourraient être cités, non point ceux qui visaient la politique extérieure de l'Italie, politique affirmée dans un sens favorable à la France, mais ceux qui dévoilaient des principes généraux. L'un de ces principes généraux chers au *Duce*, n'est-ce pas le culte des compétences? Il veut redonner à l'Italie, dans les différentes branches de son activité, des chefs, et ces chefs, il veut les former dans les grandes écoles ou par un apprentissage immédiat et direct. Sa haine du Parlement ne proviendrait-elle pas, précisément, de son mépris pour l'incapacité et de son horreur du temps perdu? Me commentant la réforme qu'il prépare de ce Parlement, afin que les syndicats et les corporations, afin que les valeurs y soient représentées, il ajouta :

— Je ramènerai de six cents à quatre cents le nombre des députés, car il y a dans tout Parlement au moins deux cents crétins qu'il faut à tout prix éliminer...

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er juillet.

(2) Voir dans *l'Illustration* des 14, 21 et 28 janvier 1928 le récit de mes audiences au Quirinal, au Palais Chigi et au Vatican.

Deux cents crétins : avec quel sarcasme la voix mordante les accable ! Deux cents : ce n'est pas encore beaucoup. Émile Faguet avait écrit un judicieux petit traité politique sous ce titre : *Le culte de l'incompétence.* Il y montrait la démocratie célébrant peu à peu ce culte officiellement. Il semble que, si nous lui résistons dans la métropole — et l'on voit aux finances ce que peut faire un homme compétent — nous ayons assuré déjà ses rites aux colonies par des nominations politiques. République des camarades, a-t-on dit. Peur ou méfiance des capacités plutôt. Car il est un autre mal des démocraties que Faguet s'est contenté d'indiquer sans mettre le doigt sur la plaie afin de tenter de l'analyser et d'en préparer la guérison, et c'est la suspicion. Dès qu'un homme s'élève, comme un arbre au-dessus des autres dans la forêt, l'assemblée se presse pour l'étouffer. La supériorité est trop souvent considérée comme un vice, et pour l'écarter on imagine aisément de lui attribuer des opinions subversives, même quand elle n'a pas d'autre ambition que de servir la communauté franchement, ouvertement, loyalement, au grand jour. Un dicton populaire assure que, lorsqu'on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. Quand les démocraties veulent écarter un homme supérieur, elles le déclarent réactionnaire. La suspicion nous a déjà fait le plus grand mal. Elle risque de nous priver des hommes les plus nécessaires. Ou bien nous ferons appel à eux trop tard, quand les choses seront gâtées.

N'est-ce pas là un des pires maux de la démocratie? M. Paul Bourget, à propos du comte d'Haussonville, déplorait le chiffre grandissant de nos *supériorités inemployées.* Non seulement on oublie de s'adresser à elles, mais on dirait qu'on les écarte systématiquement. La supériorité intellectuelle est en train de devenir une tare. Elle est un empêchement dirimant aux succès électoraux. Car elle n'autorise pas celui qui la possède à certaines flagorneries, à certaines promesses, à certains mensonges qui impliquent par eux-mêmes de la bassesse d'esprit. Un homme supérieur est bien vite un gêneur et un isolé. Il rappelle aux autres leur rang qui ne devrait pas être le premier. Au lieu de faire cercle autour de lui, on s'arrange pour qu'il demeure seul. Ou bien on s'adresse à lui quand il est trop tard. Longtemps il se serait prêté aux services publics. Il sentait en lui des forces intactes, une activité, une conviction qu'il eût volontiers utilisées

pour le bien de tous. Peu à peu il s'est lassé d'attendre. Il a pris d'autres goûts, d'autres soucis, d'autres directions. Il s'est replié sur lui-même. Il a reporté son ambition sur sa famille et ses affaires, parfois sur la culture intérieure et la méditation. Et quand, après des années, on découvre tout à coup ce que l'on aurait dû savoir depuis longtemps, qu'il était l'homme rare et désigné, il répond en souriant :

— *Trop tard!*

Et c'est pourquoi nous avons tant de représentants qui ne sont plus aujourd'hui à la mesure des problèmes à résoudre : difficultés financières, dettes interalliées, sécurité des frontières, danger communiste, menaces sur notre empire colonial. Ils n'ont pas été préparés à jouer de tels rôles. Pour employer une expression populaire, ils ne sont pas *à la hauteur*. Mais l'électeur le sait-il? Qui le lui dira? Qui le mettra au courant des dangers intérieurs et extérieurs qui nous menacent? Qui le renseignera sur les hommes? Et nous faut-il désespérer du suffrage universel?

Le véritable suffrage universel serait peut-être préférable à la parodie que nous en avons, c'est-à-dire le véritable suffrage de tous. Quarante millions d'habitants, quarante millions de suffrages, les femmes votant, et les enfants représentés par le père et, à défaut du père, par la mère. Car il y a tout de même, il faut du moins l'espérer, plus de sagesse chez un père de famille que chez un célibataire, du moins habituellement, un sens plus évident de la durée, une préoccupation plus grande de l'avenir.

*
* *

La phrase de Mussolini, que de fois elle me devait revenir à la mémoire dans mes randonnées à travers la France !

L'automobile distribue chaque été quelques notions géographiques à un grand nombre de Français qui connaissent fort mal leur pays. Une foule de Parisiens découvrent la province, le Nord se précipite sur le Midi, l'Est sur l'Ouest, et réciproquement. Or, tous ces touristes, tous ces voyageurs, tous ces visiteurs, tous ces observateurs éprouvent le même étonnement devant certains noms de rues dont les syllabes singulières les frappent dans les petites villes, les chefs-lieux d'arrondissement, et même les préfectures. Ce sont des noms de rues consacrés aux célébrités locales. Ils

remarquent, non sans raison, que ces noms ne figurent dans aucun guide, ni dans aucun Larousse.

— D'où peuvent-ils bien venir? se demandent-ils les uns aux autres. Il y a donc, en France, tant de gloires inconnues, tant de renommées si discrètes qu'elles ne franchissent pas les bureaux d'octroi?

En vain interrogent-ils les passants, les habitants, les indigènes. Personne ne peut les renseigner. Ou bien, si quelqu'un les renseigne, cela n'arrange point les affaires :

— Voilà : c'est notre sénateur, notre député, notre maire.

— Et qu'a-t-il fait?

— Oh! bien, vous comprenez, on ne sait plus au juste. En tout cas, il a rendu des services.

— A qui? A ses amis?

— A ses amis évidemment. Et peut-être aussi au pays.

— En quoi faisant?

— Des tas de choses. Des choses électorales.

Tout est là. Et la France continue d'être dépecée et administrée par des partis. Tandis que tel savant, tel écrivain, tel artiste de réputation bien authentique sont oubliés dans la distribution des récompenses, un triste bonhomme politique, dépourvu de toute valeur réelle, mais qui, par ses promesses, ses courbettes et ses services, a trouvé moyen de rester en place un certain nombre d'années, d'occuper une mairie ou un siège au Parlement, est pris à grand fracas pour parrain. Tout ce fracas, d'ailleurs, est peine perdue. On ne ressuscite pas des morts aussi complètement rongés, pourris et mangés des vers. Il n'en reste rien, et personne, au bout de peu d'années, ne peut plus citer d'eux un trait, une phrase, un fait de grandeur ou de bienfaisance susceptibles de maintenir leur mémoire. Ils n'évoquent plus qu'une odeur de cuisine électorale, quand ils ne sentent pas le néant. Leurs partisans mêmes se souviennent de leurs petites habiletés qu'ils tâchent d'imiter à leur tour, mais ils sont incapables de leur découvrir le moindre de ces signes qui assurent la durée.

Chose pire : il arrive même que, dans la ferveur d'une fausse dévotion, ces partisans, complètement stupides et dépourvus d'un jugement qui remette au point les choses, aient élevé un monument ou commandé un buste en l'honneur du défunt. Ainsi voit-on quelquefois, sur l'une ou l'autre place publique de petite ville, ou reléguée heureusement

dans un coin obscur lorsque la municipalité veut faire preuve de quelque sagesse, l'affreuse effigie, exécutée au rabais, du vieux député, du vieux sénateur, du vieux maire qu'on a tenté, par ce moyen, de sauver de l'oubli. L'oubli est venu tout de même, sous cette formule lapidaire du touriste inquiet de son ignorance : — Qui est-ce? — Et même pour ceux qui savent, ce n'est rien.

Voilà ce que la politique nous donne par surcroît : le culte inutile et saugrenu des fausses valeurs, des idoles de carton sorties des usines, toujours achalandées, de la médiocrité. Il me semble que la contemplation de ces ridicules monuments, et même la simple lecture de ces noms de rues dont le choix est impossible à justifier sérieusement, devrait au contraire donner à penser aux jeunes hommes, pour peu qu'ils soient doués de quelque fierté. On montrait aux Spartiates des Ilotes ivres pour leur inspirer le dégoût de l'ivrognerie. Le rappel incessant de ces sottes réputations effondrées devrait dicter leur devoir aux nouvelles générations d'électeurs. Comment ne rougiraient-ils pas du choix de leurs prédécesseurs? Comment ne se diraient-ils pas :

— Alors c'est ça qu'ils avaient cherché, honoré, porté au pinacle? Nous voulons mieux faire, et montrer que nous savons découvrir la vraie grandeur, le vrai talent, le véritable caractère, au lieu de nous aligner derrière ces polichinelles et ces arlequins...

La qualité ne nous a jamais été plus nécessaire. Car nous n'avons plus le nombre. Le nombre, nous l'avons perdu depuis un siècle, et par notre faute pour la plus grande part. Le nombre ne se sauvegarde que par une législation qui protège la famille et celle-ci est elle-même protégée par le sentiment religieux, par la croyance et la pratique religieuses. Nos lois et nos mœurs n'ont pas eu souci de ce double lien. Nous n'avons pas admis le vote familial, et le trop lourd impôt sur les successions brise la continuité du patrimoine, ou plutôt achève de la briser, le partage forcé ayant dès longtemps commencé.

A défaut du nombre perdu, il nous restait du moins la qualité, cette qualité qui nous a tant aidés à gagner la guerre en nous permettant de renouveler sans cesse l'élite de nos chefs et de nos soldats. Voici que la qualité risque à son tour d'être compromise par les égarements du suffrage universel.

Comment espérer qu'une assemblée composée de valeurs

médiocres saura oublier sa propre médiocrité pour mettre au premier plan les hommes qui peuvent encore redresser notre avenir, soit à l'intérieur, soit aux colonies? Il y faudrait une élévation et une abnégation dont on peut craindre qu'elle soit incapable. Et cependant, notre avenir est à ce prix. Rien n'est plus faux que s'imaginer qu'un homme prend la place d'un autre homme et le peut toujours suppléer. Au contraire, toute œuvre est l'œuvre d'un homme et l'art de gouverner est de mettre les hommes à leur place. Mesurera-t-on jamais assez ce que nous a coûté le remplacement en Syrie du général Weygand par le général Sarrail? Des milliers d'hommes, et des millions en argent, et un retard de plusieurs années dans l'organisation et l'utilisation de notre mandat. L'Indo-Chine est une de nos colonies les plus riches et dont l'essor peut être le plus considérable. Il a suffi d'un gouverneur absurde pour risquer de la compromettre. De même en Algérie. De même en Alsace, où M. Millerand n'a pas été remplacé, et qu'un haut-commissaire de mérite exceptionnel pourrait très bien aujourd'hui encore remettre en état et guérir de son malaise en exécutant scrupuleusement les promesses faites solennellement par M. Poincaré. Partout se pose aujourd'hui cette question de l'autorité et du mérite. Nous n'avons plus le droit d'entrer en des combinaisons politiques quand il s'agit de faire appel aux valeurs. Car ces valeurs sont rares et s'imposent. Ne pas les employer, c'est pour un gouvernement préparer sa ruine. Et l'on pourra mesurer l'incapacité du Parlement à ses hésitations et à ses objections lorsqu'il s'agira de ratifier tel ou tel choix qui désignerait un chef ou un administrateur de premier ordre. C'est un Colbert qui a remis sur pied toute l'administration au temps de Louis XIV. On trouve toujours un homme quand on étudie l'histoire et qu'on arrive à une époque de bonne direction et de prospérité : un roi, ou un grand ministre. Il y en a chez nous encore, de ces hommes providentiels qui portent sur leur temps une main solide et heureuse. Mais notre démocratie ne les recherche pas dans les élections.

Elle ne les recherche pas dans le pays. Elle ne songe qu'à opposer le capital et le travail, quand il est une autre force, plus grande encore que ces deux-là, et qui est l'invention : l'invention en science, en application industrielle, en médecine, en art, en littérature, l'invention sans quoi le tra-

vail et le capital ne sont que stagnants, et sans quoi une nation piétine. Or, favoriser l'invention, c'est favoriser la qualité, c'est désigner une élite.

Une élite, c'est la recherche de Mussolini pour l'avenir italien.

VII. — **Promenades dans Rome.**

Décembre 1927.

Rome est la ville où j'ai le plus aimé la flânerie, parce que nulle part la flânerie n'est plus féconde. Stendhal, dans son livre — le meilleur sur Rome peut-être — l'a bien montré. Mais cette fois les événements et les hommes me happent au passage, et c'est à peine si, dans mon séjour, çà et là je cueillerai quelques heures de rêverie...

*
* *

La catacombe Saint-Sébastien. — Il neige : spectacle bien inattendu et qui tient presque du prodige. L'emplacement de Sainte-Marie-Majeure ne fut-il pas désigné par le miracle de la neige, une nuit d'août? Je me souviens d'un triste mardi gras à Florence, où je traversai les jardins Boboli et croisai des masques grelottant sous de gros flocons. Mais à Rome, c'est presque un attentat. Et cependant la neige convient assez bien à la ville des statues et des tombeaux. Gabriele d'Annunzio en a tiré un heureux effet dans *l'Enfant de volupté*. Nous la retrouvons, plus épaisse, dans la campagne, sur la Voie Appienne dont elle achève la désolation, saupoudrant les monuments funéraires, la tour de Cécilia Metella, les cyprès et les pins, revêtant d'une plaque de marbre les arceaux des lointains aqueducs et confondant les lignes d'horizon.

Au bord de cette Voie Appienne est la catacombe de Saint-Sébastien, spécialement confiée à la France catholique. L'abbé Chéramy, qui est professeur d'archéologie sacrée et l'auteur d'un très beau livre sur le *Visage de Rome*, nous la fait visiter et à sa voix les murailles s'animent, racontent l'épopée des premiers chrétiens. Après les décou-

vertes de Jean-Baptiste de Rossi au temps de Pie IX, de nouvelles fouilles ont été pratiquées, permettant peu à peu de reconstituer le passé. Ici, l'on assiste pour ainsi dire au changement du monde antique sous la poussée chrétienne, car sous le pavement de l'église on a retrouvé des columbaires et des hypogées. Les païens se faisaient incinérer, mais voici que les premières sépultures apparaissent. Quelques-uns de ces hypogées sont décorés de petites fresques charmantes, emblèmes religieux ou ornements tirés de la flore ou de la faune, vases de fleurs et de fruits, paon, symbole d'immortalité, faisant la roue.

Cette catacombe de Saint-Sébastien reçut pendant une période de quelques années les corps des apôtres saint Pierre et saint Paul, probablement au temps de la persécution de Valérien, quand les cimetières chrétiens étaient gardés. Ils avaient été ensevelis proche le lieu de leur supplice, le premier au Vatican, le second sur la voie d'Ostie, et l'on redoutait le viol de leurs sépultures. Or, les récentes fouilles à Saint-Sébastien ont mis à nu, sous le pavement de l'église, une salle des agapes funéraires dont les murs sont couverts de *graffiti* en l'honneur des deux grands saints. Ces inscriptions en grec et en latin qui datent du troisième siècle sont révélatrices du dépôt fait en ces lieux mêmes des reliques sacrées. Elles sont en outre une preuve nouvelle de la présence de saint Pierre à Rome, présence qui était niée par les protestants. Ils sont accourus nombreux, nous dit M. Chéramy, d'Angleterre et d'Amérique pour lire ces invocations et l'on a vu de hautes personnalités pleurer devant ces pauvres *graffiti*...

Sur cette confidence, au retour, j'ai médité longtemps. Ces larmes religieuses, qu'y a-t-il de plus émouvant? Qu'y a-t-il de plus émouvant que la recherche de la vérité et l'ascension d'une âme vers la foi? Un soir d'avril 1833, à Rome, un tout jeune prêtre de vingt-quatre ans, en qui l'Église voyait déjà une de ses lumières, Mgr Wiseman, le futur auteur de *Fabiola* et le futur cardinal-archevêque de Westminster, alors recteur du collège anglais, reçut la visite de deux de ses compatriotes, tous deux professeurs à Oxford. C'était Froude, qui devait mourir peu après, et c'était Newman. Ils venaient confier leurs doutes au prêtre catholique, lui proposer un accord avec l'Église romaine à des conditions qui n'étaient pas recevables. Mgr Wiseman les

éclaira sur le point exact de leur marche en avant. Mais longtemps après qu'ils furent partis, il demeura à rêver. Tous ses désirs le retenaient à Rome, et la paix et la douceur de son avenir. Cependant, il résolut ce soir-là de retourner dans son pays dont ces deux visiteurs lui avaient apporté à distance l'immense frémissement religieux.

L'auteur de *Fabiola* a dû venir plusieurs fois à Saint-Sébastien-hors-les-murs. Là, peut-être, il a conçu la trame de ce roman qui devait connaître une si étonnante diffusion et qui est encore aujourd'hui imité par tous les *Ben Hur*. Saint Sébastien, devenu pour les peintres une sorte d'Apollon chrétien à la belle poitrine percée de flèches qui ne sont tout de même pas les flèches du petit Amour, a été popularisé par son livre qui lui garde son caractère héroïque. Et comment oublierai-je qu'après une lecture de *Fabiola*, comme le temps de ma confirmation était venu et qu'il me fallait choisir pour cette cérémonie un nouveau prénom, je n'hésitai qu'entre Pancrace et Sébastien? Si je me décidai pour Sébastien, ce fut à cause des syllabes disgracieuses de Pancrace. Car celui-ci, dans l'ouvrage du cardinal Wiseman, est encore plus séduisant que le bel officier romain. Je ne pouvais tout de même pas, malgré mes précoces préférences pour la beauté des femmes, m'affubler du nom de Fabiola. Mais je ne manquai pas de lui comparer telle dame de la ville au visage resplendissant et au maintien réservé.

Au sortir de la catacombe, nous retrouvâmes Rome dans son manteau de neige. Elle le rejeta dès l'après-midi pour se parer de soleil...

*
* *

Le Jugement dernier. — Ce soleil, après la neige, a-t-il donc un éclat particulier? Je viens de découvrir, à la chapelle Sixtine, dans le Jugement dernier, un personnage inconnu. De l'extraordinaire fresque de Michel-Ange, je n'avais retenu que la coulée torrentielle des damnés dans la barque de Caron, et l'ascension moins rapide et moins véhémente des élus qui ont besoin d'être tirés par les anges. On dirait une bataille verticale. Et déjà le génial artiste se devait défendre contre les critiques moraux et pudiques. Ne l'accusait-on pas d'impureté parce qu'il étalait toutes les nudités humaines? Il se vengea en représentant sous les traits

de Minos son plus grand adversaire, le maître des cérémonies de Paul III, Biazio de Cesena. Il n'y a dans cette immense composition aucun calme, aucune sérénité. Le peintre n'est pas retiré de la vie. Il est en pleine lutte. Il ne domine pas sa matière. Amoureux de Dante, il en est resté à l'*Enfer* et s'est arrêté à la porte du *Paradis*. Tout ici est tumulte, vacarme, colère, désespoir, et les heureux mêmes sont dans l'incertitude de leur bonheur. Le Christ est un juge irrité. Il semble qu'il ne pense qu'à damner. Une seule figure, que faute de lumière je n'avais jamais remarquée, représente ici la pitié, la douceur, l'effroi du mal, la pureté, la paix, et c'est la Vierge en robe bleue. Un rayon de soleil qui s'est posé sur elle me l'a révélée. A elle seule, elle modifie l'effrayant poème de Michel-Ange. A elle seule, elle compense la colère du Christ. Elle sourit aux élus. Les condamnés, s'ils pouvaient se retourner et la voir, reprendraient quelque espérance. Tous ces bruns et ces roux de forêt d'automne qui sont la couleur de la formidable fresque viennent expirer au bord de ce manteau bleu. Vierge du Jugement dernier, secourez-nous...

*
* *

Villa Celimontana. — Une heure délicieuse passée dans ce parc. Là est l'obélisque rapporté du temple d'Isis Capitoline. Mais ce qui m'attire surtout, c'est l'allée de chênes verts qui aboutit à un tombeau romain. On sort de la voûte sombre et l'on domine, comme d'une terrasse, les ruines éparses du Palatin dans ses jardins et ses prairies et au delà cette campagne romaine dont les yeux ne se lassent jamais. Il faut relire ici les *Elégies* de Gœthe ou l'une ou l'autre page des *Mémoires d'outre-tombe.* Nulle part mieux qu'ici on ne respire le charme de Rome...

*
* *

Le Jardin du paradis. — Au baptistère de Florence est la porte de bronze de Ghiberti qui fut appelée la porte du Paradis. Mais la petite chapelle de Saint-Zénon, abritée dans une nef latérale de Sainte-Praxède à Rome, nous offre le jardin céleste. Ses voûtes et ses murs sont revêtus des plus

belles mosaïques du monde. Elles représentent pour la plupart des scènes de la vie de sainte Praxède, de sainte Agnès, de sainte Pudentienne. C'est un endroit tout lumineux dont la lumière est comme assourdie. Il évoque un peu le souvenir de Ravenne. Les ors, les rouges et les verts à demi effacés rappellent encore les mosaïques de la mosquée d'Omar à Jérusalem. Mais ces colonnes, ces arceaux ornés, la petitesse même de la chapelle, tout contient le cœur dans ses élans, l'engage dans la voie de la discipline où il trouvera la perfection. Ici, pas de déclamations superflues : la prière d'art est comme ramassée dans un étroit espace, recueillie dans un reliquaire d'art...

*
* *

A l'Ulpia. — C'est un caveau construit dans les ruines de la basilique Ulpia, au Forum de Trajan. Une ingénieuse installation en a fait un restaurant de nuit, spécialement à l'usage des étrangers qui croient y retrouver le parfum de la Rome antique, à peu près comme dans les boîtes de Montmartre on peut s'imaginer respirer Paris. Mais quoi ! l'imagination n'est jamais ébranlée en vain. Un chanteur qui égrène des chansons napolitaines berce d'une voix nonchalante et pathétique ensemble notre rêverie qui voudrait s'enfoncer dans le passé. La vie romaine est aujourd'hui grave et laborieuse. Elle ne permet guère les plaisirs. Ici, l'on s'arrête quelques minutes fugitives sur le bord du temps. Une jeune femme brune aux yeux bleus écoute la musique et semble la boire comme ces colombes d'une mosaïque de la villa Adrien qui se sont penchées sur la coupe et redressent leur cou gonflé par le passage de l'eau. Les rythmes, ainsi, la traversent. La regarder vivre, n'est-ce pas un spectacle aussi parfait que la visite de la chapelle de Saint-Zénon ou celle de l'allée de chênes verts qui, à la villa Celimontana, aboutit à un tombeau antique et à la vue du Palatin et de la campagne romaine?...

VIII. — Le parc du souvenir à Florence.

Florence, décembre 1927.

Dans cette villa Borghèse, au bord de Rome, dont le parc est si vaste que Mussolini peut y lancer au galop son cheval sous les voûtes de hauts chênes et d'yeuses colossales pour oublier une heure, dans la violence physique, la charge de ses cinq ministères, je me suis arrêté longtemps devant un groupe du Bernin digne de l'antique, le groupe d'Apollon et de Daphné. Le cavalier Bernin, venu de Naples à Rome, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il exécuta ce chef-d'œuvre. Sans doute a-t-il emprunté le masque de son jeune Apollon à l'Apollon du Belvédère et lui a-t-il laissé, dans le drame terrible et douloureux, une impassibilité qui jure avec l'horreur dont il doit se sentir envahi. Mais le mouvement suspendu de Daphné est adorable. La fille du fleuve Pénée, poursuivie par le jeune Dieu qui l'adore, va être atteinte. Déjà la main d'Apollon s'est crispée sur sa hanche. Elle se raidit encore, elle implore son père, et voici qu'exaucée, elle va être changée en laurier. Ses pieds sont pris dans l'écorce, ses beaux bras s'achèvent en branches et ses cheveux ruissellent en feuillage. A demi végétale, elle crie, éperdue. Et l'on ne sait si l'angoisse du visage vient de la peur de l'amour ou du regret de la vie humaine qui l'abandonne pour ne lui laisser que la patiente résignation des arbres et des fleurs aux saisons qui les animent et les dessèchent tour à tour.

Cette hésitation, l'artiste l'a rendue à merveille dans la pose lancée et figée en pleine course, dans la raideur soudaine du corps, et surtout dans la pauvre figure convulsée et renversée, et peut-être épouvantée de n'entendre sortir aucun son de la bouche grande ouverte. La voix s'est pour toujours envolée. Elle est refusée aux végétaux qui naissent, croissent et meurent dans le silence. Daphné métamorphosée regrette-t-elle de s'être dérobée au désir, à l'amour d'Apollon? Déplore-t-elle son refus et sa fuite? Est-ce là le symbole de la punition infligée à ceux qui ne veulent pas aimer? Est-ce le signe que l'amour et la vie ne font qu'un?

Les commentateurs des *Métamorphoses* ont bien essayé d'atténuer la rigueur du mythe en assimilant Daphné à l'aurore qui fuit devant le soleil et qui meurt de son atteinte. Mais il est un autre langage plus cruel que le dieu offensé nous fait entendre.

De la villa Borghèse, mon imagination n'a pas eu de peine à me transporter au lieu même du laurier de Daphné. C'est dans le voisinage d'Antioche, en Syrie, Antioche au bord de l'Oronte cher à Maurice Barrès, et la seconde ville des Croisés après Jérusalem. La ville s'étend mollement au pied des montagnes toutes recouvertes encore des vestiges de ses remparts. Elle est baignée par le fleuve que l'on voit arriver de loin, décrivant des méandres, entourant des îlots arborescents, et créant le long de son cours, qui distribue la fécondité, des avenues de verdure. Cette verdure, ces eaux abondantes, ces maisons à loggias et à colonnades, avec des toitures recouvertes de tuiles, ces minarets pointus : c'est la charmante vision d'Antioche. Elle sera complétée par un peu de musique arabe. Le derbouka, vase d'argile recouvert d'une peau qui résonne comme un tambour, et le deff, qui est une sorte de tambourin, quand les exécutants sont habiles, font un vacarme rapide et qui n'est pas sans agrément, surtout si l'on est commodément assis devant une boisson fraîche.

Nous étions allés à cheval à Daphné, qui s'appelle, en arabe, Beït-el-Mâ, ou maison de l'eau. C'était l'ancienne station balnéaire d'Antioche. Le site en est délicieux. De jeunes platanes bordent les eaux qui jaillissent en masses de la montagne. Pour les traverser, un vieux meunier à moitié nu, aux bras et aux jambes noueuses, et, lui aussi, tout pareil à un tronc d'arbre rugueux, porte sur son dos les dames qui redoutent de se mouiller les pieds. Ce doit être le fleuve Pénée en personne. Au-dessus de nous, sur le chemin qui monte, passe une caravane d'ânes et de chameaux chargés. Un groupe de Bédouins s'est assis en rond et déballe une nourriture inquiétante. Nous-mêmes nous nous arrêtons près de ces eaux dont le jaillissement est une joie, car il fait chaud. Nous avons découvert un petit verger de néfliers qui portent des nèfles d'or. Nous en cueillons quelques-unes que nous faisons rafraîchir. Elles sont fondantes et savoureuses. Et nous décidons que Daphné dut être métamorphosée en néflier et non point en laurier.

J'ai retrouvé le mythe renversé à Florence. En descendant la colline de San-Miniato, où j'ai voulu revoir la basilique romane aux beaux marbres colorés, et d'où le regard peut cueillir toute la beauté de la ville étendue autour de la puissante et charmante Sainte-Marie-des-Fleurs, j'ai remarqué une plantation d'ifs rangés en ordre et me suis informé :

— Qu'est-ce donc que ce verger qui ne donnera pas de fruits?

— C'est un cimetière.

— Un cimetière où il n'y a pas de tombes?

— Précisément, un cimetière dont les tombes sont absentes, comme les morts.

Mon aimable guide, une Florentine qui connaît toutes les beautés de sa cité, et dont le mari est un critique d'art érudit et sensible, se complaît quelque peu à me poser des énigmes. Mais l'énigme vaut bien d'être résolue. Je vais reconnaître Daphné.

Ce verger aux arbres en fer de lance, c'est le parc du souvenir. Les disparus de la guerre, ceux qu'on n'a pas retrouvés et que leurs familles pleurent sans avoir pu ramener leurs dépouilles à ces caveaux si spécialement ornés et vénérés dans les Campo-Santo d'Italie, ou sans pouvoir rendre sur la place où ils sont tombés des visites funéraires, sont rassemblés ici même. Une pensée touchante, une commune piété les a réunis. Chacun de ces arbres, pareils à des jeunes gens pour leur élancement et leur beau départ, porte le souvenir spécial d'un mort. Le nom est inscrit sur une plaque. Il reçoit des soins familiaux. Près de cet if qui croîtra, et plus tard à son ombre, un père, une mère, une sœur, une fiancée, parfois même une femme accompagnée d'orphelins viendront méditer, se souvenir, s'inspirer. Car l'exemple des morts est encore susceptible de stimuler ou retenir les vivants, selon qu'il importe de secouer leur apathie et leur mollesse, ou de mettre un frein à leurs désordres. Le parc de la remembrance deviendra un jardin sacré.

Jeunes hommes partis pour la guerre et perdus dedans, marins disparus dans les flots, vous voici, comme Daphné, changés en arbres. Vos bras ne peuvent plus serrer la vie sur vos poitrines. Des branches et des feuilles vous ont poussé et vous êtes sans voix. Ici, dans ce clos réservé, vous êtes rangés comme avant de partir au combat. Et c'est une pensée virile qui a imaginé de vous maintenir debout au lieu de vous

laisser étendus dans les cimetières. Debout, vous agissez encore. Debout, vous semblez prendre part à l'essor de la jeune Italie...

IX. — Le septième centenaire de saint François d'Assise et la poésie populaire.

L'Italie a récemment célébré le septième centenaire de saint François d'Assise et j'en recueille les échos. Avec ce sens politique qui lui fait discerner les besoins de l'esprit populaire, Mussolini, de la fête religieuse, a fait une fête nationale. Qui s'occupe chez nous de cette avidité de poésie qui est au fond de l'âme du peuple et que l'Église excellait à satisfaire par ses cérémonies, par les solennités de son culte, par la représentation de ses mystères? Avidité si grande qu'elle se traduit de mille manières. Quand j'ai entrepris avec le P. Lhande la visite des chapelles de secours dans la banlieue parisienne, j'ai été surpris de voir que, parmi ces misérables maisons de bois ou de carton, ces baraques, ces masures bâties en hâte par des ouvriers pressés d'avoir un *home*, si pauvre fût-il, une bonne moitié, ou presque, était pourvue d'appareils de T. S. F. Qu'est-ce autre chose qu'un besoin d'échapper aux tristesses et aux banalités de la vie courante, à ses misères, à ses tracas, à ses ennuis? Qu'est-ce autre chose qu'une nécessité de poésie?

Et remarquez le travail populaire dans la vie des saints et des héros. Il les libère de tout ce qui est dureté, effort, âpreté, douleur. Il les taille selon un certain idéal aimable et bocager. Pour le saint d'Italie, cela est aisé à suivre dans le beau livre de Louis Gillet : *Sur les pas de saint François d'Assise*, qui, avec les *Pèlerinages franciscains* de Jörgensen, est bien la plus charmante évocation d'une terre bénie. Cette terre bénie est un pays de montagne, assez sévère, avec du froid et de la neige pendant les hivers qui se prolongent parfois jusque dans le printemps. Qui donc l'imagine ainsi? J'ai subi moi aussi le charme d'Assise, mais à la longue, et j'ai commencé par être déconcerté. D'abord j'y ai gelé et n'y ai trouvé aucun confort. Je venais de m'y habituer quand j'allai avec un ami aux *Carcere*, qui sont des grottes dans la montagne, sanctifiées peut-être par la présence du

saint. Je dis *peut-être*, à cause d'un fond légendaire assez mal déterminé. Naturellement, en bons alpinistes, nous nous servions de nos jambes. Or, nous commençâmes par croiser un franciscain sur un âne, puis un second à mulet et nous en dépassâmes un troisième, fort corpulent et important, qui était bien calé dans une voiture et, pour le traîner sur le chemin qui était mauvais, il avait fallu doubler son cheval avec un attelage de bœufs.

— Quand donc, observa mon compagnon, en rencontrerons-nous un à pied?

Mais nous recommençâmes d'être édifiés en connaissant les lieux de retraite habités par le saint d'Assise. Celui-ci fut un saint rigoureux, apte à la souffrance, à la discipline, au constant sacrifice. Il a laissé une empreinte légère. On s'attend à le voir glisser sur les paysages d'Ombrie, aérien, ailé, presque divin. Pourquoi? Parce que la poésie l'a soulevé et qu'elle recouvre de sa poussière d'or la douleur et la peine.

La même transformation populaire s'est accomplie pour saint François de Sales. Dans mon pays de Savoie, la légende en a fait une sorte d'Orphée qui charmait jusqu'aux animaux. Personne ne résistait à sa douceur. Seulement on omet d'ajouter que cette douceur était faite de la plus merveilleuse domination de soi-même. Il agissait sur les âmes par une autorité dont la courtoisie, l'intelligence et la charité recouvraient les puissances d'action. Son *Introduction à la vie dévote* et ses lettres de direction imposent un programme journalier et minutieux de connaissance de soi-même et d'activité au service de Dieu. Toute cette vigueur de discipline, tout cet usage continu de la volonté se sont perdus dans une image de paix et de sérénité. On a oublié et ses luttes contre le protestantisme et ses luttes contre la faiblesse et la fragilité humaines, et ses inlassables randonnées à travers son diocèse de montagnes, à travers les dédales des esprits et des cœurs rebelles ou compliqués. On n'a plus voulu voir en lui qu'un apôtre calme et miséricordieux qui, sans contrainte, menait les âmes par des chemins fleuris.

Ces exemples pourraient être multipliés. L'enfance de sainte Jeanne d'Arc est devenue une idylle où la petite paysanne entend des voix dans les bois où elle suspend des guirlandes. Et les visiteurs de Domrémy sont tout surpris

de voir la petite chambre qu'elle occupa dans la misérable cabane de ses parents et qui n'est guère comparable qu'à la crèche de l'enfant Jésus pour sa pauvreté lamentable. On a oublié le pays ravagé, la famine et la guerre menaçantes, le bûcher futur. On n'entend plus que la douceur des voix dans une campagne transparente. Et de même la sainte Thérèse de Lisieux, qui a tant souffert, sourit à une pluie de roses.

J'avais cru tout d'abord que la médiocrité des hommes diminuait ainsi, avec le temps, la valeur des héros et des saints, les affadissait, les appauvrissait, les réduisait au niveau commun. Ce n'est point cela, je le sens, que l'on découvre en dernière analyse. Il y a chez le peuple un tel appétit de bonheur qu'il transpose de lui-même les réalités. Il lui faut des images heureuses. L'effort et la douleur sont notre lot journalier. Il ne les veut pas retrouver dans les vies qu'il composera. Un infini besoin de poésie le dévore, dont on ne tient pas un compte suffisant.

Dans une conférence sur Charles Dickens, M. André Maurois a cité un très joli mot d'enfant : « En 1870, a-t-il dit, lorsque Dickens mourut et que dans toutes les maisons anglaises, américaines, canadiennes, australiennes on annonça cette mort aux enfants eux-mêmes comme un deuil de famille, on raconte qu'un petit garçon demanda : « M. Dickens est mort? Est-ce que le père Noël va mourir aussi? » Quelle récompense pour un écrivain d'être ainsi comparé! C'est que Charles Dickens, qui avait traversé une enfance pathétique et parcouru dans tous les sens les rues de Londres, à l'âge où les yeux s'ouvrent sur le mystère et le pittoresque des gens et des choses, s'était rendu compte de cet appétit irrésistible de bonheur qui est au fond de l'âme populaire. Non qu'il se détournât de la peinture des milieux de misère et des scènes chargées de tristesse, mais il savait donner à ses personnages, jusque dans le malheur, cette auréole de poésie qui se transforme ensuite naturellement dans le souvenir en image de félicité.

Nous n'avons pas eu de Dickens en France. Je veux dire que nous n'avons pas eu, ou guère, de ces distributeurs de joie populaire. Un Dumas père fausse trop l'histoire et la vérité. Un Balzac a, dans sa merveilleuse facilité à créer des types, trop de souci intellectuel : il y a chez lui des préoccupations, d'ailleurs magnifiques, de chef de gouvernement.

Alphonse Daudet aurait voulu être marchand de bonheur. Il a senti, lui, cette richesse, trop méconnue, de l'âme populaire. Mistral aurait pu nous donner, pour tous les enfants de France, l'épopée de la terre et de l'eau et, dans leur traduction même, *Mireille* et le *Poème du Rhône* devraient être cent fois plus répandus. Écrivains, artistes, pensons davantage à cette poésie latente qui attend de nous des images. Quant aux hommes politiques, une fois de plus, ils nous obligent à constater qu'ils ne comprennent rien, ou pas grand'chose, aux grands courants qui mènent l'humanité et c'est un Mussolini, parti du fond populaire, qui leur donne la leçon.

X. — **A la Bibliothèque Ambrosienne de Milan.**

Il est pour moi dans Milan un lieu entre tous recherché, parce que je m'y découvre en rapport direct avec le génie dont on voit jaillir des étincelles, et c'est la Bibliothèque Ambrosienne. Là sont rassemblés — études, essais, ébauches — les dessins de Léonard de Vinci, notes qu'il prenait sur ses carnets en les arrachant à la vie en marche. La richesse en est prodigieuse. Le plus grand nombre n'a pas été utilisé. Le peintre accumulait indéfiniment les visages, les expressions, les attitudes, de quoi animer tout un monde. Ce magnifique monceau atteste sa fécondité, quand le temps et les tragiques circonstances ont détruit et endommagé ses plus beaux chefs-d'œuvre. Sa curiosité était infinie. Nous savons qu'elle fut universelle. Peintre, sculpteur, architecte, comme les grands artistes de la Renaissance italienne, il s'attachait en outre à tous les problèmes de la science et il conçut jusqu'à la machine à voler. Mais je ne parle ici que de sa curiosité humaine. A travers les apparences il cherchait les âmes. Il désirait d'atteindre par le dehors les secrets intimes, l'être véridique et mystérieux, changeant et multiple. Et ses dessins épars sont comme des masques soulevés.

Ne s'est-il pas dédoublé dans ses deux meilleurs disciples? L'un, Bernardino Luini, lui a pris son rayonnement spirituel, son calme profond, son attrait du divin, mais en les affadissant ; l'autre, le Sodoma, a poussé à l'extrême sensualité ce goût passionné de la perfection des formes, du

grain de la chair, de la lumière intérieure de cette chair, si sensible dans le Bacchus ou dans le Jean-Baptiste. Aucun des deux n'a su opérer la jonction des deux tendances contradictoires, matière spiritualisée, rayonnement charnel. Luini se perd dans la vague contemplation amollissante; le Sodoma exprime par l'extase amoureuse le ravissement de sainte Catherine de Sienne. Lui, le maître, a sans cesse réuni dans une seule image les deux faces de la vie, l'ironique et la douloureuse, la comédie et la tragédie, le détachement et la tendresse, le souffle de l'esprit et le frisson du corps vivant. De là est né le sourire errant sur les lèvres de la Joconde, sur celles du Jean-Baptiste qui lève le doigt dans un geste impérieux de silence; de là le sourire — le plus beau de tous — de sainte Anne qui passe à la Vierge la tâche impossible de vivre en connaissant la vie, mais la Vierge regarde jouer l'enfant qui résoudra le problème. Sourire ambigu, tout d'abord déconcertant, et puis chargé de tout nous révéler. Il s'ébauche cent fois dans les dessins de la Bibliothèque Ambrosienne : il se cherche, il se perd, il raille ou il se tend, et puis il s'apaise, il se fixe, il s'est trouvé. Le recul pour se rendre compte, pour juger, pour savoir, a été pris. Toute la psychologie humaine se résume dans ce sourire.

Je l'ai retrouvé à Bâle sur le visage de Dorothée Offenburg. Le musée de Bâle, au-dessus du Rhin, est aussi un asile où rêver sur l'essor du génie. Quelques-uns des tableaux d'Hans Holbein sont là, et toute une série de ses dessins et de ses gravures sur bois, les esquisses pour la mort de sainte Catherine, les combats de lansquenets pour les Simulacres de la mort, différentes études pour des portraits, et notamment pour ceux du bourgmestre Meyer et de sa femme. Certes, le château de Windsor a gardé ou plutôt reconquis le merveilleux album de quatre-vingts dessins au crayon exécutés par Holbein pendant son long séjour en Angleterre. On dit qu'il alla en Angleterre, poussé par le désir de gagner de l'argent avec son art. Il y mourut de la peste, sans avoir accepté de revenir à Bâle auprès de sa femme et de ses enfants, à Bâle dont le bourgmestre lui faisait les plus belles offres pour le retenir. Mais je crois à une autre volonté de départ que l'amour du lucre. Il avait épuisé les honnêtes visages de ses compatriotes suisses. Il lui fallait le spectacle d'une humanité plus diverse. Son

ami Érasme lui donnait des lettres d'introduction pour sir Thomas More. Il serait admis dans un autre monde, et déjà son crayon s'agitait dans ses doigts. En effet, reçu à la cour, il y put dévisager toutes les ambitions, toutes les intrigues, toutes les convoitises. Comment exiger que de tels observateurs se contentent de l'observation locale? Ils sont les victimes de leur don. Sans cesse il leur faut courir à la poursuite d'un objet insaisissable, ou du moins insaisissable dans sa totalité. Ces portraits de Windsor, ceux de la famille More, celui du grand chancelier, celui de sir John Russell, celui de l'archevêque de Cantorbery, ceux des reines et des dames de la cour, nous restituent l'atmosphère qu'on respirait autour d'Henri VIII aux femmes innombrables. Il n'y a pas à Bâle cette richesse. Mais tout de même, une étude pour le portrait de la femme du bourgmestre Meyer, avec le visage raccourci entre la coiffure et la mentonnière, a de quoi exciter le rêve : que se passait-il sous ces traits amincis, dans ce regard désenchanté des petits yeux qui ne fixent rien? Holbein a connu les maîtres italiens. Il n'ignorait pas les toiles de Léonard. A-t-il voulu l'imiter en peignant cette Dorothée Offenburg avec son enfant, devenue Vénus jouant avec l'Amour? Ou bien a-t-il trouvé, au fond de ses observations, le même sourire ambigu?

Au musée de Montauban sont réunies pareillement les ébauches d'Ingres à la recherche d'un geste ou d'une expression. Là encore, ces ébauches qui ne sont pas les œuvres ont un accent de sincérité plus poignant et portent plus directement et plus humblement un témoignage humain. Chez Ingres, c'est même plus sensible, le dessinateur étant incontestablement supérieur au peintre. La collection des esquisses réunie à Montauban favorise même sa mémoire au point de laisser croire à un génie bien supérieur. Il y a là des études de têtes ou d'attitudes, — la figure violente d'un licteur pour le *Saint Symphorien*, le geste du père d'Antiochus pour la *Stratonice*, une femme drapée, des femmes nues agenouillées pour *l'Age d'or*, etc., — qui n'ont pas été égalées sur la toile. Et le dernier dessin pour son *Jésus au milieu des docteurs* dépasse la beauté du tableau à cause d'un rayonnement de figure enfantine et divine ensemble que le peintre n'a pas retrouvé.

Voilà donc trois musées où le génie — un génie inégal — se met à nu. Sans doute il en est d'autres. Ces trois-là ont

mes préférences. Ajouterai-je que j'ai ressenti la même impression de source cachée et coulant toute fraîche en ouvrant à Neuilly la grande armoire lorraine où sont entassés les dossiers de Maurice Barrès? Lui aussi, le jour, la nuit même, captait les grands courants où se précipite la vie d'un temps. Il commençait cent sujets, avant de se jeter sur un seul, détaché du troupeau comme une biche lancée. Ou bien il retenait au vol quelque réflexion, quelque morceau de sa vie ou de sa pensée. Jamais il n'était las, jamais épuisé, jamais rassasié, et jamais il ne se reposait. J'ai donné dans mes *Voyageurs d'Orient* l'un ou l'autre fragment du cahier commencé sur son voyage d'Égypte, et j'ai cité à Pau, quand nous inaugurâmes une allée dédiée à son nom dans un jardin où le vent d'automne soulevait les feuilles mortes, l'un ou l'autre passage d'un cahier daté du mois où il perdit sa mère. Je retrouve celui-ci qui vaut bien d'être rapproché des trésors de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, du musée de Bâle et du musée de Montauban :

« *C'est un grand avantage, une puissance de se replier sur ses minima. Le jeune homme s'étend sur la vie, se disperse sur tout ce qui l'attire : il pousse son flot dans tous les sens. Je ne dominais pas ces Espagnes, ces Venises que j'ai caressées non sans bonheur. Je ne les comprenais pas dans leur formation. Elles m'étaient une ivresse. La Lorraine est moins belle, mais je n'y puis faire de faute : je fais un bon emploi de tout ce qu'elle m'offre; je ne suis pas dupe, je classe, je juge, je suis inattaquable. Elle m'est une bonne discipline. Je m'y prive de clinquant.*

« *Pour entrer dans l'esprit de ce paragraphe, je ne devrais pas citer Léonard de Vinci, car c'est un esprit immense et d'une autre race et que je ne suis pas sûr d'embrasser et je trouverais assurément dite par quelque homme de mon espèce l'idée que je vais lui emprunter, mais il a dit : le vrai vaut mieux, si maigre soit-il.*

« *Au début je ne l'aimais pas (la Lorraine).*

« *Elle commença de me plaire quand je pensai qu'elle avait ses morts.*

« *Et cette discipline ne me supprime pas tous les beaux hasards, car ils n'éveillent jamais en moi que ce que je possède, et, me cultivant en profondeur, je me trouverai tout. Je n'ai plus besoin du monde, car j'ai trouvé mon monde. Tout ce*

qui veut vivre en moi, je l'entendrai sur nos tombes. Tout cela exige que je cesse de me divertir avec les tombes de tous les hommes dans tous les pays et dans tous les siècles. Ces forces sombres et profondes m'ordonnent de m'arrêter et de les laisser éclore en moi. Elles sont des souveraines puisqu'elles m'ordonnent. Tandis que toutes ces beautés espagnoles, vénitiennes, parisiennes ne savent pas, ne daignent pas me commander.

« *La Lorraine et moi, quoi que je pense d'elle, nous avons le même secret...* »

C'est là un de ces écorchés où nous voyons les muscles et le cœur à nu. Tout le retranchement volontaire de Barrès dans la seconde partie de sa vie pour écarter le superflu et se *cultiver en profondeur*, afin d'être sûr de se trouver tout entier — tout entier, c'est-à-dire avec sa terre et ses morts, c'est-à-dire avec sa race, son sol, son pays et son ciel — toute cette opération chirurgicale est étalée devant nous.

Oui, l'armoire lorraine de Neuilly contient des secrets du même ordre que ceux du Vinci à Milan, d'Holbein à Bâle, d'Ingres à Montauban. On y découvre la source humaine du génie.

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

(A suivre.)

Les deux générations

Il n'y a pas d'époque moins connue de ceux qui nous suivent que ce passé tout proche et déjà si lointain où la France, à la veille de ses épreuves, se refit un nouvel esprit. Tout semble, au reste, s'accorder pour maintenir là-dessus dans l'ignorance les générations d'après guerre. On ne veut pas qu'elles comprennent comment s'est opéré ce redressement indispensable ni quels en furent les artisans. La chose — qu'elles le sachent — ne se fit pas toute seule.

Qui se souvient encore des campagnes d'Agathon contre la nouvelle Sorbonne, de son enquête sur la jeunesse d'avant guerre? Nous consentirions volontiers à l'abandon de ces efforts, de ces travaux passés, si les mêmes fautes, les mêmes erreurs, les mêmes défections qu'on y voit dénoncées et flétries n'étaient à nouveau commises — et par les mêmes hommes. Il y a là des expériences, des enseignements qui risquent de se perdre si nous les tenons en réserve. Ce n'est assurément pas notre faute si ce résidu de nos jeunes années reste encore propre à instruire la jeunesse : il ne dépendait pas de nous qu'il redevînt actuel. Nous entretenions plutôt des illusions contraires ; car nous avions peine à imaginer que ceux-là qui avaient failli pussent à nouveau prétendre, et nous ne voulions pas croire à l'oppression renaissante de ce qui avait été si durement mortifié.

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir dénoncé sans

relâche pendant plusieurs saisons les méfaits dont certains dirigeants de l'Université se sont rendus coupables « envers la France et envers la culture, envers les lettres, envers l'intelligence et envers toute humanité », nous nous sommes tus lorsqu'au lendemain d'une guerre qui avait décimé une partie des forces vives de la nation, un ministre, soucieux de lui refaire une élite, lutta pour rétablir l'étude des langues anciennes et sauver la culture classique. La cause des humanités n'était-elle pas gagnée d'avance? Nous eûmes tort de le croire. Il ne fallut que quelques mois pour nous convaincre que notre vieil adversaire n'avait pas désarmé, qu'il regroupait ses forces, qu'il formait encore un parti. On le vit bien le 11 mai 1924. Le premier acte politique du Cartel fut l'abandon d'une réforme jugée trop favorable aux humanités gréco-latines.

Si l'on était porté à réduire l'importance de ces questions d'enseignement, il n'y aurait qu'à montrer avec quel intérêt l'Allemagne d'après guerre les a suivies et quel sens elle attache aux variations de notre « politique culturelle ». La réforme de M. Léon Bérard, qu'inspirait « *le traditionalisme conservateur le plus absolu* (1) », l'avait inquiétée ; mais les initiatives pédagogiques de M. Édouard Herriot allaient bientôt la rassurer en lui donnant la preuve que « *le génie français n'entendait pas se laisser asservir à l'idée latine de la civilisation* (2) ». C'est en ces termes qu'un célèbre écrivain allemand, M. Thomas Mann, salua l'abandon officiel de nos disciplines classiques ; et cette rupture avec notre passé lui causa une telle stupeur qu'il crut y trouver la preuve que, gagnée par le désarroi de la conscience européenne, « la France se mettait, elle aussi, à rêver d'apocalypses » — et il en concluait : « *Sa sécurité apparaît de plus en plus aléatoire et, nous autres, en Allemagne, croyons avoir des raisons de penser que les perturbations que subit la France nous permettront de respirer plus à l'aise.* » Voilà les espérances qu'a fait naître outre-Rhin un pareil renoncement à nos traditions authentiques. Et tout comme Thomas Mann, Ernst Robert Curtius écrivait à ce propos : « *La nouvelle orientation de l'opinion publique qui a trouvé son expression politique dans les élections françaises du* 11 *mai* 1924 *se mani-*

(1-2) Thomas MANN : « L'Esprit de l'Allemagne et son avenir... », *Europe nouvelle*, 14 mars 1925.

festera également dans la question de l'enseignement. L'idée de la civilisation latine est minée ; *elle ne règne plus seule sur les esprits.* »

D'où vient donc que l'Allemagne attache un tel prix au renversement des valeurs spirituelles qui nous ont fait ce que nous sommes? Curtius ne nous le cache pas : « *Si la civilisation latine et l'idée d'humanité sont identiques*, dit-il, *l'Allemagne est inhumaine, hors de l'humanité. Elle est nature brute, barbarie, elle est germanisme.* » Et c'est pour conclure qu'il n'y aura « *pas d'entente possible, pas de collaboration de l'Allemagne et de la France, tant que cette notion de civilisation stylisée à la romaine et fondée sur la permanence de la raison... sera la forme officielle de l'idée nationale française* (1). » De telles déclarations font comprendre bien des choses et jettent sur l'origine de nos réformes pédagogiques de singulières clartés. Pas une d'entre elles, qu'il s'agisse de la réforme de 1881, de celle de 1902, de celle de 1924, qui n'ait entamé la part faite aux humanités classiques et d'où la culture latine ne soit sortie sans atteinte : c'est un ordre de désagrégation progressive. Mais qui donc a jamais remarqué que ces dates précisément correspondent, dans notre histoire politique, à des moments de dépression de l'idée nationale, à quelque dommage causé à son autonomie ou à son indépendance? Tout ici va dans le même sens, qui est le sens de la diminution. Nos écrits de 1910-1914 montraient le lien profond qui existait entre l'idéologie anticlassique et germanisante de l'Université officielle et les illusions pacifistes qu'entretenaient ou répandaient ses dirigeants à la veille de la guerre. Les textes de Thomas Mann et de Robert Curtius que nous citons ici rajeunissent la leçon et font voir à quels intérêts hostiles à l'espèce, à quelles fictions destructrices de toute véritable humanité obéit l'esprit de nos réformateurs.

Mais ces nouveaux abandons risquent d'être moins sentis par les générations présentes, bien que les questions de culture n'aient jamais revêtu un caractère aussi grave. Le sentiment des traditions qui ont fait la France et l'Europe, l'attachement à ces humanités vivantes et à tous les biens immatériels qu'elles incarnent, voilà ce qui, dès 1910, fit

(1) E. R. Curtius : *Franzosischer Geist im Neuen Europa*, p. 289-309 Berlin, 1925.

courir aux avant-postes les hommes de notre âge et ce qui, aujourd'hui encore, inspire notre défense. Ce sentiment que nous avions si fort, qui nous a soutenus pour entrer dans la guerre et pour la traverser, les nouveaux venus l'ont perdu : certains semblent même en vouloir à ces traditions des sacrifices qu'elles ont suscités ; on les surprend qui s'en détournent avec « une lassitude, une mauvaise humeur enfantine » ; et déjà l'on observe (1) que d'immenses espaces de culture humaine cessent d'être connus et « retournent à l'état de brousses et de friches. »

*
* *

D'un tel appauvrissement, les générations de l'après guerre ne sont pas responsables ; et l'on n'ose leur faire grief des déficiences de leur culture, si l'on songe à ce qu'ont été les conditions où elles eurent à se former, à grandir. On ne commence à s'inquiéter que lorsqu'avec l'illusion de leur âge et l'impatience de leurs instincts, certains prétendent faire de cette insuffisance une manière de supériorité. Ignorants de ce qui les précéda, avides d'être et de s'affirmer — ce qui est le propre de la jeunesse — il semble, à les croire, qu'une ère nouvelle commence avec eux, une ère dont l'originalité réside justement en ceci que rien n'a existé devant qu'ils ne fussent nés. Jamais coupure si profonde ne se fit entre des générations que leur proximité appelle cependant à travailler et à vivre ensemble. Nous en souffrons, nous qui appartenons désormais au *parti des hommes de quarante ans* ; nos cadets en souffrent aussi, car ils se rendent obscurément compte que cela ne va pas sans dommage.

Dans cette génération que les déceptions de la paix inclinent vers une sorte de nouveau mal du siècle et que l'angoisse de notre monde prédispose à une vision catastrophique de l'univers, ce n'est pas l'étincelle qui manque ; mais l'étincelle n'enflamme que les matériaux amassés. Ce sont ces matériaux qui lui font défaut, ce grand chantier précieux de la culture, cette réserve d'humanités, que nous avons défendus et où nous attendions qu'elle vînt nous rejoindre,

(1) Nous résumons ici les observations si lucides de Daniel HALÉVY, in *Revue de Genève*, juillet 1927.

prêts que nous sommes à l'aider pour, un jour, lui passer la main. Et ce n'est point sous le vain prétexte de sauver notre œuvre propre, de disputer je ne sais quelles prérogatives personnelles... Mais nous sommes des héritiers, les héritiers d'une civilisation que nous n'avons pas faite, et qui nous a faits ce que nous sommes. Car « la civilisation est d'abord un capital. Elle est ensuite un capital transmis. Capitalisation et tradition — tradition c'est transmission — voilà deux termes inséparables de l'idée de civilisation. Que l'un ou l'autre vienne à manquer, et la civilisation est compromise. Toute grande destruction, toute sédition de l'individu, toute rupture brutale avec le passé sont également funestes pour la civilisation (1) ».

Cette rupture, nous pourrions craindre, à de certains signes, qu'elle ne soit en train de s'accomplir sous nos yeux ; et cela, dans le moment où la civilisation occidentale est partout mise en cause, où elle est en danger permanent. Si certains jeunes hommes d'aujourd'hui en font aisément bon marché, si l'on en rencontre même d'assez fols pour se joindre à ceux qui la trahissent, c'est qu'il leur manque cette formation première, cette discipline mentale, ce fond de culture qui leur permettraient de se concevoir à leur tour comme des héritiers, et où ils trouveraient des raisons, une résistance intérieure, une volonté à opposer aux doctrines fallacieuses qui tendent à la dévastation de notre humanité.

Déficience de culture, disions-nous, et aussi cette illusion, bientôt suivie d'un affreux mécompte, que, fils d'une nation victorieuse, ils pourraient jouir d'une civilisation si chèrement sauvée... Or, dès leurs premiers pas dans la vie, ils se sont heurtés au plus grossier réalisme, à une société dont les goûts, les préférences, les plaisirs semblaient uniquement tournés vers les satisfactions matérielles ; ils n'ont trouvé que mépris pour le travail de la pensée : ils n'ont plus senti nulle part ce souffle de l'esprit qui avait donné à la résistance de leurs aînés son élan et sa direction. Était-ce là cette civilisation, pour laquelle tant de vies s'étaient généreusement offertes? Valait-elle qu'on lui fît de nouveaux sacrifices? On sent de la générosité sous leur révolte, et l'on y discerne une sorte d'idéalisme précocement meurtri, dont

(1) Jacques Bainville, *Heur et malheur des Français*, p. 19.

l'exaspération se retourne contre les principes mêmes qui, à leur insu, l'alimentent encore.

Mais ces principes, il leur manque de pouvoir les nommer ; ils n'en ont pas acquis l'usage ; ils ne savent pas en faire le décompte pour les dresser face aux idéologies subversives de notre être qui profitent de notre état de moindre résistance et tentent de nous dénaturer afin de mieux nous asservir. Il aurait fallu que le sens de nos richesses spirituelles fût bien profond chez ces jeunes gens pour qu'en ces jours de stupeur ils y trouvassent la force de surmonter leur inquiétude. Car nous-mêmes, pour nous faire entendre et pour réagir contre ce qui nous menace, nous ne trouvons qu'à produire les titres de notre culture, à invoquer les valeurs de nos traditions les plus certaines. Or ces titres, ces valeurs, le dur temps présent veut qu'une génération tout entière les ait en quelque sorte ignorés, méconnus, qu'elle ait été privée d'une telle protection et de son bienfait.

C'est l'heure qu'ont choisie les dirigeants de l'Université pour affaiblir encore le prestige des humanités classiques. Aux fatalités inéluctables d'une époque troublée, ils n'ont eu de cesse qu'ils n'aient joint celles de leurs propres errements ; et là où il importait d'opérer une réaction vigoureuse et rapide, ils ont arrêté le redressement qui s'ébauchait à peine et n'ont su qu'y substituer de nouveaux abandons. Une fois encore, ils se sont montrés fidèles à cette ligne de défection continue, de défaillance volontaire, dont nos chroniques de jadis ont relevé la courbe originelle. Ainsi les mêmes fautes réapparaissent qui suffisent à motiver le renouvellement des accusations et des craintes que nous y formulions. Pour faire l'oubli sur ces anciennes dissidences, il faudrait qu'elles fussent désormais sans objet. Hélas ! il n'en est rien. Seule une injustice inhumaine consentirait à n'en point rappeler la mémoire : il y a là des espèces et des faits qu'on doit mettre devant les yeux des générations prochaines pour qu'elles se gardent de ces dangers et qu'elles se prémunissent contre de semblables méprises.

*
* *

La chose est d'autant plus nécessaire que tout se ligue et s'ingénie pour abolir la trace des imprudences et des aveuglements passés. Sous prétexte de démobiliser l'intelligence,

c'est à la désarmer qu'on s'emploie, à la laisser sans défense contre ce qui tente de l'asservir. Peut-être en relisant les propos qui animaient de jeunes Français de 1910, trouvera-t-on qu'ils faisaient aux « valeurs pratiques » trop de place et que les « passions temporelles » les agitaient à l'excès. En vérité, les passions qu'ils mettaient au service de la cité s'alimentaient aux sources mêmes de l'esprit ; mais ils appartenaient à une promotion qui savait, comme dit Péguy, que « le spirituel est constamment couché dans le lit de camp du temporel », et ils allaient bientôt vérifier, d'expérience et d'usage, que « c'est la force temporelle qui jalonne et qui mesure la quantité de terre où l'on parle français ». Ces réalités-là ont « causé trop d'ennuis » ; on croit plus philosophe de s'en distraire et l'on tient pour indigne d'un « clerc », d'un homme de l'esprit, de « sombrer dans le réel ». Quiconque est attentif à ce qu'expriment nos jeunes écrivains a pu le constater (1) : tout leur effort tend à s'abstenir, à refuser la prise de l'événement, à ne pas chercher à le connaître. Qu'il s'agisse de psychologie ou de poésie pure, rien qui ne leur soit prétexte à évasion ; et j'en appelle au témoignage de Daniel Halévy, si sagace, si savant dans l'observation morale et tout ensemble si disponible : « Nos littérateurs, abondants ces récentes années, dit-il, n'ont pas été braves devant l'événement : ils l'ont fui. Les gens qui les lisent comme eux se sont détournés... Proust, Dostoïevsky, l'abbé Bremond, Léon Chestov, Paul Valéry, autant d'œuvres, autant d'*itinéraires de fuite*, tous ont été suivis... » Lassitude, indifférence au bien commun, intérêt pris ailleurs, sentiment intime de pénurie, d'exténuation, il est malaisé d'interpréter la valeur de ce fait : mais toute interprétation qui pencherait vers la résignation au mal ne pourrait que l'aggraver. La crise est profonde ; les causes en sont multiples, et ceux-là mêmes la subissent qui, plus avancés dans la vie, sont soutenus en leurs recherches par des principes efficaces. Nous le savons : *tout est à refaire, tout est à recommencer.* Nous croyions achevés les travaux de réfection où s'était asujettie notre jeunesse. Il n'en est rien. Il y a de nouveaux problèmes, il y a de nouveaux devoirs, ou plutôt ce sont les mêmes devoirs, les mêmes problèmes, mais ils se posent

(1) Cf. l'enquête DE R. GIRON et R. de SAINT JEAN : *la Jeunesse littéraire devant la politique.*

autrement. Ne cherchons pas à les éluder, sous prétexte que les solutions qui nous furent offertes ont prouvé leur insuffisance ou lassé notre curiosité, mais appliquons-nous à les bien voir. L'esprit, le puissant esprit, s'il est vivant, ne refuse aucun des services de la vie ; et c'est un poète qui l'a dit : « Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit et se rendent fort sur ce qui manque à la nation (1). »

— *J'ai choisi la littérature*, objecte celui-ci. Mais la littérature, c'est tout l'homme ; et, bon écrivain, les lois de votre métier vous mèneront à découvrir des vérités qui se peuvent appliquer dans tous les ordres de l'action humaine, car dans le réel tout se tient. En réfléchissant sur les règles propres à l'esthétique, on discernerait les linéaments d'un art de vivre pour l'individu comme pour la société. Et puis, le dirai-je? Le premier feu jeté, les premières vanités satisfaites, un écrivain, un homme de lettres, tourne à l'aigre, si, l'âge venu, il n'alimente son inspiration à quelque grand objet qui le dépasse et l'élève au-dessus de lui-même. Le chant d'un poète, sa « musique intérieure », la part divine qui lui a été donnée en propre, cette unicité du génie, qu'elle est donc précaire et que vite elle s'épuise si, pour l'orchestrer, la soutenir, il se prive des ressources infinies que lui offrent les humanités concrètes et vivantes ! Qu'il s'agisse de progrès en certitude philosophique, en sagesse politique, en résultats moraux, en croyance religieuse, s'il ne progresse pas dans l'un de ces grands domaines, il se condamne à « se fatiguer autour du même thème comme autour d'une proie qui lui échappe ».

* * *

Mais un changement déjà s'annonce ; de jeunes esprits se rapprochent de l'événement et font effort pour le connaître. Avec eux, la conversation interrompue va pouvoir être reprise, le lien être rétabli, et le pont que nous voulons jeter par-dessus l'abîme des ténèbres, creusé par la stupeur du monde, va poser à nouveau sur une assise solide. Ah ! mes amis, nous avons du travail plein les mains ; car la civilisation ne vivra que dans la mesure où nous le voudrons,

(1) Alfred de Vigny : *Journal d'un poète.*

où ses supériorités vivront en nous, où nous en ferons une idée maîtresse, une idée chef. Cette volonté, il nous faut l'informer, l'établir en raisons valables pour le genre humain tout entier. Tradition, culture, lumière, tout ce que nous avons reçu en partage, renoncera-t-il à exercer ses bienfaits? Il y a l'unité morale de l'Europe à refaire, les conditions d'un langage commun à retrouver, la philosophie de l'ordre à répandre, la notion de l'homme et de Dieu à rendre manifeste dans les idées et dans les mœurs. Pour restaurer ces grands biens spirituels qui sont perdus, la France est la plus nécessaire de toutes les nations (1). Ce souffle de notre vie, le monde ne saurait indéfiniment s'en passer. C'est aux jeunes générations qu'il appartient de le ranimer, de lui restituer ses vertus contagieuses. Une si grande tâche est bien digne de susciter leurs dévouements qui cherchent un noble but.

HENRI MASSIS.

(1) « L'histoire nous apprend, écrivait Georges Sorel, que la grandeur ne saurait indéfiniment faire défaut à cette partie de l'humanité qui possède les incomparables trésors de la culture classique et de la traduction chrétienne. En attendant le jour du réveil, les hommes avertis doivent travailler à s'éclairer, à discipliner leur esprit et à cultiver les forces les plus utiles de leur âme, sans se préoccuper de ce que la médiocrité démocratique pourra penser d'eux. »

La cité de Pascal

En novembre 1918, après quatre ans d'invasion, je rentrais dans le Nord que j'avais laissé plein de vie et que je retrouvais dévasté, silencieux, inanimé, sous un linceul de neige. Ma maison avait été transformée en casino pour les officiers allemands. Je m'attendais à ne retrouver que ruines et débris. Quelle ne fut pas ma surprise, en pénétrant dans ma bibliothèque, d'y retrouver tout en place ! Un seul volume manquait, emporté sans doute par un de nos envahisseurs : *les Pensées* de Pascal. Je m'en attristai, car c'était mon livre de chevet, un volume du dix-septième siècle, patiné par le temps et par l'usage, mais, à la réflexion, je puisai matière à consolation en pensant que, dans l'ordre spirituel, le conquérant avait été conquis, et que ce larcin, c'était sa façon à lui de rendre hommage au plus lucide, au plus magnifique de nos génies français.

Pascal ne nous apprend pas seulement à bien penser ; il nous enseigne à bien vivre, à vivre en société.

Parcourez ses œuvres, dégagez, groupez les idées sociales et politiques qu'il y a jetées, vous vous trouverez en présence de tous les matériaux nécessaires à la construction d'une Cité habitable et belle.

Pascal a semé les idées sociales à pleines mains dans les *Pensées*, les *Provinciales*, dans la préface du *Traité du Vide* où se trouve la fameuse page sur le Progrès, dans le *Mystère de Jésus* qui est une grave et douce cantilène de l'amitié, et même dans le *Mémorial* qu'il portait toujours sur lui et

où il a inscrit ces mots si riches de sens et de conséquences pratiques : grandeur de l'âme humaine.

Comme l'a dit très justement l'abbé Calvet : « Un grand nombre de pensées n'ont aucun rapport avec l'apologie de la religion. C'est en fausser le sens que de vouloir les expliquer en fonction de cette apologie. »

A mon avis, le plan des *Pensées* pourrait être celui-ci : d'abord étude et peinture de l'homme au dedans de lui-même, puis deuxième partie : rapports de l'homme avec ses semblables, enfin troisième et dernière partie : rapports de l'homme avec Dieu.

Pascal fut un des esprits les plus sociaux qui ait jamais existé. Non seulement ce remarquable altruisme lui a dicté toutes les pensées que je range sous la rubrique *science des mœurs* (l'expression est de Pascal), mais son apologie, elle-même, a été conçue dans un esprit très social, non pour une élite, mais pour tout le monde.

« Il faut parler comme le peuple. » Le philosophe évite les expressions savantes et pédantesques, le langage des *Précieuses*. Tel Malherbe, on le voit allant écouter parler les crocheteurs du port-au-foin. Il choisit les arguments propres à impressionner les simples et les humbles : les miracles, les preuves qui s'adressent au cœur, de préférence aux preuves métaphysiques.

Lorsque Pascal, dans une phrase célèbre, nous dit qu'il renonça aux sciences abstraites parce que « le peu de communication qu'on peut y avoir l'en avait dégoûté », entendez par là que son âme ardente ne pouvait trouver dans ces sciences l'occasion de se répandre, de faire de l'apostolat... Partout se découvre le souci qu'il a de servir : « La mathématique est *inutile* en sa profondeur. » — « Descartes est *inutile* et incertain. » Port-Royal, dans l'édition de 1670, a intitulé tout un article (l'article 2) : « Il est *plus avantageux* de croire que de ne pas croire. » Cela est bien significatif... Le désir de faire du bien semble primer celui de chercher la vérité pour elle-même... Oui, Pascal est tourmenté d'un besoin incessant d'apostolat. « Quelque parti qu'il prenne, nous dit-il, en parlant de l'homme, *je ne le laisserai pas en repos.* » Il avait la bonté impérieuse. Son prosélytisme devait être quelque peu insupportable... Il avait, comme on dit, « la marotte » d'envoyer tout le monde au couvent : sa sœur, Mlle de Roannez, le duc de Roannez lui-même. Il s'opposa

au mariage de sa nièce Jacqueline Périer parce que « les maris quoique riches et sages devant le monde sont en vérité de francs païens devant Dieu ». Il reprochait à Mme Périer les innocentes caresses que lui donnaient ses enfants. M. Périer, son beau-frère, s'était mis en tête d'agrandir sa maison. Cela nous paraît bien légitime, et, en tout cas, bien indifférent au point de vue du salut éternel. Pascal en juge autrement. Ils se mettent à deux, lui et sa sœur Jacqueline, pour écrire une lettre de remontrances à Mme Périer. Et vraiment ce texte est assez plaisant :

« Nous n'avons rien de particulier à te dire, sinon touchant le dessein de votre maison. Nous savons que M. Périer prend trop à cœur ce qu'il entreprend pour songer pleinement à deux choses à la fois.

« Nous savons aussi que son projet n'est que pour une partie du bâtiment ; mais outre qu'elle n'est que trop longue, elle engage à l'achèvement du reste aussitôt qu'il n'y aura plus d'obstacle, principalement s'il emploie à bâtir le temps qu'il faudrait pour se détromper *des charmes secrets qui s'y trouvent*... Nous te prions d'y penser sérieusement, etc. *Signé :* BLAISE ET JACQUELINE. »

Le besoin d'apostolat c'est un trait de famille. Voyez Mme Périer elle-même. Ne cherchez pas sous sa plume un portrait véridique et complet de son frère. Elle cherche, avant tout, à écrire une *biographie édifiante*. Elle veut nous aider à faire notre salut.

Cet altruisme latent dans l'âme de Pascal fut singulièrement surexcité par le spectacle des misères dont son époque a été accablée. Suivant l'expression d'un contemporain, « tous les maux et prodiges sont arrivés en gros qui n'ont été aux siècles précédents qu'en détail ». La Fronde a déclenché le sens social chez le savant jusque-là uniquement occupé des sciences abstraites. La société au milieu de laquelle il vit est bouleversée, le royaume est ébranlé par la guerre civile et étrangère. Obéissant à cet instinct dont lui-même reconnaîtra la secrète puissance, comme une abeille qui refait sa ruche, Pascal élabore les éléments de la Cité future.

La Cité de Pascal c'est la *Cité de l'ordre, du travail du progrès, de la paix, de l'amour.*

I. *La cité de Pascal est la cité de l'ordre.* — Faire de l'ordre, c'est la tâche essentielle de l'Intelligence. Chaque chose,

d'après Pascal, doit être vue à sa place et sur le plan qu'elle occupe. Le point de départ, c'est le fait ; la méthode, c'est la méthode d'observation.

Aristote qui paie aujourd'hui d'une défaveur injustifiée l'empire tyrannique qu'il exerça pendant des siècles sur les intelligences, Aristote qui a écrit des pages charmantes sur l'amitié, l'honnêteté, a déclaré : « Le vrai principe en toutes choses, c'est le fait, et, si le fait lui-même était toujours connu avec une suffisante clarté, il n'y aurait guère besoin de remonter jusqu'à sa cause »... (*Morale à Nicomaque*, I, II, 89).

Pascal a-t-il connu ce fragment? Je ne sais, mais il semble s'en être inspiré dans ses travaux scientifiques aussi bien que dans sa « science des mœurs ».

Il distingue le domaine de la nature du domaine de la grâce, les grandeurs de la chair des grandeurs de l'esprit. « La tyrannie consiste au désir de domination universelle et hors de son ordre. »

Pascal ne veut pas que le pouvoir temporel empiète sur le pouvoir spirituel, ni réciproquement. L'application de ce double principe est, en fait, des plus délicate et difficile, car l'État exerce certaines attributions de l'ordre spirituel telles que la justice, l'enseignement, et, d'autre part, l'Église a besoin, pour exercer son ministère, de moyens de l'ordre temporel. Un compromis sera toujours nécessaire.

Ayant fixé les limites de sa Cité, Pascal établit ses fondements.

C'est bien à tort que la pensée célèbre : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants, voilà ma place au soleil, » a été interprétée comme une sorte de profession de foi anarchiste. Elle énonce une chose toute naturelle, à savoir que la propriété commence généralement par une prise de possession, par un état de fait. De là à contester sa légitimité, il y a loin. On remarquera que dans ses dernières *Provinciales*, Pascal apparaît comme le fougueux défenseur de la propriété individuelle. Il ne plaisante pas avec le larcin, l'escroquerie, l'usure. Ce fils de magistrat est tout à fait bourgeois lorsqu'il manifeste son indignation contre les voleurs. « Parmi toutes les personnes qui font profession de lettres, écrira-t-il, ce n'est pas un moindre *crime* de s'attribuer une invention étrangère qu'en la société civile d'usurper les possessions d'autrui. » Pascal n'hésite pas à

qualifier *crime* ce que la loi se contente d'appeler un délit.

L'inviolabilité de la personne humaine est un autre fondement de la Cité de Pascal. Trois *Provinciales* (les 7e, 13e, 14e), sont consacrées à dénoncer les maximes relâchées de certains casuistes sur l'homicide et le duel, et avec quel accent passionné ! Ce principe, aux yeux de Pascal, est supérieur à celui de la propriété, car il n'admet pas qu'on attente à la vie d'autrui pour défendre ses biens. Il entre à cette occasion dans de longs développements où il déploie toutes les ressources de son style, de son éloquence et de sa verve.

Ainsi donc, pour Pascal, le précepte divin *Non occides* ne supporte pas d'exception. Est-ce pour avoir rejeté toutes ces exceptions inventées par certains casuistes pour complaire, semble-t-il, à une clientèle riche attachée à la détestable coutume du duel et au culte d'un faux point d'honneur, est-ce pour cela que les *Provinciales* ont été mises à l'index? Évidemment non, car cette doctrine est celle de l'Évangile. Pascal professe, nous l'avons vu, le plus profond respect pour la personne humaine. Et il en déduit, en ce qui concerne le corps, la prohibition de l'homicide et du duel ; en ce qui concerne l'âme, la tolérance. L'attitude de Rome et des jésuites à l'égard des théories de Jansénius lui semble une atteinte à la tolérance, aussi provoque-t-elle chez lui une vive réaction qui se manifestera dans les *Provinciales* et dans plusieurs fragments des *Pensées*, notamment celui-ci : « La conduite de Dieu qui dispose toutes choses avec douceur est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce. Mais de là vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par la menace, ce n'est pas y mettre la religion mais la terreur, *terrorem potius quam religionem.* »

Ce sentiment profond de la dignité, de la « grandeur de l'âme humaine » apparaît dans les passages des *Pensées* où il est parlé des ouvriers et des métiers.

II. *La cité de Pascal est la cité du travail.* — Lorsque Pascal sortait de sa maison de la rue Brise-Miche, il se trouvait en plein dans le Paris populaire et ouvrier. Un avis vient de paraître, hélas ! dans les journaux, qui nous annonce la démolition de toute une rangée de maisons de cette rue historique. Telle qu'elle est, et malgré les constructions neuves qu'on y a érigées pour un groupe scolaire, elle donne

encore bien l'impression du Paris d'autrefois. En se plaçant au milieu de la chaussée et en étendant les bras on touche, en certains endroits, les numéros pairs et les impairs. Il est facile, comme dit Pascal, de « remplir l'entre-deux »... Les habitants d'une rangée peuvent de leur fenêtre donner la main à ceux de la rangée d'en face. Il devait régner entre gens de cette rue une grande intimité, une grande cordialité... ou bien, alors, c'était l'enfer ! Dans cet îlot vous trouverez la rue des Étuves, et aussi la rue de Venise où habite une population bariolée qui travaille la nuit et qui dort le jour, un peu partout, principalement sur les trottoirs...

La rue Brise-Miche s'appelait, au moyen âge, la rue Baillehöe (mot licencieux, paraît-il). Elle était occupée, nous dit Jacob, dans ses *Curiosités du Vieux Paris*, par des ribaudes qui s'y perpétuaient « par tradition »... Ce quartier, qui est actuellement le quartier des Halles, paroisse Saint-Merri, était habité par tout un peuple d'artisans.

Que Pascal se soit intéressé à tout ce pauvre monde, cela n'a rien d'étonnant. Nous voyons défiler dans son œuvre crocheteurs, cuisiniers, parfumeurs, maçons, couvreurs... On construisait beaucoup du temps de Louis XIII et de Louis XIV, et Pascal a toujours été *l'homme de la rue*. Ce n'est pas dans la campagne, comme Jean-Jacques Rousseau, qu'il allait promener les rêveries d'un promeneur solitaire. Ses mauvaises jambes lui interdisaient les longues randonnées. Sa sœur nous raconte qu'il était parfois obligé de s'appuyer sur deux potences. Lorsqu'il quittait son cabinet pour fuir son lancinant mal de tête et obéir aux ordres du médecin, il s'en allait baguenauder, errer dans la rue. Il n'aimait pas le renfermé. Il comprenait « toutes vocations, hormis en chambre ». Il a écrit : « La prison est un supplice si horrible, » et ailleurs cette phrase, assez étonnante chez un philosophe et chez un mystique : « Le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. »

Pascal, par goût, et je dirais par vocation (car il s'était imposé comme but l'étude de l'*Homme*) s'est penché avec sollicitude sur le bon peuple.

Déjà, à Rouen, quand il construisait sa machine arithmétique, il était secondé par des mécaniciens, des horlogers. Il a pris d'eux certaines expressions qui ne laissent pas de donner une certaine verdeur à son style. Ainsi : « La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instru-

ments sont trop *mousses* pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en *écachent* la pointe. »

D'ailleurs, à l'époque de Pascal, comme pendant le moyen âge, l'artisan était honoré et encouragé. Le roi logeait en son propre château, dans les appartements qui se trouvaient au-dessous de la grande galerie du Louvre, « les plus excellents ouvriers en toutes sortes d'arts qu'on pût trouver par le monde. »

Pascal nous dit que « *la chose la plus importante à toute la vie* est le choix du métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs ». On voit poindre dans cette pensée la tendance très janséniste qui réduit à presque rien le rôle de la volonté libre de l'homme : quand il s'agit du salut éternel, c'est la grâce qui agit en nous ; quand il s'agit de la chose la plus importante de la vie temporelle, c'est la coutume, le hasard...

D'après Pascal, les titres et les richesses nous ne les tenons aussi que du hasard.

Pascal estimait si haut les métiers que, dans son testament, à son filleul Blaise Bardoux, il ne laisse pas la moindre rente. Il lui lègue de quoi « apprendre un métier ».

Pour nous détourner de la paresse, il la dépeint comme le plus ennuyeux des vices : « Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire » et encore : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissements, sans application. » C'est tout le Pascal homme d'action qui frémit dans cette phrase avec son besoin d'apostolat contrarié par sa déplorable santé.

Une vue profonde du bien de la cité lui fait écrire : « *Il n'est pas bon d'être trop libre. Il n'est pas bon d'avoir tout le nécessaire.* » Si l'individu est trop libre, s'il a toutes ses nécessités, il est bien tenté de se soustraire à la loi du travail, comme il advient dans certains pays trop gâtés par la nature... et cette paresse est néfaste dans ses conséquences pour l'individu et pour l'État.

On rencontre parfois, surtout en France, des hommes capables d'actions héroïques, de sacrifices sublimes, et qui reculent devant la fastidieuse banalité de la tâche quotidienne. Pascal a aperçu le rôle important des petites vertus de tous les jours : « Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire. »

Il reviendra sur cette pensée en la complétant magnifiquement. « Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie. » La première fois que j'ai lu cette pensée j'ai éprouvé ce petit choc, cette commotion que donne la beauté. « Faire les petites choses comme grandes », c'est déjà une trouvaille, mais la raison que Pascal nous donne est tout à fait merveilleuse. Remarquons en passant ce mot de *majesté* qui s'arrondit au centre de cette période. C'est Jésus-Christ, affirme Pascal, qui opère en nous les moindres actions... Doctrine belle et hardie !... trop hardie peut-être... Je ne sais ce qu'en pensent les théologiens, ni ce qu'ils pensent de cette autre phrase du mystère de Jésus : « C'est *mon* affaire que *ta* conversion. » En tout cas une telle pénétration de l'humain par le divin, laquelle se ferait, même à notre insu, dans les actes de la vie quotidienne, est singulièrement poétique, et de nature à nous encourager dans nos efforts pour bien vivre. N'est-elle pas aussi pour nous inspirer un grand respect à l'égard de tous les hommes et de toutes les conditions? Mais ce n'est pas tout : Pascal ajoute *qui vit notre vie*. On voit que sa religion n'est pas une religion abstraite, n'est pas la religion « des philosophes et des savants », n'est pas, non plus, la religion des rites et des gestes extérieurs, c'est une religion *vivante* qui remplit le cœur et l'âme de celui qui la possède pour déborder ensuite dans ses actes à chaque moment de la journée.

Je voudrais voir à la suite de la pensée que je viens de commenter deux autres fragments qui appartiennent, me semble-t-il, en quelque sorte, à la même famille :

« Le moindre mouvement importe à toute la nature ; la mer entière change une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe par ses suites à tout. *Donc tout est important*. En chaque action, il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe, et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu. »

Et puis : « ...toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout. »

Tout est important : cela est vrai sans doute dans l'ordre

de la grâce, mais comme c'est vrai dans l'ordre social, politique, scientifique. On peut échafauder, sur cette pensée, toute une théorie de la responsabilité individuelle. Lorsque grands ou petits commettent une faute, les conséquences peuvent en être effroyables. La faute commise, son auteur, quelque effroi qu'il en éprouve, n'est plus libre d'en arrêter le développement... Mais Pascal va plus loin ; il ne parle pas seulement des fautes ; « la moindre action, dit-il, importe par ses suites à tout. » Voilà le coup d'œil de l'aigle, le coup d'œil du génie qui voit « les liaisons de toutes ces choses » et, comme on dit aujourd'hui, l'interdépendance des hommes et celle des cités.

III. *La cité de Pascal est la cité du progrès.* — Je voudrais parler maintenant d'un autre aspect de la cité de Pascal. Elle est la cité du progrès. Mais j'éprouve un certain embarras. Il est élégant de dire le contraire de ce que dit et enseigne le maître d'école, le contraire de ce que disent et proclament tant de médiocres politiciens. Parler du progrès, cela vous donne un air de primaire. Et cependant si dans nos luttes quotidiennes, si au bout de toutes nos œuvres, nous n'apercevions pas une humanité plus belle et plus heureuse, nous n'aurions plus qu'à nous pendre !

Pascal a cru au progrès. Laissons parler les textes. Ils sont nombreux. Le mot « progrès » est tout à fait du vocabulaire pascalien.

Et d'abord, dans l'ordre surnaturel, nous possédons une très belle lettre à Mme Périer où nous lisons : « Les enfants de Dieu ne doivent point mettre de limites à leur pureté et à leur perfection... C'est une erreur bien préjudiciable et bien ordinaire parmi les chrétiens, et parmi ceux-là mêmes qui font profession de piété, de se persuader qu'il y ait un certain degré de perfection dans lequel on soit en assurance. »

Passons à l'ordre scientifique. Dans un passage célèbre du *Traité du Vide*, Pascal s'irrite contre ceux qui, traitant indignement la raison de l'homme, et la mettant en parallèle avec l'instinct des animaux, en ôtent la principale différence qui consiste en ce que « les *effets du raisonnement augmentent sans cesse*, au lieu que l'instinct demeure dans un état toujours égal. » L'expression est très nette : Pascal n'admet pas la stagnation, l'immobilité. Le propre de chaque chose devant être recherché, il lui apparaît que le propre

de l'intelligence est de s'instruire *sans cesse dans son progrès*, car l'homme « tire avantage non seulement de sa propre expérience mais encore de celle de ses prédécesseurs... De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un *continuel progrès* à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

Tout jeune et déjà célèbre, Pascal avait été reçu dans l'académie du Père de Mersenne, où il collabora avec les savants les plus illustres de son temps. Un grand enthousiasme y règne. On se croit à l'aube de temps nouveaux, au début d'un âge d'or. On est soulevé par une confiance sans bornes. L'adolescent de génie se jette dans le mouvement avec l'allégresse de son âge. Il possède en la science une foi robuste, et une foi agissante, puisque lui-même étend singulièrement par ses découvertes le champ des connaissances humaines. Le progrès scientifique lui apparaît donc comme continu.

D'autres fragments des *Pensées* se réfèrent au progrès matériel : ce sont ceux où il parle des « inventions » des hommes. Ici, comme dans le domaine social, Pascal admet que le progrès peut subir des éclipses. « La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours ; elle a ses allées et venues. Les intentions des hommes, de siècle en siècle, vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même. »

Mais voici la conclusion où nous apparaît la pensée profonde de Pascal : « La nature agit par progrès. *Itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, *puis plus que jamais*. » Qu'importe qu'il se produise des moments d'arrêt et même de recul, si, en définitive, la somme des pas en avant est plus grande que celle des pas en arrière ! La balance est en faveur du progrès. Pascal est nettement optimiste : « puis plus que jamais. » Il n'a pas entendu borner le progrès aux sciences, il l'étend au domaine de la vie matérielle, morale et sociale, mais il l'aperçoit ici sous la forme d'une ligne brisée, comme en

témoigne un trait de sa plume sur le manuscrit. Et cette vue est confirmée par tout ce que l'histoire nous apprend.

IV. *La cité de Pascal est la cité de la paix.* — Presque toute sa vie, en Auvergne, en Normandie, à Paris, s'était écoulée au milieu des troubles, des révolutions et de tous les fléaux que les guerres civiles et étrangères traînent après elles. Jusqu'à sa mort il en gardera une sorte de hantise. Vingt fois il répétera, sous des formes différentes : « Le plus grand des maux est la guerre civile. »

Cet amour de la paix est si profond que ce grand savant sera disposé à lui sacrifier ce qu'il aime le mieux : la vérité.

« La maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir ; et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur, que dans cette curiosité inutile. »

La justice, elle aussi, sera sacrifiée à la paix :

« L'art de fronder, bouleverser les États, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour marquer leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales de l'État qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête aisément l'oreille à ces discours. Ils secouent le joug dès qu'ils le reconnaissent ; et les grands en profitent à sa ruine et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. »

Tout le chapitre de la justice, dans les *Pensées*, est écrit sous cette préoccupation : il faut la paix. Pour conserver la paix, Pascal veut qu'on respecte les pouvoirs établis. C'est le principe exprimé avant lui par Socrate.

On a pu dire qu'il eut un pressentiment du rôle de la Société des Nations : « Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent. »

V. *La cité de Pascal est la cité de l'amour.* — « Deux lois suffisent à régler toute la république chrétienne, » a-t-il écrit. Quelles sont ces deux lois? Port-Royal nous répond, et il a certainement raison : l'amour de Dieu et du prochain.

L'amour de Dieu entraîne logiquement l'observation de ses commandements. Le décalogue, cette constitution essentielle de l'humanité comme l'appelle Le Play, sera donc la règle dans la cité.

L'amour du prochain, on le trouve d'un bout à l'autre de l'œuvre de celui que Voltaire (qui se trompe quelquefois) a appelé « un pieux misanthrope ». Singulier misanthrope celui qui a écrit : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant, et après, pour prier cet Être infini et sans parties auquel il soumet tout le sien de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. » Pascal a toujours en vue *notre bien*. Il nous aime, il prie pour nous. Est-il besoin de citer tout au long les pensées qui sont dans toutes les mémoires sur « le moi haïssable », sur « la pente vers soi qui est le commencement de tout désordre en politique, en économie et dans le corps particulier de l'homme. »

*
* *

Aujourd'hui, comme au temps de Pascal, un désir confus travaille les sociétés de notre vieille Europe. A toutes les nations qui veulent remettre de l'ordre chez elles, la cité de Pascal s'offre comme un modèle créé par un génie universel. Elle doit être la préfiguration de la cité de demain.

CHARLES DROULERS.

Art et Démocratie

Ne peuvent passer à la postérité que les œuvres nées de la foi, de l'amour et du savoir. Seules elles contiennent des éléments d'immortalité. Un cubiste notoire disait naguère que les impressionnistes, en découvrant qu'une ombre pouvait être bleue, avaient fait faire à la peinture un grand pas ! (Il se trompait d'ailleurs, car les primitifs avaient fait cette découverte avant eux.)

Les ombres bleues ont-elles fait faire de plus beaux tableaux que ceux de Rembrandt ou de Véronèse? Non ! alors pourquoi nous parler de progrès? L'important est moins la couleur des choses que leurs rapports entre elles, et les coloristes sont ceux qui ont le mieux observé les valeurs.

La technique ne peut, à aucun prix, être prise pour le but : malheureusement, à notre époque de confusion, l'artiste qui arrive est celui qui a trouvé une petite variante de technique bien à lui.

Je me souviens qu'Octave Mirbeau, qui faisait profession d'aimer Cézanne par-dessus tout, proclamait qu'une pomme bien peinte valait n'importe quel Michel-Ange ou Véronèse. Afin de donner corps à cette assertion, il était allé voir la Sixtine. A son retour de Rome, son admiration

pour Cézanne n'avait pas diminué. En niant toute la part d'intellectualité qui aurait été inutile à Cézanne pour peindre une pomme et qu'il avait fallu à Michel-Ange pour imaginer et réaliser le plafond de la Sixtine, Mirbeau était bien moderne.

La lumière n'est pas une découverte de l'impressionnisme. Mais Rembrandt avait compris qu'elle n'était qu'un foyer animant l'ombre, et créant, du même coup, les demi-teintes et les reflets, qu'en un mot elle était plus intéressante par ses lois que par la couleur. Mille autres peintres avaient fait la même observation : les primitifs en témoignent.

Mais si l'on songe que la lumière est mobile comme le vent et qu'un Monet lui-même ne pouvait terminer une toile avec objectivité, on comprendra que l'impossibilité de copier exactement la lumière, jointe à l'abandon de toute pensée créatrice, ait fait supposer chez les impressionnistes et leurs successeurs une sorte de don de seconde vue. Les intentions des ultra-modernes ne se voient même plus, elles se sentent, d'où la croyance en la toute-puissance de l'instinct. Nous sommes dans l'occulte. Lisez les catalogues des expositions d'avant-garde : on y parle sans cesse de subconscient et de métaphysique, oubliant que la peinture est un art plastique et non pas une science transcendantale.

Par définition, le suffrage universel est contraire aux arts qui ne peuvent être livrés au jugement de la foule, incompétente et fantasque. La Révolution ayant détruit l'aristocratie, a fauché du même coup l'élite, et le Mécène a disparu avec l'ancien régime. A de rares exceptions près, qu'était-il, sinon le produit d'une longue hérédité de gens cultivés? N'avait-il pas le droit de se croire de l'élite, puisque depuis plusieurs siècles il faisait partie d'une caste supérieure qui donnait le ton à ceux dont elle était naturellement le guide.

Ainsi que la grande érudition, le goût ne peut naître spontanément. L'artiste peut avoir beaucoup de talent et le goût mauvais. Le mécène imposait son goût et l'artiste,

allégé d'une grande responsabilité, faisait merveille sous sa direction éclairée. Celui-ci devait donc se plier à une discipline qui n'excluait nullement la fantaisie. Un poète est-il gêné parce qu'il est obligé d'observer les règles de la prosodie?

Aujourd'hui que les mécènes ont disparu et que les artistes n'ont plus de programme, leur inspiration est incertaine et sans objet. La rupture révolutionnaire a marqué un déséquilibre dont nous souffrons encore et qui va même en s'aggravant. Privés de soutiens et livrés à eux-mêmes, les artistes ont souffert de leur solitude. Ils se sont trouvés dans l'obligation de faire appel à l'opinion publique; ils ont essayé de l'émouvoir, soit par une production véhémente, soit par l'étrangeté de leur personne. Presque toujours le public s'est montré indifférent ou borné, surpris tout le premier qu'on le consultât, puisque cette prérogative ne lui avait pas été accordée jusqu'alors. Devant cette résistance, les artistes furent donc obligés de se grouper en petites républiques ou chapelles. Aujourd'hui ces groupes, soutenus par les marchands, sont devenus de véritables puissances ; n'y entre pas qui veut, il faut à tout le moins consentir à abdiquer sa personnalité pour adopter celle du chef de groupe. Les plus débrouillards se défendent, mais combien d'artistes se sont trouvés inemployés « pour la première fois », ignorés de tout le monde, farouchement combattus et souvent conspués. Leur malheur a pu faire croire à la grande nouveauté de leur art ; c'était plutôt leur situation d'artistes au sein d'une société désorganisée qui était nouvelle.

L'artiste génial qui meurt de faim, voilà un fait tout moderne : il n'y avait pas autrefois de ces injustices du sort comme notre époque a pu en enregistrer, et si l'histoire de Bernard Palissy, brûlant ses meubles, est universellement connue, cela prouve qu'un tel fait était rare. Depuis la révolution « libératrice », au contraire il semble impossible à tout artiste de vivre de son art sans un coup favorable de la

fortune. Ce coup de fortune arrive parfois malgré les obstacles et malgré le mur haut et épais que le régime lui oppose. L'artiste, heureux alors, devient indulgent pour le public. Tous ses malheurs sont oubliés, mais c'est son art qui en souffre. Il est prisonnier de ses admirateurs. Qu'il ne s'avise pas de progresser ou de changer, et on ne le reconnaîtrait plus, tout serait à recommencer. Quand il en est à ce stade, l'État s'empare de lui, non pour le combler de travaux, mais pour en faire un personnage officiel. La République n'a-t-elle pas besoin, elle aussi, de dignitaires pour se parer, et ne faut-il pas laisser croire qu'elle est pour quelque chose dans la réussite de l'artiste? Le brave lutteur qu'est ce dernier se persuade que l'État l'honore autant qu'il peut, alors que c'est lui qui à peu de frais honore l'État.

Lorsqu'un artiste arrive à la grande célébrité, il est mis presque automatiquement à la retraite, comme les maréchaux, et au lieu de lui confier des travaux selon ses capacités, on lui demande des articles, des conférences, des présidences, etc. En un mot la Démocratie étouffe ses grands hommes sous des futilités pour ne pas contrevenir à l'égalité en leur donnant une place prépondérante. Un Bernin ou un Le Brun ne saurait exister à notre époque, et si, par hasard, l'État républicain s'avisait de faire au grand jour un sort magnifique à quelques artistes, on verrait tous les autres se révolter au nom de l'égalité du citoyen.

Un monarque n'avait pas de budget, mais il avait « le bon plaisir », et ce bon plaisir était mille fois moins arbitraire que l'impersonnalité républicaine. Les témoignages de l'art d'autrefois sont assez nombreux et assez cohérents pour rendre cette opinion indiscutable. Pourtant, un des griefs principaux de la démocratie contre nos rois est précisément ce goût qu'ils avaient de s'entourer des artistes marquants de leur époque, et de les révéler très souvent à eux-mêmes. Louis XIV ne se relèvera jamais d'avoir édifié Versailles, et les gentilshommes de son entourage sembleront toujours coupables de l'avoir pris pour exemple. Dilapidation, dira-t-on. Peut-être; mais cette dilapidation

fut le plus beau placement qu'un gouvernement pût faire. Il constitue aujourd'hui le patrimoine le plus riche qui soit pour la nation, et c'est grâce à cette dilapidation que la France, malgré tout, fait encore figure dans le monde.

L'impersonnalité de l'État républicain l'empêchera toujours de jouer le rôle de mécène. Pour avoir du goût, il faut être une personne responsable et sensible.

Entre le mécène et l'artiste existait une collaboration qui ne peut plus avoir lieu du moment que les arts sont livrés au jugement du nombre. Personne ne fait plus construire par souci d'esthétique ; aussi les arts, dont la grande raison d'être est de décorer, en ont pâti, et ce ne sont pas les artistes qu'il faut accuser, mais l'État démocratique. Il est impossible d'avoir une imagination assez puissante pour créer toujours sans but des choses nouvelles. On devait donc (puisqu'il n'y avait plus d'élite constituée en caste) en arriver à faire des œuvres sans signification. Les impressionnistes, les réalistes, ainsi que les cubistes, devaient fatalement naître, et le vrai succès qui, de nos jours, va vers l'art nègre, marque l'agonie d'une civilisation.

On nous objectera que, partout en Europe, on pratique un art qui vient de chez nous, et que c'est à Paris que les artistes étrangers cherchent consécration... Mais on omet de dire que c'est un reste de confiance que le monde nous fait, un reste de notre influence d'antan et qui disparaîtra bientôt. Pour les autres pays, notre art est un commencement ; pour nous, il est une fin. Les étrangers envahissent la France et se groupent sans chercher à se lier avec nos artistes. Paris est un marché pour eux.

Personne ne pousse plus une idée jusqu'au bout ; en un mot, l'effort s'arrête à la formule et à l'ébauche. Nos jeunes ont horreur du dessin et de la composition.

L'orgueil démocratique nous a persuadés que l'esprit humain, grâce à la Révolution, n'avait plus rien à gagner, ayant atteint un sommet inexpugnable.

La France peut se reposer. Son histoire est terminée. C'est en souriant qu'elle doit jeter un regard sur les étapes qu'elle a franchies pour en arriver là. Nous sommes au port. L'ordre était bon pour maintenir des gens dont l'évolution n'était pas achevée. Maintenant que le citoyen est libre, qu'a-t-il besoin d'ordre? A quoi sert l'autorité, puisque le citoyen est conscient?

Il semble (aux yeux de nos révolutionnaires) que l'art d'autrefois ne se renouvelait jamais, et cela tout simplement, parce qu'il évoluait sans secousses. Il ne reculait pas, alors qu'aujourd'hui nous rétrogradons sans cesse. Nous retournons sur nos pas et, parce que nous opérons cette retraite en désordre et que nous avons supprimé la conscience que nos ancêtres poussaient au suprême degré, nous croyons faire du nouveau. Du nouveau ! Voilà la grande affaire !

Exercer le mieux possible leur métier, là se bornait l'ambition des artistes ; mais, ce métier, ils le possédaient à fond. Pas de travail avorté, pas de ces impuissances qui, de nos jours, sont qualifiées de géniales. On était un grand ou un petit maître, mais le dessin n'était pas ignoré. La moyenne était élevée parce que, la palme n'étant pas accordée uniquement à l'instinct, on exigeait le savoir, ce qui donnait une base solide à toute production artistique. Les meilleurs artistes, étant les mieux considérés, donnaient le ton à leur époque, et leur esprit rejaillissait sur les hommes de second plan, haussant ainsi le niveau de l'art puisque le mot d'ordre venait d'en haut.

Actuellement, la gloire est d'être un incompris. Souvenir du romantisme, mais renversement de la logique ; idée néfaste en ce sens qu'elle pousse à faire des extravagances

dans le dessein afin de dérouter, de toujours étonner le public ; mais suprême adresse, car le public, ne voulant pas être pris pour un sot, met son point d'honneur à comprendre l'incompréhensible. Le fin du fin sera donc de ne pas admirer les choses claires. On les abandonnera à la racaille, tout juste capable d'avoir du bon sens.

Le jour où l'artiste croit s'apercevoir qu'il est compris, il se dérobe et fait autre chose. Il va « de plus en plus fort » et « l'élite », qui ne veut pas être en reste, brûle pour le suivre tout ce qu'elle a adoré la veille.

Parce que leur art se réfère à une époque classique quelconque, sans distinction de nationalité, beaucoup d'artistes se croient traditionalistes. N'oublient-ils pas qu'il y a autant de traditions que de pays et de races, et que les vrais traditionalistes sont ceux qui travaillent dans le sens de leur propre race?

Au cours de notre histoire, on a pu accueillir des influences étrangères (la Renaissance italienne, entre autres), mais il n'y a pas d'exemples d'une époque les acceptant toutes à la fois comme la nôtre. Il existe maintenant une internationale cubiste qui enlève tout caractère ethnique à notre production.

L'esprit français, dans sa plus noble acception, existe tout entier dans l'art du moyen âge. Là est notre vraie tradition. L'Ile de France l'a vu naître et son rayonnement s'est répandu sur toute la chrétienté. Les historiens et les écrivains d'art s'obstinent néanmoins à passer sous silence cette merveilleuse époque (injurieusement qualifiée de gothique) pour ne prôner que l'art florentin qui, seul, intéresse les gens qui se piquent d'esthétisme. L'École des Beaux-Arts est la première à tomber dans cette erreur et méconnaît notre plus beau passé.

Remarquons qu'à la Renaissance, l'Olympe se substitua au ciel, que l'art qui nous venait d'Italie n'était pas spécifiquement italien et qu'au travers des Michel-Ange et des Donatello, c'était la sensualité du paganisme antique qui nous arrivait, heurtant notre mystique chrétienne et créant un malaise non encore dissipé. Depuis lors ne sommes-nous pas toujours dans l'obligation d'opter entre deux mystiques?

Tantôt, nous sommes attirés par la beauté pure, tantôt nous voulons exprimer plastiquement des sentiments. Or, l'expérience prouve qu'il est impossible d'unifier ces deux tendances; car, dès que la forme cesse d'être la principale préoccupation, elle cesse d'être la forme pure. Le calme seul sied à Vénus.

Avant de nous avoir été transmise, une telle dualité travaillait l'âme italienne; c'est pourquoi l'art religieux, en Italie, n'a jamais été aussi profondément chrétien que le nôtre, sauf lorsqu'il fut influencé par notre treizième siècle comme celui de Giotto.

Le corps désormais remplacera l'âme et c'est lui que les générations futures s'attacheront à reproduire. La beauté se substituera à l'expression, mais jamais nous ne pourrons atteindre à la beauté antique, car nos traditions essentielles s'opposent au paganisme et ne nous le permettent pas.

Avec le temps, notre art a pu reconquérir une individualité et son ingéniosité saura s'accommoder de ce que la Renaissance lui aura laissé. Il remplacera la beauté par « l'agréable », et au style (en faveur au quinzième siècle et d'importation italienne) il substituera l'esprit.

Nous avons donc troqué, à ce moment funeste, notre mysticisme chrétien et notre naturalisme de bon aloi pour un paganisme dont nous n'avons compris que le côté anecdotique. Lorsque la Renaissance italienne eut épuisé ses effets, notre art, par un curieux retour, influença de nouveau l'Italie; comme au moyen âge, pendant deux siècles, et jusqu'à nos jours, l'art italien ne fut qu'un succédané du nôtre.

Les grandes époques ont toujours été inspirées par une religion et, pour être des païens, les Grecs n'en avaient pas

moins une mystique. Or si nous n'arrivons pas à exprimer la forme d'une façon aussi vibrante, c'est que nous n'apportons aucune idée d'adoration dans la conception de personnages qui, pour les Grecs, étaient des dieux et pour nous sont de simples entités. Vénus n'était pas seulement une jolie femme, mais une déesse.

N'ayant pas été élevés sur les mêmes genoux que les Hellènes, il nous est interdit d'avoir la même âme. En jouant avec des divinités désaffectées, nous jouons avec des morts et, lorsque nous voulons emprunter au paganisme sa sensualité, nous n'atteignons qu'au libertinage.

Un des méfaits de la Renaissance et non des moindres, est d'avoir introduit l'individualisme en glorifiant la personne de l'artiste. Jusque-là, les œuvres étaient anonymes. Le désintéressement était à la base de l'art. On travaillait, non pas pour en tirer quelque gloire personnelle, mais pour affirmer sa foi. Or, la foi est merveilleuse en ce qu'elle concrétise l'idéal. L'art était jeté généreusement sur le monde comme une prédication ; la prétention de nos contemporains qui veulent qu'on sache d'abord leur nom était inconnue. De là, sans doute, le peu de cas que l'on fait de notre moyen âge et la raison du grand succès des Italiens de la même époque dont les personnalités nous sont connues. Cela semble plus civilisé.

Aujourd'hui, l'art n'est plus qu'une affirmation du moi. Au moyen âge, il était une prière, un acte d'humilité et d'amour.

De nos jours, les artistes sourient en pensant qu'ils ont pu avoir des ancêtres assez sots pour ne pas mettre leur personnalité en avant dans leurs créations. A ce point de vue, Michel Ange est leur type, car son esprit tourmenté transparaît dans son œuvre et chaque modelé de ses figures est une évocation de leur modeleur. Il était l'artiste dont l'âme tumultueuse ne pouvait se fixer. Il fallait qu'on l'arrêtât par des barrages pour qu'il pût trouver le temps de sculpter, de peindre ou de construire et, si la chapelle

Sixtine est une œuvre complète, c'est qu'il fut enfermé pendant quelques années au Vatican. Ce fait vient à propos pour démontrer l'excellence de l'autorité exercée par les mécènes sur les artistes.

Le reste de son œuvre ne présente que des commencements fiévreux qui nous semblent géniaux, mais qui ne sont que des aveux d'impuissance. La sérénité d'un Phidias laisse loin derrière elle ce turbulent Italien.

Aux yeux de nos esthéticiens, cette impuissance est précisément ce qui intéresse, et ce que Michel-Ange n'a pas fait leur paraît supérieur à ce qu'il a fait. Son œuvre n'est pas ce qu'elle aurait pu être, mais son esprit vit toujours parmi nous, car il nous a légué ses velléités. Or, tout ce qui est inachevé suscite chez le spectateur le désir de le compléter. Un roman dont le dénouement n'est pas écrit laissera toujours le lecteur en haleine.

En somme, pour nos contemporains, l'homme de génie est celui dont les désirs et l'imagination dépassent de beaucoup les facultés de réalisation.

PHILIPPE BESNARD.

La Sauvagine

Le Serment du Loup.

Le loup, autrefois, vivait en Camargue, et l'on sait très bien qu'il rôdait encore à une époque récente, sur l'autre rive du Rhône, à travers la Crau et le Plan-du-Bourg.

Donc, une nuit, après avoir passé tout son jour, tapi dans les fourrés du Riège, le loup se mit en chasse, car il avait faim, n'ayant pas mangé depuis l'avant-veille.

Il sortit du bois, côtoya les étangs et les marais, traversa la plaine inculte ; et, s'étant heurté à une clôture qui encerclait un certain lopin de prairie, il y aperçut un joli petit poulain camargue et se jeta sur lui pour l'étrangler. Mais la mère jument qui se trouvait là, toute seule avec son petit, en reconnaissant l'assassin, se mit à ruer de toutes ses forces, en poussant des hennissements désespérés.

En entendant hennir ainsi, le maître qui se chauffait dans le mas, au coin de sa cheminée, se leva précipitamment :

— Que se passe-t-il donc dans la clôture? J'entends crier la jument.

Et saisissant son trident à taureaux derrière la porte, il se précipita sans hésiter et, apercevant le loup qui n'avait pu encore s'emparer de sa victime, il lui planta, dans l'épaule, un bon coup de fer qui le terrassa.

Le loup avait roulé contre la palissade et s'était relevé bien vite, mais il s'y trouvait acculé, tandis que l'homme le tenait en respect et faisait luire, sous son nez, les trois pointes de son trident.

— C'est donc encore toi? cria le maître. Tu n'as pas assez des

moutons et des chèvres que tu m'égorges, il te faut, maintenant, mes petits poulains?

Mais le loup, courageux, bien que sentant couler son sang, retroussait rageusement ses babines et montrait ses crocs blancs à la clarté de la lune.

— Ce poulain, tu oses ici l'attaquer, continua le maître, parce qu'il se trouve tout seul avec sa mère, dans une clôture. Tu ne le ferais pas en terrain libre, au milieu de la manade. Tu sais trop comment mes juments et mes chevaux t'y reçoivent. Ils te connaissent. Sitôt flairée ton infecte odeur, sur un signal, entre eux, ils forment le cercle, têtes au centre, pieds au dehors ; au milieu, ils enferment les petits. Que ne te risques-tu alors à aller les y chercher? C'est que tu sais peut-être que, tout autour, l'étalon galope et, des dents et du sabot, n'hésite pas à entamer la bataille. Tu préfères, pardi, t'en prendre à quelque bête isolée. Assassin, lâche assassin!

— Il ne s'agit pas d'assassiner, répondit en grondant le loup et, quoi que tu dises, tu sais bien que je ne suis pas un lâche. Il s'agit seulement de vivre. Je cherche, je chasse et, quand j'ai trouvé, je tue et je mange. Telle est ma vie.

— Hé bien, dit le maître, si telle est ta vie, tu vas en changer ou mourir. J'en ai assez d'élever pour toi mes agneaux et de trembler sans cesse pour mes veaux et mes poulains. Et, à ton tour, n'es-tu pas las de t'en aller toujours le museau sanglant et gavé de chair innocente, ou bien affamé, l'œil avide et le ventre creux, cherchant ta proie, haï partout et pourchassé toujours comme un bandit que tu es?

— Et comment veux-tu, demanda le loup, que moi je change de vie?

— En changeant, répondit le maître, de nourriture. N'y a-t-il pas d'autres bêtes qui se contentent d'herbes, de racines et de graines? Tu feras comme elles.

— Tu n'y penses pas, grogna le loup.

— J'y pense si bien, affirma l'homme en enflant la voix et en serrant plus fort le manche de l'arme, j'y pense si bien, que si tu ne t'y engages sur-le-champ, — car je te tiens, cette fois, à ma merci, — je te plante un coup de mon trident dans la tête et, de cette façon, tout sera dit.

— Hé bien, dit le loup se voyant perdu, je tâcherai donc, si tu l'exiges....

— Tu tâcheras? C'est une plaisanterie!

— Alors, dit le loup, en considérant tour à tour les pointes vives du trident et les yeux résolus du maître, alors, c'est entendu, puis-

qu'il le faut, je promets. Mais tout de même, quelle honte, un loup, moi, manger de l'herbe !

— Une promesse n'est rien, trancha l'homme, jure ou je te tue.

— Enfin, dit le loup vaincu, c'est bien, je vais jurer.

Et l'homme, qui connaissait le secret de toutes les bêtes, lui fit faire exactement le serment sacré des loups, avec les oreilles couchées sur le cou, en hurlant trois fois dans la direction de la lune.

Aussitôt qu'il eut juré, le loup demeura sans rien dire, un certain temps, puis, relevant la tête, il se tourna vers le maître.

— Tu m'as lié, je le sais, tu m'as lié. Je ne m'attaquerai plus désormais à aucune bête vivante. Cependant, donne-moi, ce soir, quelque chose, car je meurs de faim.

L'homme alla chercher du pain et, tout en avalant ce qui lui parut une pâte insipide et sèche et qui l'étouffait à moitié, le loup fit remarquer :

— J'ai juré. Mais pourquoi moi seul? Non, ce n'est pas juste. N'en est-il pas d'autres qui s'attaquent aux bêtes vivantes? Est-ce que le renard?...

— Hé bien, dit l'homme, fais donc jurer le renard.

Et il rentra dans son mas pour se coucher, tandis que le loup reprenait la direction du Riège.

Le loup partit, côtoya les étangs et les marais, traversa, en trottant, la plaine inculte, se désaltéra, en passant, à une roubine et s'arrêta quelques instants pour lécher sa blessure qui saignait encore. Tout en trottinant, il se disait :

« Soirée malheureuse. J'ai reçu un coup de trident, qui n'est pas dangereux, à vrai dire : cependant, un coup est un coup. Mais ce ne serait rien sans ce serment. Cette fois, l'homme m'a lié. Il faudra bien que je me déshabitue de toutes ces bonnes choses. Comment vais-je faire? En tout cas, je ne veux pas être le seul à ne manger, par force, que de l'herbe... »

Et, tout en réfléchissant ainsi et en trottant, il pénétra dans le bois et, justement, derrière une touffe, il aperçut le renard qui s'en allait avec une perdrix aux dents.

Le renard, naturellement, fit semblant de ne pas le voir et, pour l'éviter, pressa le pas.

— Hé, là ! Renard ! appela le loup.

Le renard s'arrêta, en prenant un air aimable et surpris.

— Tiens, c'est vous? Loup, excusez-moi. J'étais si pressé, que je ne vous avais pas aperçu.

— Et que portes-tu là? demanda le loup.

— Là? fit le renard qui, prudemment, se tenait à une certaine

distance, peuh ! une mauvaise perdrix ; bien maigre, sans doute, et bien coriace, mais je n'ai trouvé rien autre aujourd'hui, pour porter à mes petits. Les pauvres enfants sont là-bas qui, impatiemment, m'attendent...

Mais avant que le renard se fût méfié, le loup, d'un seul bond, était venu tomber devant lui.

— Lâche cette perdrix. Tout de suite, je te l'ordonne. Lâche-la, ce n'est pas pour ce que tu penses. Je ne veux pas la manger. Mais j'ai dû jurer, quant à moi, de ne plus m'attaquer aux bêtes vivantes. Lâche la perdrix, d'abord, lâche-la, ou je t'étrangle.

Serré contre un tronc d'arbre et ne pouvant, d'aucune façon, prendre la fuite, le renard lâcha la perdrix et, à son grand étonnement, le loup — car, elle n'était que blessée, — la regarda s'enfuir à travers les touffes en boitillant et disparaître.

— Oui, reprit le loup, c'est ainsi, oui, j'ai juré. Mais toi, tu vas jurer aussi, comme moi, de ne plus t'attaquer à aucune bête vivante et de te nourrir, désormais, d'herbes, de racines et de graines. Si tu ne le fais pas, à l'instant, sans hésiter, je t'étrangle.

— Mais, dit le renard, en voyant les crocs du loup qui brillaient au clair de lune, pour te faire plaisir, je veux bien promettre...

— Promettre n'est rien, dit le loup, il faut jurer.

— Pourtant, dit le renard, il serait bon que je sache...

— Jure ou je t'étrangle !

— Hé bien, dit le renard vaincu, je vais jurer...

Et le loup, qui savait le secret des autres bêtes, lui fit faire exactement le serment sacré des renards, avec les oreilles droites, une patte grattant le sol, en jappant trois fois dans la direction de la lune.

— C'est bien, dit le loup. Et il partit.

Cependant la nuit avait passé, l'aurore s'était faite et, tandis que le soleil se levait, le renard grignotait des baies de mourven. C'est un triste mets pour lui, mais parfois, il s'en contente, quand il n'a pas autre chose à se mettre sous la dent. Et, tout en grignotant, il se disait :

« Quelle fâcheuse rencontre ! Je ne sais vraiment pourquoi ce loup féroce a exigé de moi un tel serment. Pourtant, il n'y a pas à dire, je suis bien lié. Mais est-ce juste? N'y a-t-il que moi qui vis en chasseur et m'attaque aux bêtes vivantes? »

Comme il se disait cela, il entendit, tout à coup, en l'air, un grand souffle et vit une ombre lourde s'abattre sur le sol, non loin de lui.

C'était la buse qui venait de surprendre un lapin au gîte.

Le renard courut, se précipita sur la buse et, avant qu'elle pût se

relever, appuya ses deux pattes sur son dos, lui tint les ailes et, par derrière, lui saisit le cou entre ses dents.

— Lâche ce lapin, dit le renard, lâche-le, je te l'ordonne. Ce n'est pas pour ce que tu penses et je ne veux pas le manger. Mais j'ai juré de ne plus m'attaquer aux bêtes vivantes. Il n'est pas juste que je sois seul. Lâche le lapin, d'abord, lâche, ou je t'étrangle.

La buse, sentant déjà sur son cou la pointe de ces dents aiguës, lâcha le lapin qui partit, affolé, en montrant l'envers de sa queue blanche.

— Oui, reprit le renard, c'est ainsi, oui, j'ai juré. Mais toi, tu vas jurer comme moi, de ne plus vivre, désormais, que d'herbes, de racines et de graines. Si tu ne fais pas un tel serment, à l'instant, sans hésiter, je t'étrangle.

— Mais, dit la buse épouvantée, je veux bien promettre...

— Promettre n'est rien, il faut jurer.

— Hé bien, dit la buse qui, déjà, commençait à perdre haleine, hé bien, c'est entendu, je vais jurer.

Et le renard, qui savait le secret des autres bêtes, lui fit faire exactement le serment sacré des buses avec le cou tendu et les ailes basses, en criant trois fois vers le soleil.

— C'est bien, dit le renard. Et il se remit à grignoter.

Mais la buse s'étant envolée, rencontra, un peu plus loin, l'épervier en train de dépecer un mulot qu'il venait de capturer. Elle le lui enleva et l'obligea aussitôt à faire, comme elle, son serment sacré, à jurer qu'il ne se nourrirait plus, désormais, que d'herbes, de racines et de graines.

L'épervier, par force, fit son serment, s'envola et, un peu plus loin, rencontrant la martre, la fit jurer à son tour. La martre fit jurer la fouine, la fouine fit jurer la belette, la belette le corbeau, le corbeau le héron, le héron la pie, la pie l'effraie, l'effraie la chouette. Et la chouette rentrant, au matin, dans le tronc d'arbre creux où elle avait établi son repaire, aperçut, sur une branche, la pie-grièche en train de plumer un chardonneret. Elle se précipita sur elle et la saisit dans son bec crochu.

— Lâche cet oisillon, je te l'ordonne. Ce n'est pas pour ce que tu penses, dit la chouette, et je ne veux pas le manger. Mais j'ai juré de ne plus m'attaquer aux bêtes vivantes. Serait-il donc juste que tu fasses ce qui ne m'est pas permis? Lâche cet oisillon, tout d'abord, ou je t'étrangle.

La pie-grièche lâcha l'oisillon qui retomba sur le sol, car il était déjà mort et la chouette reprit :

— Oui, c'est ainsi, j'ai juré. Je ne puis plus manger, désormais,

que de l'herbe, des racines ou des graines. Mais tu vas jurer aussi. Et si tu ne fais pas un tel serment, à l'instant, sans hésiter, je t'étrangle.

— Je puis te promettre...

— Promettre n'est rien, il faut jurer.

— Hé bien, dit la pie-grièche vaincue, je vais jurer. Mais c'est toutefois, à condition...

— Tu n'as pas de conditions à poser. Jure ou je t'étrangle.

— Alors, étrangle-moi si tu veux. Mais, auparavant, écoute. Je demande peu de chose. Qui t'a fait jurer?

— Oh! dit la chouette, c'est l'effraie.

— Et l'effraie?

— La pie.

— Et la pie?

— Le héron.

— Et le héron?

— Le corbeau.

— Et le corbeau?

— La belette.

— Et la belette?

— La fouine.

— Et la fouine?

— La martre.

— Et la martre?

— L'épervier.

— Et l'épervier?

— La buse.

— Et la buse?

— Le renard.

— Et qui a fait jurer le renard?

— C'est le loup.

— Très bien, dit la pie-grièche après avoir juré, je vais voir le loup.

*
* *

La pie-grièche trouva le loup qui, de ses griffes, fouillait le sable, dans l'espoir d'y trouver quelque chose pour s'ôter la faim.

— Loup, dit-elle, la chouette m'a fait jurer, de ne plus m'attaquer, pour me nourrir, aux bêtes vivantes. L'effraie avait fait jurer la chouette. La pie, l'effraie ; le héron, la pie ; le corbeau, le héron ; la belette, le corbeau ; la fouine, la belette ; la martre, la fouine ; l'épervier, la martre ; la buse, l'épervier ; le renard, la buse. C'est toi qui as fait jurer le renard.

— Oui, répondit le loup d'une voix morne.

— Et toi, qui t'a fait jurer?

— C'est l'homme.

— L'homme? Et pourquoi lui as-tu cédé?

— Parce que, sans cela, il m'aurait tué. Regarde mon épaule, tiens, elle est encore toute enflée ; c'est un coup de trident qu'il m'a donné.

— Ainsi, reprit la pie-grièche en grinçant du bec, ainsi l'homme t'a fait jurer de ne plus t'attaquer aux bêtes vivantes. Il a eu cette audace. L'homme ! Lui qui traque et tue tous les animaux sauvages pour se nourrir de leur chair et leur arracher leur peau. Lui qui, non content de cela, a réussi à apprivoiser d'imbéciles moutons et des chèvres sans cervelle pour les avoir mieux à sa portée et, quand il lui plaît, les abattre. Lui qui torture, mutile, écorche les êtres les plus innocents pour un bout de cuir ou quelques plumes ! Hé bien, tu vas aller trouver l'homme...

— Ah, non, dit le loup, non, non !

— Tu vas, te dis-je, aller trouver l'homme. Et, puisque à d'antiques lois qui nous régissaient, il a voulu substituer d'autres lois, il faut que tu l'obliges à s'y soumettre. Il faut que, comme nous, il cesse de s'attaquer à toute bête vivante et qu'il se nourrisse, comme nous, d'herbes, de racines et de graines.

— Et si je ne veux pas?

— Hé bien, j'irai chercher le renard et la buse et l'épervier, la martre, la fouine, la belette, le corbeau, le héron et tous les autres. Et tu verras bien que nous saurons t'y forcer. Va donc trouver l'homme.

Le loup alla rôder de nouveau autour du mas et rencontra le maître qui s'en revenait, au crépuscule, pour manger sa soupe. L'homme ne put s'empêcher de sursauter en l'apercevant, avec son poil sec tout hérissé, son œil fiévreux et ses côtes maigres.

— Homme, il faudrait que je te parle.

— Hé bien, parle, dit le maître, mais n'approche pas davantage, car ta voix porte mieux de loin.

— Tu as peur, ricana le loup, parce que, cette fois, tu te sais sans armes. Rassure-toi. Ce n'est pas pour t'attaquer que je viens. Je veux seulement te parler. Mais écoute-moi.

— Je t'écoute.

— Tu m'as forcé à jurer que je ne m'attaquerais plus à aucune bête vivante. Tu m'as fait faire le serment sacré en hurlant trois fois dans la direction de la lune. A mon tour, j'ai fait jurer le renard. Le renard, la buse. Et, des uns aux autres, tous les animaux chasseurs

ont juré. L'aigle des Alpilles jurera aussi. Quant au vautour de la Crau, il ne se nourrit que de chair morte.

— Hé bien? demanda le maître.

— Hé bien, en ce faisant, à la loi qui nous dirigeait, tu as substitué une loi nouvelle. Nous l'observerons, maintenant, puisqu'il le faut. Mais toi-même, tu l'observeras aussi.

— Que veux-tu dire?

— Je eux dire que, désormais, tu t'abstiendras, comme nous, de t'attaquer aux bêtes vivantes. A côté des tiens, que sont nos ravages? Bien peu de chose. Il est vrai, ajouta le loup dont les yeux brillaient, maintenant, dans l'ombre devenue plus noire, il est vrai que tu m'as traité d'assassin ! Écoute donc. A partir de ce même instant, tu ne vivras que d'herbe, de racines et de graines. Tu ne tueras plus pour te nourrir. Tu ne tueras plus pour te vêtir. Tu ne tueras plus pour te parer. Tu ne chasseras plus ; tu n'abattras plus les bêtes imbéciles qui vivent autour de toi. Mais, attention ! Il t'est interdit, dans tous les cas, de manger leur chair, car tu serais assez rusé pour les faire périr à ta convenance.

Et, comme l'homme restait sans rien dire, il ajouta :

— Je pourrais te faire jurer. Nous voilà seuls et il me serait trop aisé de te contraindre. Mais, à quoi bon? Nous savons ce que vaut le serment de l'homme. Ne jure rien. Seulement, tu as un fils. Et si tu ne te conformes pas à l'ordre que je t'apporte...

— L'ordre?... dit le maître.

— Oui, l'ordre des animaux qui ont juré, nous viendrons le renard avec la buse, la martre, la fouine et l'épervier, nous viendrons tous, nous aveuglerons ton enfant, nous le saignerons et moi, de ces dents-là, je l'étranglerai. Je puis te jurer cela encore. Et après ton fils, viendra ta femme et, après ta femme, ce sera ton tour. Es-tu décidé?

— Oui, dit l'homme, désormais, je ne mangerai plus la chair des bêtes ; je ne vivrai plus que des produits de la terre, d'herbes, de racines et de graines.

— A ta guise, nous verrons bien, répondit le loup.

Et il repartit en trottinant. Mais il s'arrêta au bout de quelques foulées :

— Hé, l'homme !

— Qu'y a-t-il?

— Un mot encore. Tu réponds de tout ce qui vit dans ton mas et t'obéit. Tu réponds du chat et du chien.

Et il disparut dans la nuit.

*
* *

A partir de ce moment-là, comme le renard et le loup et tous les animaux qui avaient juré, l'homme s'abstint de s'attaquer aux bêtes vivantes.

Cette situation, tout d'abord, non seulement lui paraissait supportable, mais lui causait, parfois, un certain contentement. Il était heureux de sentir, autour de lui, s'épanouir la vie des bêtes inoffensives que ni les carnassiers, ni lui ne menaçaient plus. Et lorsqu'il voyait, en cheminant, filer devant lui quelque lapin ou s'envoler, en claquant des ailes, une compagnie de perdreaux, il souriait avec amitié et leur disait, en lui-même :

« Allez, allez, petits, vous n'avez pas besoin d'avoir si peur, car, maintenant, désormais, je vous épargne et le renard ne peut plus vous dévorer. »

Et son front se rembrunissait, en se rappelant, tout de même, l'effrayante menace du loup.

Seulement, parfois, à table, devant un bon plat de haricots garnis ou une poêlée d'aubergines, il arrivait que le petit garçon demandait :

— Dis, père, quand mangera-t-on un bon poulet?

— Tiens, voilà ta part, disait le maître, entendez-vous le petit goulu?

— Et pourquoi, père, ne nous apportes-tu plus jamais de lapins et de perdreaux? Et non plus de bécassons. Et non plus de canards sauvages?

— C'est, disait le maître, que la chasse est défendue. Et puis, toutes ces gentilles bêtes, ne vaut-il pas mieux les laisser vivre?

— Tu as raison, père, répondait l'enfant qui avait bon cœur, cela vaut bien mieux. Donne-moi encore, s'il te plaît, un peu d'aubergine.

Le maître s'était mis à travailler davantage. Il avait défriché de nouveaux champs et profitait de l'hiver pour multiplier ses arbres à fruits.

— Faisons-nous des provisions, se disait-il, puisqu'il nous faut vivre seulement de ce que produit la terre. D'ailleurs, je reconnais que c'est juste et, il y a, sous la calotte des cieux, des êtres qui sont, certainement, bien plus à plaindre que moi.

Et il pensait alors au renard et au loup, au loup surtout, se demandant ce qu'il pouvait bien manger, en cette saison de gelée. Mais il ne s'y appesantissait pas. Une seule fois, il l'avait rencontré, non loin du mas, avec son poil d'hiver, velu et maigre, et il lui avait jeté un

morceau de pain que l'autre, sans rien dire, en grondant, avait emporté.

Il travaillait sans cesse et étendait ses prairies pour pouvoir nourrir mieux ses bêtes de trait et augmenter ses labours.

Mais au printemps, voici qu'en allant voir ses champs il s'aperçut, un beau matin, que le grain semé levait mal ou, le plus souvent, ne levait pas, parce que les oisillons, par nuées, venaient s'y abattre et le dévorer.

— Petits brigands ! dit le maître, je vais vous épouvanter.

Et il fit un homme de paille, avec deux balais de bruyère pour les bras, un chapeau de trimard sur la tête et, autour du chapeau, un morceau d'étoffe rouge, flottant, qui s'agitait à la mistralade.

Mais, au bout de quelques jours à peine, les oiseaux familiarisés avec ce nouveau venu, se mirent à sautiller le long des balais, fienter sur le chapeau de trimard et, sans aucune frayeur de l'étoffe rouge, continuèrent à picorer la semence.

Les perdrix s'étaient jointes à eux. Et les pies aussi. Puis, dès que les tiges d'avoine et de blé furent, au soleil, comme une herbe tendre, les lapins vinrent y brouter.

— Que d'oisillons, disait l'homme exaspéré, que de perdrix et de lapins ; même, que de pies !

Mais il n'osait rien leur faire et, se rappelant les menaces du loup, il soupirait.

Un peu plus tard, un désastre eut lieu, à propos des pommes de terre. Prévoyant, le maître en avait planté trois champs entiers, qui faisaient, véritablement, plaisir à voir, avec leurs sillons bien alignés où courait, quand il le fallait, l'eau d'arrosage. Et justement, comme les plantes venaient de fleurir, il voulut aller constater, en grattant légèrement à leur pied, la croissance des tubercules.

Mais, en arrivant au premier champ, il poussa un cri en présence de l'affreux spectacle qui l'attendait. La terre était bouleversée, les sillons détruits, et les tiges arrachées et piétinées, brisées et meurtries, montraient, pour la plupart, leurs petites racines qui achevaient de se flétrir au soleil. Les deux autres champs se trouvaient dans le même état. C'était une perte irréparable. Il ne pouvait y avoir de doutes et, d'ailleurs, nombre de traces fraîches en témoignaient : ces affreux ravages étaient dus à une forte troupe de sangliers.

Alors, le maître réfléchit et, après avoir réfléchi, travailla davantage encore. Il avait décidé d'enclore ses champs. Il prit sur son sommeil, se leva plus matin, ne quitta la besogne qu'à la nuit noire, plantant des piquets et disposant de solides palissades.

Mais, lorsque les épis commencèrent à se former dans les champs

de blé, d'orge et d'avoine, les rats arrivèrent si nombreux que, quelques-uns étant parvenus à pratiquer, de tous côtés, des passages dans la clôture, les autres, peu à peu, y pénétrèrent et que, par ces passages élargis, les lapins, s'introduisirent aussi. Ce qui fit qu'à la moisson, la récolte fut des plus maigres.

Car, non seulement, les rongeurs s'en étaient nourris, mais tous ceux qui vivent dans l'air et dont aucune clôture ne peut arrêter les ailes. Même, les canards sauvages étaient venus s'y gorger en jacassant, et le maître indigné, avait reconnu en leur compagnie un beau matin, la buse et l'épervier s'y repaissant, à côté de la pie-grièche.

L'hiver qui suivit fut pire. Les rats de la terre avaient rongé les épis au milieu des champs, les rats du mas s'attaquèrent au tas de blé, dès qu'il fut rangé dans la grange. L'homme eut très peu de pain pour lui et les siens et se vit forcé de priver souvent ses chevaux d'avoine.

Au printemps, la lutte était devenue presque impossible. Les oiseaux ne cessaient de croître en nombre, les rongeurs de multiplier.

L'entretien des clôtures, joint au travail de la terre, faisaient une tâche double et les forces du maître n'y suffisaient pas. Et les pillards, sachant bien qu'aucun mal ne leur serait fait, ne s'épouvantaient plus de rien. A tous les mangeurs de grain s'étaient joints les mangeurs de chair auxquels leur serment interdisait de poursuivre une proie vivante. Et cette armée dévorante s'augmentait encore des animaux domestiques auxquels, n'ayant pas le droit de les tuer, l'homme avait dû rendre la liberté pour diminuer ses charges. Il avait conservé quelques poules pour les œufs et quelques chèvres, aussi, pour avoir du lait, mais il avait chassé ses brebis et ses porcs à travers les terrains incultes. Ceux-ci, devenus à peu près sauvages, commençaient à pulluler.

Le maître lutta pourtant, défricha de nouvelles terres, construisit d'autres clôtures, ensemença, essaya de récolter, tenta de sauver le peu qui, en fin de compte, après tant de peine, lui revînt. Mais alors il fit son compte et vit que, même avec parcimonie, il ne lui restait plus de quoi se nourrir, lui, les siens et ses animaux de trait. Et il se sentit, cette fois, à bout de courage et de forces.

— Je vais trouver le loup, se dit-il.

*
* *

Il le rencontra près du mas, un soir, de nouveau, au crépuscule. Le loup semblait exténué et devait encore avoir maigri. La queue basse

et les flancs tirés, il s'en allait, en trottinant et se contenta, sans ralentir, de jeter un regard sournois en croisant le maître.

L'homme le héla :

— O Loup, écoute.

— J'écoute, dit le loup, que me veux-tu donc?

— Je ne te veux rien, répondit l'homme, seulement, je n'ai plus de courage ni de forces. Je ne puis plus vivre.

— Et qu'y a-t-il?

— Il y a, dit l'homme, que les sangliers bouleversent mes pommes de terre. Quel spectacle lamentable !

— Les sangliers? répondit le loup. Moi, jadis, je les mangeais...

— Ensuite, dès que j'ensemence, les perdrix viennent déterrer le grain.

— Les perdrix? Le renard, jadis, les mangeait.

— Et les tribus d'oisillons et l'alouette...

— L'épervier, jadis, les mangeait.

— Ensuite, dès que le blé, l'orge et l'avoine ont germé et sont, sur la terre, comme une herbe verte, les lapins les broutent.

— Les lapins? La buse les mangeait, jadis, et la martre les saignait.

— Plus tard, quand les épis se forment, les rats de la terre, en bandes innombrables s'y attaquent.

— Les rats de la terre? La chouette, jadis, les mangeait.

— Et lorsque enfin, j'ai engrangé ma récolte, les rats du mas, dans le grenier, m'en grignotent ce qui reste.

— Les rats du mas? Mais, jadis, ton chat les mangeait.

— Sans compter encore, ajouta l'homme, les oiseaux et les bêtes qui, ayant juré, profitent, à présent, de ma peine, dévorent mes légumes et mon grain : la buse, l'épervier et la pie-grièche, la chouette et l'effraie ; sans parler encore du blaireau, du corbeau, de la pie et du héron. Ajoutes-y les lapins, les porcs, les moutons et les chèvres que j'ai dû lâcher. Véritablement, non, je ne puis plus vivre...

— Hé bien, dit le loup, est-ce de ma faute?

— Comment? dit l'homme, n'est-ce pas toi qui m'as interdit, avec les plus terribles menaces, de m'attaquer aux bêtes vivantes?

— Et n'est-ce pas toi, d'abord, qui m'as contraint à faire le serment sacré? Même, tu m'as donné dans l'épaule un coup de trident dont je souffre encore, répliqua le loup dont les yeux se remirent à briller.

— Écoute, dit l'homme, il est vrai que j'ai agi, peut-être, un peu précipitamment. Mais, puisque je t'ai fait jurer, ne pourrai-je te relever du serment?

— Tu le pourrais, dit le loup.

— Et si je t'en relevais, redeviendrais-je, moi-même, libre comme autrefois, d'agir à ma guise, de chasser comme il me plaît, d'abattre le bétail domestique, sans liguer contre mon enfant les bêtes qui ont juré?

— Cela va de soi, dit le loup.

— Hé bien, reprit l'homme, ton serment sacré, je t'en relève...

Mais il n'eut pas le temps d'en dire plus, car le loup venait de s'enfuir à toute vitesse et, déjà, disparaissait à l'horizon.

Le loup, cependant, ayant franchi les espaces incultes, côtoya les marais et les étangs, parvint en un endroit qu'il savait, où s'était installé un troupeau de brebis avec ses béliers, depuis que l'homme leur avait ouvert les portes de la bergerie, choisit un agneau bien gras, l'étrangla et l'emporta à travers le Riège pour le manger. Et comme il l'emportait, il rencontra le renard qui, tristement, sous un mourven, mâchait de petites baies pour tromper sa faim.

— Que portes-tu là? dit le renard.

— Tu le vois, dit le loup très affairé, un agneau bien gras. L'homme m'a relevé du serment ; je puis chasser.

— Et moi? demanda le renard.

— Toi? dit le loup, je te relève du tien.

Et, de son côté, le renard partit comme une flèche, vit un joli lapin gîté au milieu d'une salicorne, s'approcha aisément, — car, depuis qu'il mangeait de l'herbe, les lapins n'en avaient plus peur, — sauta sur le lapin et l'étrangla.

Mais, comme il était en train de le dévorer en avalant goulûment, à la fois, la chair et le poil, tant il y prenait de plaisir depuis qu'il n'en avait pas goûté, il entendit, tout à coup, en l'air, un grand souffle et vit une ombre lourde, s'abattre sur le sol, à côté de lui.

— Qu'est ceci? dit la buse, que manges-tu là?

— Tu le vois, dit le renard, c'est un lapin ; et même qu'il est bien tendre. Quand on pense aux saletés qu'il nous a fallu avaler pendant si longtemps...

— Et ton serment?

— Le loup m'en a relevé, dit le renard, je te relève du tien.

La buse s'envola bien vite, pressée de déguster un canard, et, rencontrant l'épervier en route, le releva de son serment.

L'épervier releva la martre, la martre la fouine, la fouine la belette, la belette l'effraie, et celle-ci releva la chouette, qui releva, enfin, la pie-grièche.

Et, quand la pie-grièche eut savouré, en s'étouffant un peu, quelques oisillons bien dodus, elle alla de nouveau trouver le loup.

Le loup la reçut, étendu au soleil près d'une touffe, satisfait et le

ventre plein, tandis qu'autour de lui, on pouvait voir encore quelques débris et, qu'à ses babines, brillait un petit flocon de laine.

— Hé bien, loup, dit la pie-grièche, il me semble qu'aujourd'hui tu as déjeuné à ta faim.

— En effet, dit le loup, et telle chose, je l'avoue, ne m'était pas arrivée depuis longtemps. Je ne sais si cela tient à cette abstinence prolongée, mais la chair des agneaux me paraît avoir gagné encore en saveur et en délicatesse.

— Comme celle des oisillons, remarqua la pie-grièche. Ce qui n'empêche pas, ajouta-t-elle un peu aigrement, que nous avons tous assez souffert, à cause de ta maladresse.

— Je ne le nie pas, dit le loup, mais ayant eu le grand malheur de m'être laissé surprendre et, contraint ensuite de jurer, si je n'avais pas, en obligeant le renard, obligé les autres à faire le même serment et à partager mon infortune, je me serais seul trouvé condamné à déterrer des racines et à grignoter des baies d'arbre et, sans doute, à l'heure actuelle, serais-je bien près de mourir de faim.

— Bien sûr, dit la pie-grièche. Mais ensuite, si je ne t'avais pas envoyé chez l'homme pour le menacer et lui imposer à lui-même la règle qu'il trouvait si bon de nous faire suivre, nous en serions encore réduits à vivre d'herbes et de graines et, peut-être, pour la plupart, serions-nous déjà bien près de mourir de faim.

— Bien sûr, dit le loup.

Et aussitôt, ils se séparèrent, le loup pour s'occuper d'un poulain qu'il avait aperçu dans une clôture, la pie-grièche, pour surveiller un nid de chardonnerets dont les petits commençaient, selon son goût, à se faire à point.

A partir de ce jour, comme auparavant, le loup, le renard, la buse, l'épervier et tous les autres, pour manger, chassèrent. L'homme, comme auparavant, tua les bêtes domestiques ou sauvages pour manger, se vêtir ou se parer.

Et, comme auparavant, les choses, sans aller très bien, à partir de ce jour allèrent sûrement beaucoup moins mal.

Victoire à Mornès.

Dès que le chef, le vieux Croua, vit que l'extrême matin était proche, il donna le signal en battant des ailes et le vol entier des flamants s'enleva du milieu des Étangs Inférieurs pour rentrer au camp de Mornès.

La nuit avait été bonne ; un grand clair de lune, avec un de ces temps limpides et purs où l'on se plaît, sans aucune crainte, à patauger en plongeant le cou et à barbotter dans l'eau à la recherche des coquillages, car avec la lune, les guetteurs y voient de loin et il est facile de se garder.

La bande tournoya un instant, prit de la hauteur et fila dans la direction accoutumée, puis, quand elle se trouva sur Mornès, avec de grandes vagues d'ailes roses, aux lueurs du petit jour, lentement, elle descendit.

Mais, à peine, près des couvoirs, les premiers arrivés touchaient-ils terre qu'il y eut, à travers le vol, de grands cris de consternation et de douleur. Tous les nids étaient ravagés. Malédiction et misère ! Les œufs avaient été détruits, écrasés sans doute et emportés en partie, car on ne voyait, çà et là, que de rares débris de coquilles ; les petits avaient disparu ; et, des couveuses, il ne restait rien que de minces traînées de sang et quelques poignées de plumes roses que la brise du matin achevait de disperser. Les nids, eux-mêmes, bâtis solidement de terre et façonnés en petites plates-formes pour les soustraire au danger des eaux, avaient été bouleversés, retournés sens dessus dessous et de fond en comble par quelque sauvage destructeur.

Devant ce spectacle de désolation, toute la tribu, au milieu d'un affreux concert de lamentations, s'agitait dans le plus inutile des désordres ; et chacun courait de côté et d'autre, le cou allongé et les ailes étendues, en cherchant, parmi ces décombres, la place où s'était trouvé son nid.

La voix du vieux Croua, dominant tout, ramena un peu de calme :

— Si c'est un homme qui a fait ces abominables ravages, — dit solennellement le chef, — que la malédiction soit sur lui !

— Ce n'est pas un homme, dit une voix. Quand l'homme pille les couvoirs, cela, malheureusement, s'est bien vu, il vole quelques œufs et s'empare, lorsqu'il le peut, des petits prêts à s'envoler. Ou bien, alors, lorsqu'il nous donne la chasse c'est sur l'étang : en pleine nuit, il nous approche tout enveloppé de blanc et si pareil, au clair de lune, à quelque inoffensive cavale, qu'il arrive ainsi à lâcher sur nous son petit tonnerre. Il y a, certes, des morts, il y a des blessés ;

cependant, tout en déplorant une cruauté, par surcroît, bien inutile, car on estime peu notre chair, rendons à l'homme cette justice : jamais, envers nous, il ne s'est livré à des destructions pareilles. Ce n'est pas l'homme.

Mais, pensez-vous au renard? Il niche sur le Riège. Si c'est le renard, que la malédiction soit sur lui.

— Ce n'est pas le renard, dit une voix. Quand le renard s'approche des nids pour assassiner et pour voler, c'est avec précaution et en silence. Il dérobe un œuf, il surprend, pour l'étrangler, quelque couveuse et, lorsqu'il réussit son coup, il détale au plus vite et sans demander son reste, en emportant sa proie vers son terrier pour la partager à ses petits. A plusieurs des nôtres, comme ici, il n'oserait pas tenir tête. S'il a des griffes, elles ne sont guère puissantes ; et pourquoi, d'ailleurs, eût-il cherché à bouleverser le terrain? Le renard est sournois, traître et sanguinaire, mais il faut lui rendre justice : jamais il ne s'est livré, envers nous, à des destructions pareilles. Ce n'est pas le renard. Mais songez-vous au taureau sauvage? Seul de tous les animaux du voisinage, il eût pu, avec ses cornes, à ce point bouleverser les couvoirs. Si c'est le taureau sauvage, que la malédiction soit sur lui!

Mais cette supposition déchaîna une véritable tempête.

— Ce n'est pas le taureau sauvage, ce n'est pas lui!

— D'abord, dit une femelle, le taureau sauvage n'a jamais été notre ennemi. Moi qui vous parle, étant couveuse, la saison dernière, je le vis passer, un jour, avec plusieurs de ses frères, à quelques enjambées à peine de mon nid. Ils s'en allaient tous en trottinant et en pétrissant du sabot la vase détrempée et flairaient l'air de leurs gros naseaux. Comme tout de même je jugeais qu'en suivant leur route ils s'approchaient un peu trop, je hérissai mes plumes en faisant claquer mon bec, comme il est ordonné lorsqu'il y a du danger et fis mine, en me relevant à demi, de leur décocher un bon coup d'aile. Mais le chef de file, sans se détourner, me regarda avec ses gros yeux et, en passant, me souffla dessus : « Phouh! », mais sans me toucher et sans témoigner, par ailleurs, la moindre colère. Ce n'est pas le taureau sauvage.

— Ce n'est pas le taureau sauvage, ce n'est pas lui! dit une autre voix. Et je vais en donner la preuve. Ce gros animal eût pu, à la rigueur, renverser les nids et, de ses cornes, labourer la terre. Mais eût-il emporté les œufs, eût-il mangé les petits, eût-il fait disparaître les couveuses? Le taureau sauvage, on le sait bien, ne vit que de roseaux et d'herbe. Ce n'est pas lui.

— Ce n'est pas lui, dit une autre voix, car s'il est farouche et livre de terribles combats dans sa tribu, s'il résiste à l'homme qui ne le

domine que grâce à son énergie et à sa ruse et, encore, avec l'aide du cheval, le taureau sauvage a toujours vécu avec nous en parfaite intelligence. Parmi nous, sa présence a toujours été tenue pour agréable. Les chasseurs le savent bien puisque, pour nous aborder, ils se servent aussi d'un mannequin qui, du taureau ou de sa femelle, imite à nos yeux la coutumière apparence. Ce n'est pas le taureau sauvage, ce n'est pas lui.

— Alors, si ce n'est pas lui, qui cela peut-il bien être?

— Les buses, probablement...

— Ou les chiens errants...

— Ou les aigles de passage...

Mais il fut prouvé, après discussion, que si les chiens errants avaient le pouvoir de détruire les œufs, les petits et les couveuses, ils n'étaient pas suffisamment armés pour bouleverser le sol si profondément et que, d'ailleurs, un tel acte, de leur part, aurait été absolument inexplicable. Quant aux buses et aux aigles de passage, l'accusation, pour des raisons analogues, mais encore plus évidentes, ne pouvait sérieusement être retenue.

— Alors, quel est notre ennemi?

— Quel qu'il puisse être, dit une voix, que la malédiction soit sur lui !

— D'accord, mais, qu'allons-nous faire?

— Voici, dit le vieux Croua, ce que je propose. Une de nos équipes va remettre en état le terrain et reconstruire les plates-formes des nids en attendant que la loi nous autorise à pondre de nouveau et à couver. Et les autres, matin et soir, voleront en reconnaissance au-dessus du Riège, des Impériaux, de Consécanière, pour tâcher de découvrir l'ennemi auquel nous devons le cruel désastre, et quand nous serons renseignés, nous établirons un plan pour en tirer, comme il convient, la vengeance la plus complète.

A partir de là, selon le conseil de Croua, avec le vieux chef à leur tête, du soleil du matin au soleil du soir, deux fois, le peuple de Mornès tournoya sur la lagune. Mais plusieurs jours se passèrent sans que les flamants eussent rien découvert.

Au bout de ce temps, un beau matin, tandis que la tribu mangeait dans le Vaccarès en cheminant et picorait sous l'eau les coquillages et que les guetteurs, comme de coutume, montaient la garde, Croua aperçut une pie de mer qui, toute seule au bord de l'étang, piquait du bec, papillonnait et faisait son petit trafic ordinaire.

— Hé ! pie de mer !

La pie de mer s'approcha et vint saluer le chef des flamants.

— Sais-tu, pie de mer, le désastre qui nous frappe et l'affront sans exemple qui atteint les flamants?

La pie de mer est prudente. D'un pareil événement, quelque chose avait déjà couru à travers le bas pays, mais elle répondit, pour ne pas se compromettre :

— Non, certainement, je n'en sais rien.

— Hé bien, je vais te le dire.

Et Croua lui raconta comment la tribu, en rentrant, avait trouvé ses couvoirs ravagés et vides et pourquoi il était impossible aux flamants de mettre au compte de leurs ennemis reconnus un si inexplicable forfait. Et il ajouta que n'ayant encore, malgré tous leurs soins, rien aperçu par eux-mêmes, il leur serait bon d'accepter un auxiliaire ; qu'elle, la pie de mer, par la vie tranquille qu'elle menait dans les lieux déserts, n'était suspecte à personne, se trouvait à même de recueillir de précieuses observations ; et, qu'enfin, si, de la sorte, elle facilitait une si importante découverte, elle pourrait compter sur la reconnaissance de tous et leur amitié perpétuelle.

La pie de mer s'envola et quelques jours se passèrent ; après quoi elle revint dire qu'elle n'avait rien observé de suspect sur les plages ni dans le voisinage des étangs.

Mais, un soir, comme la tribu, au soleil couchant, mangeait en cheminant et picorait sous l'eau des coquillages, tandis que ses guetteurs montaient la garde, Croua entendit une mouette qui, bien haut, passait dans le ciel en ricanant :

— Hé ! Héhé ! Héhé !

Croua l'appela

— Ho ! mouette !

La mouette descendit, se posa sur l'eau, salua le chef des flamants.

— Connais-tu, lui demanda Croua, le grand désastre qui nous frappe et l'affront sans exemple qui nous déshonore tous?

La mouette est très curieuse. Elle avoua, en se balançant, qu'elle en avait bien entendu murmurer quelque chose — elle ne savait plus par qui — mais que c'étaient là des propos si vagues qu'elle se fût trouvée fort en peine de les répéter et que, d'ailleurs, elle ne les avait écoutés, pour tout dire, qu'à demi, ayant coutume d'ignorer ce qui ne la regardait pas et de ne s'occuper que de ses propres affaires.

Alors Croua lui conta comment la tribu, en rentrant, avait trouvé ses couvoirs ravagés et vides et pourquoi il était impossible aux flamants de connaître, par leurs seuls moyens, l'auteur de cet attentat et il ajouta qu'elle, la mouette, allant de la mer à la sansouire et de la sansouire à la mer, et voyageant à sa guise, se trouvait sans doute à même de faire des observations précieuses et, qu'enfin, si elle facilitait aux flamants une si importante découverte, elle pourrait compter sur la reconnaissance de tous et leur amitié perpétuelle.

La mouette repartit en ricanant :

— Hé ! héhé !

Et quelques jours se passèrent ; après quoi, elle revint dire qu'elle n'avait rien aperçu qui valût seulement la peine d'être signalé, de la mer à la sansouire.

Mais, le matin suivant, tandis que la tribu picorait en marchant, sous la surveillance des guetteurs, Croua, au soleil levant, vit l'épervier qui, à grands coups d'ailes, traversait le ciel de Camargue d'un Rhône à l'autre.

Le chef appela :

— Ho ! l'épervier !

— Qui m'appelle? Je suis pressé.

— C'est moi, Croua. Un instant, seulement, arrête.

L'épervier est cruel, on le sait bien, mais il est, également, fier et fidèle. Et il se reconnaissait envers Croua de grandes obligations, car le flamant, un jour de disette, lui avait cédé un bon morceau de poisson et l'avait, ainsi, sauvé de la faim.

— Me voici, Croua, je m'arrête. Que faut-il pour te servir?

— As-tu su, l'épervier, notre grand désastre et l'affront sans exemple qui atteint tout le peuple des flamants?

— Qui ne le saurait? dit l'épervier, la sansouire est grande et les nouvelles s'y propagent comme le vent ; d'ailleurs, il aurait suffi de la mouette. Mais que puis-je?

— Hé bien, dit le flamant, par ta vie de chasseur en terre ferme, qui te permet de rôder dans tous les lieux boisés sur le Riège, tu es à même de faire, pour nous, les observations les plus précieuses. Tu vas seul, à ton goût, où ton œil de chasseur te mène. Tu planes sur les fourrés, tu papillonnes en scrutant la terre nue et tu peux aussi rester juché des heures entières au sommet d'un genévrier, immobile et muet, sous couleur de guetter un rat ou une alouette. Il t'est possible, ainsi, de savoir tout ce que tu veux. Si tu nous signales notre ennemi, pour cette importante découverte, tu peux compter sur la reconnaissance de tous et notre amitié perpétuelle.

— Tu m'as sauvé, dit l'épervier, je vais te servir.

Et il s'élança dans le vent en faisant siffler ses ailes.

Quelques jours encore se passèrent et l'épervier reparut.

— Que m'apportes-tu? demanda Croua.

— Des nouvelles. Je connais tes ennemis et je sais l'endroit où ils se cachent dans les fourrés du Riège.

— Tu les connais? Qui sont-ils?

— Des sangliers.

— Des...

— Des sangliers, des cochons sauvages. N'en as-tu donc jamais vu?

— Si, j'en ai bien aperçu, répondit Croua assez affecté, un, jadis; une seule fois, de l'autre côté du grand Rhône. J'étais bien jeune encore, en ce temps-là. Vu de haut, l'animal ressemblait à quelque gros rat lourd et velu. Un ancien m'expliqua alors ce qu'il en était, mais je n'y attachai guère d'importance. Tu es sûr, vraiment, qu'il s'agit bien de sangliers? Depuis le temps que je vins me fixer avec toute ma tribu en pleine Camargue, jamais, je l'avoue, on n'avait entendu parler de tels animaux dans le Delta.

— C'est, sans doute, qu'alors, en effet, il n'y en avait pas, dit l'épervier, mais pour des raisons que j'ignore, ils ont dû se multiplier, car depuis quelque temps on en voit de tous côtés et ils passent aisément les eaux à la nage. Voilà vos ennemis, n'en doutez pas. Ce sont de bien brutales et bien voraces bêtes. Quant à moi, d'un fourré à l'autre, en partant de Radelière, attentivement j'ai parcouru tout le bois. Je feignais de chasser, planant ou filant, puis papillonnant sur place, lorsque je voulais examiner quelque chose plus à loisir. Et, parfois, je me perchais à l'extrémité d'une branche morte. Entre temps, je croquais un lézard ou une petite souris pour me donner l'apparence de chasser et puis, que veux-tu, il faut bien vivre. Je suis allé ainsi, sans rien découvrir, jusqu'à Radeau-Long. Mais, sur Radeau-Long, je les ai vus. Ils sont là, vautrés tout le jour à dormir dans un fourré où leur campement est établi. Et, la nuit seulement — car ils redoutent, avec raison, de rencontrer l'homme, — ils partent en bande pour marauder. Je suis renseigné par une chouette avec laquelle je m'entends bien, car nous ne chassons pas aux mêmes heures, et qui se charge de les surveiller après la tombée du soir.

— Et tu dis que ce sont de puissantes bêtes? s'enquit Croua qui, depuis quelques instants, paraissait fort soucieux.

— Puissantes, oui, certainement, répondit l'épervier, bien que leur force et leur taille ne se puissent comparer à celles du taureau sauvage. Mais, par contre, les cochons sont volontiers carnassiers, et, de plus, ils ne songent qu'à bouleverser et à détruire : telle est leur loi. Plantes ou bêtes, ils dévorent ou abîment tout ce qui se trouve sur leur passage et, pour éventrer le sol — où ils cherchent à découvrir des racines douces et des insectes, — ils se servent d'espèces de cornes tranchantes, qu'ils portent de chaque côté de leur mâchoire. Voilà les armes qui les rendent redoutables.

— Je te remercie, dit Croua ; déjà nous avions fait amitié, entre ma tribu et toi, désormais il y a pacte d'aide et d'alliance perpétuelle. Si tu as, un jour, besoin des flamants, tu n'auras qu'à leur faire appel.

Mais pourrais-tu, très exactement, me désigner l'endroit où campent les cochons sauvages?

L'épervier fit entendre un rire grêle et strident.

— J'ai bon œil et bonne mémoire. Je te le désignerai dès que tu le désireras. Toi et les tiens n'aurez qu'à me suivre. Ça et là, je ferai semblant de rôder. Mais, lorsqu'en l'air tu me verras me fixer en papillonnant des ailes comme pour tomber sur une proie, et, qu'aussitôt, j'irai me percher sur une branche, tu sauras, à coup sûr, que tes ennemis seront là.

Croua remercia encore, s'envola et alla rassembler tous les flamants, devant les couvoirs de Mornès. Et lorsque, autour de lui, toute la tribue fut réunie, il prit la parole et dit :

— Je vous ai réunis pour une cause très importante. Les ennemis qui ont détruit nos œufs, dévoré nos enfants, saccagé nos nids, bouleversé les couvoirs, je sais maintenant qui ils sont et je crois le moment venu de chercher, tous ensemble, le moyen de tirer d'eux la vengeance la plus complète.

— Ces ennemis, quels sont-ils donc? dit une voix.

— Oui, ce que nous voulons d'abord, dit un autre, c'est les connaître

— Hé bien, dit Croua, ce sont des sangliers.

— Des...

— Des sangliers, des cochons sauvages.

Mais tous se regardèrent avec des yeux ronds, en allongeant le cou, car personne, parmi eux, n'avait entendu parler de pareilles bêtes.

— Les sangliers, répéta Croua sur un ton d'autorité, sont des animaux très puissants, bien qu'à vrai dire leur force ni leur taille ne puissent être comparées à celles du taureau sauvage. Mais par contre, à l'occasion, ils sont carnassiers et, de plus, ne songent qu'à bouleverser et à détruire : telle est leur loi ; et pour éventrer le sol, ils se servent d'espèces de cornes tranchantes qu'ils portent de chaque côté de leur mâchoire. Ce sont ces armes qui les rendent redoutables.

— Et sont-ils nombreux? fit une voix.

— L'épervier affirme, dit Croua, qu'ils ne doivent pas être en très grand nombre. Car, si nous connaissons, à présent, nos ennemis, c'est à l'épervier que nous le devons et il s'offre très obligeamment à nous désigner leur repaire. Entre l'épervier et nous, il y a pacte d'amitié et d'aide perpétuelle.

Tous approuvèrent et Croua reprit :

— Les sangliers ne sont pas nombreux, je crois, fort heureusement, mais il ne faut pas nous dissimuler que ce sont de dangereux adversaires. Cependant, aussi bien pour effacer le désastre du passé que

pour assurer la sécurité de l'avenir, je pense que nous devons sans hésitation chercher le moyen de nous venger.

Une grande rumeur d'approbation courut parmi les flamants.

— Oui, nous venger, mais non pas dans l'ombre, d'une façon douteuse, qui permette d'ignorer d'où partira le coup qui frappera ces stupides cochons sauvages, — car ils sont stupides, n'en doutons pas ; non ! il faut nous venger hardiment, ouvertement, leur infliger une défaite éclatante, leur démontrer, si nous sommes condamnés à leur fâcheux voisinage, que nous ne sommes pas les timides oiseaux prêts à leur fournir la proie facile qu'ils s'imaginent, mais une tribu puissante, déterminée à défendre sa tranquillité et ses droits, en répondant à la violence par la violence. Voici donc ce que je propose. Sitôt fixé le jour de l'expédition, nous aviserons l'épervier qui nous indiquera, exactement, la partie du bois qu'ils fréquentent. Aussitôt, nous arrêtant, nous nous laisserons, sur un signal, tomber sur eux tous à la fois ; nous saccagerons, nous tuerons, si nous le pouvons, leurs petits à coups de bec, nous leur donnerons une correction qui les matera et les éloignera, peut-être, à jamais. Nous avons pour nous le droit et le nombre, nous aurons l'avantage de les surprendre et de posséder, par les airs, une voie de retraite qu'ils ne peuvent nous couper. Que chacun lutte de son mieux. Notre victoire est certaine.

Ce fut deux jours après cette exhortation militaire que se mit en route l'expédition. De la pointe de Mornès, au lieu dit Tête-de-Mule, toute la tribu s'élança dans un grand envol.

C'est déjà une belle chose que de contempler une troupe de flamants, en train de pâturer dans les eaux salées, en plein désert de Camargue. Mais, quand ils s'enlèvent, c'est un incomparable spectacle de voir s'ouvrir et tournoyer en l'air leurs lourdes ailes, changeantes dans la clarté, comme de grandes fleurs mouvantes.

Cependant ce spectacle coutumier n'était pas fait pour éblouir les autres oiseaux du Riège.

— Tiens ! dit la pie de mer qui papillonnait, éperdue, en s'hypnotisant sur un filet d'eau qui, dans le sable, formait un petit remous. Où vont les flamants à pareille heure ?

Et elle piqua sur le remous.

— Hé-héhé ! fit la mouette qui, sans doute, en savait très long, il paraît que les cochons sauvages ne les ont pas tous mangés ?

Et, tournant sur elle-même, elle s'envola dans une direction opposée.

Mais les flamants, ayant obliqué, s'étaient orientés sur Radeau-Long. Et, sitôt qu'ils furent sur la lisière, Croua aperçut l'épervier qui, selon leurs accords, s'en allait en avant, bien plus bas, à tire-d'aile, en faisant semblant de chasser et, dès qu'il le vit papillonner

fixement et se poser aussitôt au bout d'une branche morte, il donna le signal et tout le vol descendit.

Ce fut comme un filet immense qui s'abattait sur le bois.

Les sangliers, — car effectivement ils étaient là, vautrés de tout leur long sous les branches basses, à l'entrée d'une étroite clairière, — les sangliers, épouvantés par ce lourd nuage rose qui croulait sur eux à l'improviste avec des clameurs affreuses et un souffle pareil à quelque coup de mistral, les sangliers, d'abord, précipitamment, s'étaient remis sur leurs jambes pour s'enfuir. Mais, s'apercevant que c'était à des oiseaux seulement qu'ils avaient affaire, en se retournant soudain, ils étaient venus prendre leur place au combat. A coups de dents, à coups de boutoirs, ils fonçaient dans cette masse d'ailes et de plumes.

Une partie des flamants, empêtrés dans le fourré, saisis par l'aspect rébarbatif des cochons sauvages et, d'ailleurs, se gênant les uns les autres dans leurs mouvements, ne servaient qu'à pousser des cris effroyables et, en se débattant sur place, augmentaient encore la confusion. Mais, le reste, massé au milieu de la clairière, faisait face à l'adversaire et combattait vaillamment. Le vieux Croua luttait à leur tête.

Comme l'épervier l'avait indiqué, les sangliers n'étaient pas nombreux. Ils ne formaient, sur Radeau-Long, rien de plus qu'une famille : le père, un gros porc hirsute et râblé, la mère truie et cinq petits marcassins déjà robustes.

Sur les soies rêches des sangliers, piquantes comme des chardons de sable, les coups de bec les plus violents s'émoussaient et les ailes, désespérément, frappaient et battaient sans produire autre chose que des tapotements sans conséquence. Par contre, les sangliers exerçaient de sanglants ravages. Chaque coup de dent faisait sa brèche, chaque choc de boutoir culbutait un assaillant. Sous les puissantes mâchoires, on entendait craquer les pattes et les os, et, des cous tranchés, le sang jaillissait à terre.

En voyant leurs parents lutter ainsi, alléchés, d'ailleurs, par toute cette odeur de viande fraîche, les marcassins, à leur tour, s'étaient élancés. Les cris sauvages, la rage aveugle des flamants, une fois le premier moment de terreur passé, ne les impressionnaient plus. Et, comme leurs parents, avides maintenant à la curée, ils serraient un long cou, tiraient au hasard quelque patte, troussaient une aile battante avec leurs dents. Bientôt le sol fut jonché d'oiseaux blessés ou mourants. L'élan des attaquants fléchissait.

Cependant un des marcassins ayant reçu dans l'œil un coup de pointe, s'enfuit en hurlant, en abandonnant la bataille. Ce fut à ce

même moment que Croua donna le signal de la retraite. Tout ce qui, parmi les flamants, demeurait valide ou, tout au moins, se trouvait en état de s'envoler, s'enleva, tournoya et reprit sa route dans la direction de Mornès.

— Rron, rron, quel pays ! disait le gros père porc en frottant, sur le tronc d'un arbre, une de ses défenses rougie, toute empoissée de plumes qui lui chatouillaient le nez, quel pays ! Avons-nous été bien inspirés de nous arrêter ici ! Car non seulement on y peut faire, comme nous savons, d'excellentes rafles nocturnes, mais voici que le gibier même, tandis que nous dormons, nous tombe du ciel. Quel pays, rron, rron ! Et pas un chasseur !

— Ça n'empêche pas que ce petit a reçu un bon coup et que son œil est tout rouge, dit la mère truie, en frottant doucement le marcassin qui continuait à geindre.

— Laisse donc pleurer ce nigaud, rron ! répliqua le père,... ça lui passera bien tout seul. Quant à moi, j'estime que des provisions pareilles valent bien quelques coups de bec. Les flamants sont assez inconsidérés, mais ce sont d'excellentes bêtes et leur chair, sans pouvoir passer pour des plus fines, servira tout de même à nous régaler. Et, la preuve, c'est que je vais en déguster un sans plus tarder, car toute cette agitation, rron, rron, me donne une certaine fringale.

Cependant le vol des flamants, un peu moins serré qu'au départ, se hâtait vers le camp, avec ses blessés, ceux du moins que pouvaient encore soutenir leurs ailes et, tout en volant, déjà on commentait la bataille. Le flamant est jobard et songe-creux. Fiers de s'être hasardés dans une expédition pour eux, jusque-là, sans précédent, les assaillants en considéraient les résultats comme un très brillant avantage.

— Victoire à Mornès ! criaient déjà ceux qui, pour une raison ou une autre, restaient indemnes. Mais les blessés ne disaient rien et il leur tardait d'être arrivés.

Toute la troupe, enfin, put descendre. Le vieux Croua la fit aligner sur le terrain des couvoirs. Et, après s'être comptés, on constata que les pertes étaient importantes.

— Mon pauvre père ! gémissait l'un.

— Mon pauvre frère ! se lamentait l'autre.

— Et mon mari !

— Nous avons fait de nombreux et douloureux sacrifices, dit une voix, mais avec de tels ennemis, pouvait-il en être autrement? Quels monstres ! quelle brutalité, quelle violence !

— Et ces horribles poils qui, de toute part, les protègent !

— Et ces yeux avides injectés de sang !

— Et ces énormes têtes avec leur museau ignoble !

— Avez-vous remarqué ces défenses?

— Et ces mâchoires?

— Jamais nous ne nous étions trouvés en face de tels ennemis.

— J'ai vu, en luttant, moi qui vous parle, mon malheureux voisin transpercé d'un coup, comme par le bec du héron, de part en part, est transpercée la grenouille.

— Et moi qui vous parle, j'ai vu décapiter mon pauvre frère à côté de moi, d'un seul coup de dents.

— Nous savons, maintenant, ce que c'est que des sangliers, dit une voix, mais ils ont appris à connaître les flamants. Ces brutes avides ont reçu, nous pouvons le dire, une leçon qu'elles n'oublieront pas de sitôt. Les cochons sauvages n'ignorent plus à quoi ils s'exposent en nous attaquant.

— Quant à moi, dit le vieux Croua qui traînait de l'aile en boitillant et se plaignait de douleurs internes à cause d'un fort coup de groin qui l'avait atteint au jabot, j'ai frappé dans l'œil l'un d'eux, un énorme monstre, père ou mère, avez-vous vu? et j'ai dû certainement l'éborgner pour le reste de sa vie.

— En somme, demanda quelqu'un, combien pouvions-nous avoir de sangliers en face de nous?

— Oh! ils étaient très nombreux!

— Heureusement que l'épervier affirmait...

— L'épervier? Ce n'est pas lui qui avait à les combattre.

— Ils étaient au moins six familles.

— Six familles? Dites douze, sans hésiter.

— Cette évaluation me paraît inférieure...

— Sans doute, au début, n'étaient-ils pas davantage, mais n'avez-vous pas remarqué, qu'ensuite, il en sortait de partout? On eût dit une fourmilière.

— Heureusement, qu'alors, le chef a donné le signal de la retraite.

— C'était très opportun, dit une voix, afin de conserver tous nos avantages. Les pertes sont lourdes. Mais enfin, — victoire à Mornès! — nous avons conquis pour longtemps notre indépendance et notre tranquillité. Ces cochons sauvages, pourtant, quels monstres...

— Et quelles canailles! conclut le chef.

Et sur un signal de Croua toute la tribu s'envola, — sauf quelques blessés, — pour aller, de nouveau, dans le Vaccarès, picorer des coquillages sous la garde de ses guetteurs.

Joseph d'Arbaud.

(Version française de l'auteur.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA COURSE A LA MAISON BLANCHE

Les amateurs de beau sport sont à la fête. Rarement l'élection présidentielle américaine a mis en ligne deux concurrents de la classe de M. Hoover et de M. Smith. La politique électorale n'est pas moins brouillée avec les supériorités dans le nouveau monde que dans l'ancien. Quand on relit les noms qui se sont inscrits au tableau de la course à la Maison Blanche, on est frappé du petit nombre de ceux qui évoquent des souvenirs. Pas plus de trois dans le cours du dernier siècle : Roosevelt, Cleveland, Wilson. Un républicain que les « meneurs de la machine » avaient soigneusement bloqué sur la voie de garage de la vice-présidence d'où il s'est trouvé dégagé inopinément par l'assassinat de Mac Kinley. Les deux seuls démocrates qui soient parvenus au poteau, favorisés par les divisions des adversaires plus que par l'éclat de personnalités dont le relief s'est accru au contact des événements. C'est un signe des temps que le stimulant de la concurrence ait obligé les agents électoraux des deux grands partis à subir l'entraînement de la popularité plus qu'à le conduire.

Tel est le trait caractéristique de la première manche de la partie. L'évolution est apparue très nettement à mesure que les différents États prenaient position en désignant leurs délégués aux conventions chargées de choisir les candidats et de fixer les programmes.

Au début les meneurs républicains sont hésitants. Ils penchent pour la solution paresseuse d'un nouveau mandat Coolidge qui aurait

l'avantage d'en finir avec le fétichisme de l'interdiction d'un troisième terme. Plus sage, le président se dérobe et c'est lui qui met en avant son ministre du Commerce. L'accueil est frais. Les *Bosses* n'oublient pas qu'ils ont eu maille à partir avec Herbert Hoover en 1920. Surtout ils redoutent l'indépendance d'un homme qui ne leur doit rien. On préférerait une figure plus neutre, jusqu'au moment où la candidature démocrate de M. Smith se dessine.

C'est le vote de la Californie qui marque le tournant au milieu d'avril. Il donne une écrasante majorité républicaine à M. Hoover. Mais il atteste aussi que les États de l'Ouest sont gagnés par le prestige du gouverneur de New-York. C'est un fait essentiel. L'expérience montre que les démocrates commencent à être dangereux dès qu'ils tiennent l'État « Empire ». Les républicains ne peuvent rattraper ce handicap qu'en ralliant les États du Pacifique. Et voici que ces États farouchement secs ne résistent pas au magnétisme de l'adversaire le plus notoire de la prohibition. Plus d'hésitation possible. Il faut opposer un homme fort à un homme fort et il n'y en a pas d'autre que M. Hoover. La convention de Kansas City l'acclame sans discussion.

Alors se produit un curieux choc en retour. Le ralliement spontané des républicains fait tomber les dernières résistances qui s'opposaient à la candidature de M. Smith. Il y en avait de très sérieuses. Les États du Sud, citadelle inébranlable du parti démocrate, sont aussi la forteresse du Ku-Kux-Klan qui mène la croisade contre le papisme. Or le gouverneur de New-York est catholique pratiquant. Le Sud a aussi des raisons toutes particulières de redouter tout retour offensif de l'alcoolisme. Or le gouverneur de New-York préconise la revision du bill Volstead. Cela ne suffirait-il pas à arrêter l'ascension du météore avec un règlement draconien qui ne permet la désignation du candidat qu'avec une majorité des deux tiers des voix? La question ne s'est même pas posée à la Convention d'Houston. Tout a cédé devant la constatation que seul M. Alfred Smith est capable de battre M. Hoover.

On imaginerait difficilement deux concurrents plus dissemblables. Un seul trait commun. L'un et l'autre sont dans toute la force du terme des *self made men*. Herbert Hoover est le fils d'un petit forgeron de l'Iowa. Précoce orphelin, recueilli par un oncle, il s'éveille à la vie sur les bords du Pacifique et il doit travailler de ses mains pour payer l'enseignement d'une Faculté des arts et métiers de Californie. Plus humble encore est l'origine d'Alfred Smith. Il vient au monde dans une masure sous le pont de Brooklyn. Son père, chassé d'Irlande par la faim, succombe à la misère avant que l'en-

fant ait accompli sa treizième année. Et c'est la bataille pour la vie. Le labeur chez un marchand d'huiles, dans une poissonnerie et une fabrique de pompes. La vie est dure, mais elle n'engendre pas la mélancolie. La future idole de New-York a déjà la joyeuse faconde de Paddy. Ainsi vient l'heure du Destin.

En 1903, l'amitié d'un cabaretier met le jeune Smith en rapport avec le *Boss* Fowley, un des piliers de la fameuse association démocrate de Tammany Hall. Le vieux routier flaire immédiatement une vedette en herbe. De cette conversation M. Smith sort tout simplement candidat à la députation et aussitôt député de Manhattan. Un lancement, il n'en faut pas davantage pour préparer la fortune d'un gaillard qui se trouve dans la politique comme un poisson dans l'eau. Douze années durant, il patiente. Il apprend le métier et il complète une instruction rudimentaire. Puis c'est à partir de 1915 l'ascension foudroyante. Tour à tour sheriff, président du Conseil des échevins, gouverneur. C'est à peine si l'étoile connaît une légère éclipse en 1920, lors de l'effondrement démocrate provoqué par la faillite de M. Wilson. Encore l'épreuve est-elle peut-être la consécration la plus décisive, puisque M. Smith obtient un million de voix de plus que le candidat démocrate à la présidence. Dès lors, il occupe une position exceptionnelle. Il n'est plus simplement un des lieutenants de Tammany. Il est de taille à prendre des libertés. Il peut se permettre de refuser d'inscrire son nom sur le même ticket que celui de M. Hearst et de faire congédier le maire John Hylan compromis dans des actes qui rappellent trop l'ancienne réputation de Tammany. Honnête, excellent administrateur, plein d'initiative dans les réformes sociales, Alfred Smith a désarmé les critiques en même temps qu'il a devancé les revendications populaires. Il excelle dans ces traits d'humour qui gagnent la foule par un éclat de rire. Il n'est pas jusqu'à son physique qui ne contribue à sa popularité dans un temps où le cinéma décuple la publicité de la presse. Dès 1924, il est en ligne pour la course à la Maison Blanche. Le gouvernement de New-York n'est-il pas le piédestal prédestiné d'où sont déjà partis Cleveland et Roosevelt? Nul doute que ce souvenir n'ait contribué puissamment à pousser un homme qui ajoute à ces précédents le prestige de l'invincibilité. Quelle force plus contagieuse que celle de la veine, surtout quand elle est justifiée par le talent. En fait de politicien, les Américains ne peuvent pas souhaiter mieux.

S'ils préfèrent l'homme d'action, ils ont en Herbert Hoover un exemplaire de premier ordre. On trouverait difficilement une expérience technique consacrée par des épreuves plus décisives. Tout frais émoulu de l'École technique, le jeune ingénieur se lance dans

le monde à la recherche des mines à exploiter dans les pays neufs. Il pratique tour à tour au Mexique, en Corée, dans les États Malais, dans l'Allemagne du Sud, en Roumanie, en Chine, en Australie occidentale, en Russie. La révolte des Boxers le trouve à Pékin en lune de miel prêt à faire le coup de feu pour la défense des légations. Ainsi il se trouve au seuil de la quarantaine nanti d'une fortune assez coquette avec son quartier général à Londres, quand se présente l'occasion de la guerre.

Herbert Hoover songe à repartir pour l'Amérique, car les affaires sont arrêtées, quand il reçoit la visite d'un ami belge qui vient l'entretenir de la détresse de ses compatriotes et crier au secours. Sir E. Grey est hésitant comme toujours. Dans l'illusion de venir en aide aux victimes, ne va-t-on pas ravitailler les bourreaux? L'ambassadeur des États-Unis, M. Page, apporte la garantie de son gouvernement. M. Hoover trouve la solution pratique : on aura le contrôle si on tient les chemins de fer. Le réalisateur s'est désigné lui-même. Avant même d'avoir donné son acceptation, il a lancé les premiers ordres d'achat de vivres à New-York.

De l'argent sans compter. Des pouvoirs illimités et une tournure d'esprit affranchie des routines bureaucratiques, voilà l'explication du miracle. Car c'en fut un vraiment que l'organisation du ravitaillement de la Belgique et des départements envahis du Nord. L'homme qui a rendu de tels services doit avoir le cœur assez haut pour savoir que les Français ne sont pas des ingrats. Nous ne sommes pas plus fiers que cela d'être obligés de nous rabattre sur cette consolation des piteuses mesquineries de notre démocratie. Est-il vrai que le collaborateur français de M. Hoover, M. Labbé, se soit heurté à une incorrigible inertie quand il a proposé d'envoyer en Amérique une mission chargée de remercier celui qui a sauvé des milliers d'existences? Qu'on s'étonne après cela que le grand maître du ravitaillement, devenu en 1918 dictateur aux vivres à New-York, ait arrêté net la collaboration avec les alliés dès la fin de la guerre, limitant son activité à l'organisation des secours dans l'Europe centrale et orientale.

Jusqu'à ce moment Herbert Hoover s'est aussi peu soucié de la politique qu'une bonne moitié de ses compatriotes. Le moment arrive où pour monter plus haut, il faut penser au tremplin. L'homme n'a d'attache avec aucun parti. Sa clairvoyance pourtant préfère les républicains et c'est à eux qu'il offre ses services. On l'accueille froidement. N'a-t-il pas du premier coup brigué le poste suprême dès 1920? Se voir préférer un Harding, il y aurait de quoi inspirer un geste de dépit. Herbert Hoover en retient seulement une leçon de philoso-

phie. Il accepte le ministère du Commerce. Pour un médiocre, cela aurait pu être un enterrement. L'outil vaut ce que vaut l'ouvrier. Une volonté énergique, au service de conceptions simples, sait en tirer un prodigieux mouvement d'expansion économique.

Certes l'animateur a de beaux atouts : les richesses accumulées par l'Amérique pendant la guerre, l'affaiblissement de la concurrence du vieux monde, la réalité du pouvoir durable et la discipline acceptée. Il ne faudrait pourtant pas imaginer que les choses vont toutes seules, de l'autre côté de l'Atlantique, et qu'il n'y a qu'à mener une locomotive lancée à toute vapeur. M. Hoover a eu fort à faire à imposer des directives qui font passer le développement du marché interne avant la recherche des débouchés extérieurs. Nous nous sommes laissé dire que les puissances de Wall street ne voient pas d'un très bon œil cet autoritaire et s'accommoderaient assez bien du gouverneur de New-York beaucoup plus souple. Encore un paradoxe à ajouter à toutes les contradictions d'une campagne où les dirigeants des partis vont à l'encontre de leurs tendances.

Toute médaille a son revers. Dans l'éclatante prospérité américaine, il y a une défaillance. Les campagnes souffrent, moins peut-être d'une crise directe que d'une disproportion des profits. La culture ne connaît plus les prix fabuleux du temps de guerre et elle les regrette d'autant plus que l'industrie et le commerce continuent la marche en avant. Les paysans se plaignent de la raréfaction de la main-d'œuvre, attirée aux usines par l'appât des hauts salaires. Ils gémissent sur les prix insuffisants qui ne correspondent pas aux prix d'achat vertigineux atteints aux heures de folie. Belle occasion de surenchère électorale. Ce n'est pas le moindre mérite du président Coolidge et de M. Hoover d'avoir résisté opiniâtrement à l'assaut des politiciens. Deux fois ils ont opposé le veto à une loi démagogique votée par les Chambres en vue d'instituer un régime de primes et d'accaparement des grains qui conduirait à la catastrophe. M. Hoover se pique d'avoir fait davantage pour l'agriculture, en entreprenant des travaux énormes contre les inondations du Missouri et du Missisipi. Fort de ce titre, il n'a pas hésité à braver les colères des paysans. Les acclamations de la Convention républicaine ont répondu à cette audace.

Les pessimistes prétendent que les paysans ne font que taire leurs rancunes et qu'ils voteront pour les démocrates. On verra bien. Le destin de l'élection présidentielle se ramène à la question de savoir si les Américains veulent continuer ou seront pris de la frénésie du changement. Ne se lasse-t-on pas de tout, même du bonheur?

SAINT-BRICE.

Le Malaise anglo-égyptien.

Quelques jours après le rejet par l'Égypte du traité préparé à Londres par Saroit pacha et le Foreign Office, une crise aiguë éclata entre les gouvernements britannique et égyptien. Le conflit s'aggrava au point que des croiseurs de la flotte de Malte reçurent l'ordre de se préparer à occuper Alexandrie et Port-Saïd, en y débarquant des troupes.

Les causes du conflit semblent un peu nébuleuses ; pour les comprendre et pour expliquer le malaise égyptien, il est nécessaire d'esquisser l'histoire de la vallée du Nil au moins depuis le début de la guerre mondiale et peut-être même de remonter un peu plus loin.

* * *

Les griefs de l'Égypte à l'égard de l'Angleterre datent de loin. Au temps de la suzeraineté de la Turquie, la Grande-Bretagne et la France faisaient d'abord au Caire figure de protectrices, d'initiatrices à la civilisation européenne. Mais quand prit fin le condominium, l'Angleterre assuma un rôle différent, manifesta son esprit de domination, exerça un contrôle qui parut lourd et vexatoire aux indigènes. En dehors des questions financières, qui avaient amené l'intervention des puissances européennes, l'ingérence britannique se manifestait dans tous les domaines. Le khédive voyait son autorité réduite, son prestige gravement amoindri. Abbas Hilmi avait eu quelques velléités de résister aux proconsuls lord Cromer et le général Kitchener, mais il avait compris qu'aucun État européen n'encouragerait ses résistances et que la moindre initiative entraînerait sa déposition.

Au début de la grande guerre, sous prétexte qu'il était en voyage à Constantinople, Abbas Hilmi fut déchu du trône vice-royal, et remplacé par son oncle Hussein, proclamé sultan et non khédive (vice-roi), du fait que la Turquie, en lutte avec l'Angleterre, ne pouvait plus conserver sur l'Égypte une suzeraineté même purement nominale.

Cependant l'Égypte, où Rouchdi pacha remplissait les fonctions de premier ministre, offrit spontanément son entier concours à l'Angleterre. Les Britanniques acceptèrent ses services mais usèrent sans discrétion et sans tact de ses ressources et de sa bonne volonté. Les soldats égyptiens ne furent utilisés que comme travailleurs, ce qui les vexa ; les fellahs furent enrôlés de force et dépaysés. Les récoltes, les chameaux, les buffles, les ânes furent réquisitionnés pour les ravitaillements et les transports, et leurs propriétaires reçurent de fort médiocres indemnités. Les villages furent pressurés pour alimenter la Croix-Rouge, dont le nom seul ne sonnait pas heureusement aux oreilles des musulmans.

Le mécontentement de la population était général. Il grandit et apparut lors des pourparlers qui préludèrent à la paix. A la voix du président Woodrow Wilson, des principes nouveaux étaient formulés. Des idées de liberté, d'indépendance étaient lancées dans l'espace. On proclamait le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, à se gouverner comme ils l'entendaient. Par ailleurs l'Angleterre favorisait l'établissement de royaumes nouveaux au Hedjaz, par exemple, terre ingrate, habitée par des Arabes à demi sauvages. Les Égyptiens, héritiers des plus anciennes civilisations, étaient-ils indignes de diriger eux-mêmes leurs destinées?

Le refus brutal d'examiner les revendications de l'Égypte, de comprendre ses aspirations, de laisser ses représentants défendre leur cause à Londres et à Versailles, la relégation à Malte de ses délégués, agitèrent profondément le delta et provoquèrent sinon la création, du moins l'organisation et le développement du *nationalisme.*

Sir Reginald Wingate, sirdar de l'armée égyptienne, connaissant bien le pays, donna d'utiles avis, mais le Foreign Office négligea ses conseils et le remplaça par un fonctionnaire, sir Henry Mac Mahon, venu des Indes, je crois, et totalement ignorant des choses égyptiennes et de la mentalité de sa population.

L'histoire de l'Égypte, de 1918 à nos jours, ne peut ici qu'être résumée à grands traits (1). Tour à tour, le gouvernement britannique employa le gant de fer ou le gant de velours. Une mission, présidée par sir Alfred Milner, tenta de prendre connaissance sur place des doléances des Égyptiens et de remédier aux abus signalés. Mandé à Londres, Saad pacha Zaghloul négocia avec le Foreign Office, et une formule satisfaisante — sous le vocable : traité Milner-Zaghloul — parut être trouvée ; mais des divergences de vues séparèrent le chef du Wafd et Adli pacha, alors premier ministre. Une « note explicative » du 6 décembre 1921, émanant de lord Curzon, et que n'approuvait pas lord Allenby, le haut-commissaire, affichait assez maladroitement les prétentions et l'orgueil britanniques. Il en résulta une agitation sérieuse, des troubles, des répressions brutales, la démission du cabinet, une nouvelle arrestation et un nouvel exil de Zaghloul, dont la popularité et le prestige grandissaient toujours.

Le *Wafd* publia un manifeste des plus énergiques, ordonnant le boycottage de tout ce qui venait d'Angleterre ; des étudiants, des musulmans organisaient des réunions de protestation ; des fonctionnaires se mirent en grève, ainsi que des juges et membres du barreau. Le malaise était général et s'accentuait en raison des rigueurs employées. Les journaux protestaient contre les arrestations et les mesures arbitraires. Pendant trois mois, il fut impossible de constituer un ministère. Enfin Saroit pacha, mandé par lord Allenby, accepta

(1) Elle a été étudiée de 1914 à 1922 dans *l'Égypte et l'Angleterre,* parue chez Bernard Grasset en 1922.

de former un cabinet ayant un programme conciliant et assez libéral, préconisant le rappel des proscrits, l'abolition de la loi martiale, la réduction à un rôle consultatif des fonctions des conseillers britanniques, le remplacement de beaucoup de fonctionnaires européens par des indigènes... Ce programme amena un certain apaisement dans les esprits. L'impérialisme britannique pouvait-il aller plus avant dans la voie des concessions? Le maréchal Allenby le pensa. Accompagné du conseiller judiciaire et du conseiller à l'intérieur, il résolut de se rendre à Londres et s'embarqua le 3 février 1922. J'étais au Caire à cette époque et pus me rendre compte de l'émotion et des espérances que provoquèrent son départ.

La plupart des personnes qui vinrent le saluer sur le quai de la gare étaient persuadées que le maréchal ne reviendrait pas et que leur salut était un adieu.

A la surprise générale, trois semaines après, le vicomte Allenby était de retour, rapportant la fameuse DÉCLARATION A L'ÉGYPTE, que publia le *Journal officiel* du 28 février. Était-ce enfin le prélude d'un régime acceptable, permettant aux Égyptiens de vivre une vie prospère et honorable sous l'égide d'un empire lointain, respectant ses libertés, ses traditions, abandonnant une politique tyrannique et tracassière !

Malheureusement, la DÉCLARATION, tout en donnant certaines satisfactions morales aux nationalistes, aux patriotes, contenait des équivoques dont les dangers n'allaient pas tarder à se manifester. Elle proclamait la fin du protectorat. Désormais l'Egypte serait un « État souverain et indépendant ». La loi martiale était abolie. Le gouvernement du sultan, qu'on allait baptiser roi, était invité à conclure avec l'Angleterre des « accommodements amicaux » pour la solution des questions pendantes. Ces questions, dont l'importance était capitale, avaient trait à quatre points réservés « à la discrétion (1) du gouvernement de Sa Majesté ».

Voici ces points :

a) *Sécurité des communications de l'Empire britannique en Égypte*, c'est-à-dire garde du canal de Suez et maintien des troupes anglaises ;

b) *Défense de l'Égypte... contre toute ingérence étrangère*, c'est-à-dire maintien du protectorat britannique en ce qui concerne les relations extérieures ;

c) *Protection des intérêts étrangers en Égypte et protection des minorités*, soit continuation du contrôle de l'Angleterre sur la législation et la police ;

d) *Le Soudan.* On sait que le Soudan, dénommé anglo-égyptien, était distinct de l'Égypte, gouverné par un « sirdar » choisi par l'An-

(1) Les documents publiés à l'occasion de la dernière crise ont même accentué cette réserve. Il y est dit que ces questions sont « à la discrétion *absolue* » de Sa Majesté.

gleterre et nommé par l'Égypte. L'autorité militaire administrait le pays où aucun État étranger n'entretenait de représentants et de consuls.

Au premier examen, on concevait que sur ces différents points des « accommodements amicaux » seraient difficiles à réaliser.

Saroit pacha, trop compromis par ses courbettes devant les Anglais, ne put conserver la présidence du Conseil des ministres. Une loi électorale fut laborieusement élaborée, les électeurs élurent pour représentants une forte majorité de candidats du Wafd et Zaghloul pacha, dont le retour d'exil avait donné lieu à des manifestations triomphales, constitua le nouveau cabinet, appelant à y siéger plusieurs hommes politiques que les tribunaux militaires avaient condamnés à la peine capitale.

Cependant Zaghloul, dont la popularité était à son zénith, et qui manœuvrait avec une singulière dextérité au milieu des difficultés rencontrées du côté des extrémistes de son parti, de la cour et de la résidence britannique, était parvenu à organiser, dans le cadre de la Déclaration a l'Égypte, un gouvernement homogène, susceptible de durer. Le roi était entouré d'égards, et le fait d'avoir des chargés d'affaires dans les grandes capitales européennes parut ajouter à son autorité.

Le Parlement, comme toutes les assemblées élues, ne brillait pas toujours par sa tenue. Trop d'orateurs, de trop longs discours, — car les Égyptiens sont bavards, — des coteries se formaient, des propos discourtois s'échangeaient, mais Zaghloul avait assez d'autorité, de prestige et d'éloquence pour intervenir utilement dans les débats, empêcher les discussions de s'envenimer, faire appel au bon sens, au patriotisme des députés les plus ardents et les moins disciplinés. Le roi Fouad et le haut-commissaire rendaient hommage à la valeur et au tact du premier ministre. D'ailleurs les Anglais semblaient se désintéresser de l'administration intérieure de l'Égypte, et cela présentait d'assez sérieux inconvénients, car les hauts fonctionnaires redoutant les critiques et les interpellations des parlementaires, n'osaient plus prendre des initiatives ni assumer des responsabilités. De ce fait nombre de dossiers dormaient dans les bureaux et des questions à résoudre rapidement n'étaient l'objet d'aucune étude et ne donnaient lieu à aucune décision. C'est ainsi qu'on laissait en suspens des affaires de gaz, d'électricité, d'irrigations ; que des réclamations justifiées ne donnaient lieu à aucun examen, à aucune réponse.

*
* *

Survint la crise du Soudan. Le statut institué le 19 janvier 1899 était toujours en vigueur, et bien que l'on fît flotter à côté l'un de l'autre le drapeau britannique et le drapeau égyptien, l'Angleterre

gouvernait le territoire sans contrôle et sans partage (1). Toutefois le mécontentement qu'on remarquait en Égypte avait peu à peu gagné la haute vallée du Nil. On lisait les journaux arabes du Caire, on était au courant des manifestations anti-anglaises du delta. Dans les troupes soudanaises, il y avait des officiers égyptiens; à Khartoum, à Atbara, à El Obeïd, dans les principales agglomérations, on trouvait des commerçants égyptiens. Les idées de nationalisme et d'indépendance avaient pénétré un peu partout. On se préoccupait aussi des troubles économiques qui résulteraient du barrage de Makwar. En irriguant une zone de 300 000 feddans au sud de Khartoum, on augmenterait considérablement la culture du coton, faisant ainsi concurrence à l'Égypte, sans parler des dangers de laisser à l'Angleterre la possibilité de disposer à son gré des immenses réservoirs qui, maniés par des mains amies ou hostiles, pourraient donner à la terre des Pharaons la fécondité ou la disette.

Quelques velléités de mécontentement, des protestations assez anodines furent réprimées avec la dernière rigueur. Des élèves de l'École militaire du Gordon College traduits en conseil de guerre pour avoir crié : « Vive Fouad, roi d'Égypte et du Soudan, » furent condamnés à huit ans de travaux forcés. Les officiers égyptiens des corps soudanais furent congédiés et expulsés du Soudan. Le sirdar, sir Lee Stack, était en congé en Europe quand ces événements se produisirent. A son retour, on espérait que des mesures bienveillantes atténueraient les rigueurs, d'autant que la plupart des élèves de l'École militaire appartenaient à d'honorables familles du Caire, de Tantah, d'Alexandrie. Le gouverneur du Soudan fut sans pitié; il maintint toutes les condamnations prononcées, ratifia toutes les mesures prises en son absence.

L'indignation fut grande au Caire. Huit ans de travaux forcés au Soudan, c'était la mort certaine des jeunes Égyptiens coupables d'avoir poussé un cri séditieux. Un groupe d'extrémistes résolut de les venger. Alors que sir Lee Stack revenait en automobile du ministère de la Guerre, une bombe éclata sous sa voiture et le blessa mortellement.

L'Angleterre ne laissa pas échapper l'occasion de tirer parti de ce triste attentat. L'acte inconsidéré dont le gouvernement allait être rendu responsable expliquerait le recours à la force, aux plus brutales répressions.

Le haut-commissaire, escorté de deux escadrons sabre au clair, vint remettre à Zaghloul un ultimatum des plus menaçants. Il fallait humilier l'Égypte, compromettre son gouvernement aux yeux du monde civilisé. Une énorme indemnité fut exigée; les troupes anglaises prirent possession des douanes; tous les militaires et fonction-

(1) Voir l'article : « La question du Soudan égyptien » publié dans *le Correspondant*. Livraison du 10 décembre 1924 (pages 651-664).

naires égyptiens en service au Soudan furent désarmés et rapatriés. C'était à nouveau la terre du Sphinx replacée entièrement sous le joug britannique.

Après avoir, avec calme et dignité, montré l'injustice de l'Angleterre, qui quelque temps auparavant n'avait pas rendu l'Irlande responsable de l'odieux assassinat, par quelques-uns de ses enfants, du maréchal Wilson, l'un des héros de la guerre mondiale, Saad pacha Zaghloul donna sa démission.

Un homme d'État, qui avait été durant la guerre gouverneur d'Alexandrie et jouissait de l'estime générale, Ziwer pacha, accepta le rôle ingrat de former et de diriger un cabinet durant cette période de crise aiguë. Il ne pouvait être question d'engager la lutte contre les croiseurs britanniques et les blue jackets. Il fallut donc accepter les conditions et les humiliations imposées par la force ; il n'est pas surprenant que le « malaise » de l'Égypte n'en fût pas diminué.

Le nouveau haut-commissaire, lord Lloyd, était un diplomate avisé, qui savait allier à une fermeté fort nette des qualités de courtoisie et de bienveillance. A la suite d'élections générales, la représentation du pays n'avait guère été modifiée et, lorsque le Parlement fut convoqué, Ziwer pacha se retira et un cabinet d'union nationale se constitua sous la présidence de Saroit pacha, qui jouissait de la confiance de la résidence britannique, mais était entouré de ministres pris dans la majorité.

Saroit pacha crut possible de faire aboutir un traité d'alliance avec la Grande-Bretagne, en harmonie avec les prétentions impérialistes, tout en laissant à l'Égypte les apparences d'un État indépendant et souverain selon les termes de la fameuse « Déclaration ». Sans doute, d'un coup de hache, l'Angleterre avait tranché la question du Soudan. L'Égypte n'avait plus voix au chapitre en ce qui concerne l'administration de la vallée du Nil, de Wadi Halfa aux grands lacs africains, mais le régime du fleuve, l'usage des réservoirs et le règlement des eaux dans les canaux d'irrigation qui présentaient un si puissant intérêt pour les agriculteurs de la haute Égypte et du Delta, pouvaient faire l'objet d'accords et de conventions. Il importait de ne pas appauvrir l'Égypte pour enrichir démesurément le Soudan. D'autre part, si le Soudan était de bonne grâce cédé à l'Angleterre, ne pouvait-on pas donner certaine satisfaction au gouvernement égyptien en cantonnant les troupes britanniques dans la zone du canal, en négociant l'abolition des capitulations?

Sur ces bases les pourparlers s'engagèrent, se poursuivirent assez aisément et l'on envisagea la perspective d'un accord.

Le voyage du roi Fouad en Angleterre fut jugé propice à sa conclusion. Le souverain d'Égypte fut reçu à Londres avec les plus grands honneurs. Saroit pacha s'entendit avec sir Austen Chamberlain. Ils arrêtèrent ensemble le texte du protocole. Les deux souverains semblaient traiter sur un pied d'égalité ; c'est le roi d'Égypte qui autori-

sait les troupes anglaises à cantonner dans la zone du canal, et le roi d'Angleterre acceptait la suppression des capitulations, lesquelles n'intéressaient plus que les pays dont les nationaux résidaient sur le sol égyptien. En réalité, l'Angleterre sacrifiait des prérogatives qui n'étaient pas de son domaine. Ce n'est pas qu'il n'y eût rien à réformer dans le système des capitulations. On conçoit difficilement qu'un Européen, résidant au Caire, et exempt d'impôt, comme Français ou Italien, soit dispensé de payer une taxe sur son automobile, comme le font les autres propriétaires de voitures. Mais les capitulations sont un vieil édifice qui fit ses preuves, dont les prérogatives et les privilèges, justifiés par des services, ne peuvent être abolis sans danger. Il faudrait les modifier peu à peu, à la suite d'ententes internationales, et se bien garder de donner des coups de marteau susceptibles d'ébranler les assises de la construction.

Après les conversations de Londres, suivies de la rédaction d'un projet de traité, il ne fallait pas croire que toutes les difficultés étaient surmontées. L'Égypte étant une monarchie constitutionnelle, le Parlement devait approuver le traité. Saroit pacha et lord Lloyd se firent des illusions à ce sujet; ils crurent que les représentants élus de l'Égypte, leurrés par quelques phrases protocolaires et flatteuses, accepteraient d'avaliser un traité consacrant l'abandon de tous les droits de l'Égypte sur le Soudan, et le rétablissement à peine camouflé du protectorat britannique. La presse arabe montra les côtés dangereux du traité; les partis commentèrent les clauses équivoques et firent constater les fissures par lesquelles pointait l'impérialisme britannique. A la fin de janvier, — j'étais au Caire à cette époque, — dans tous les milieux politiques, l'on avait acquis la certitude que le traité présenté par Saroit pacha ne serait pas ratifié par le Parlement.

Le gouvernement lui-même n'osa le défendre devant les Chambres et donna sa démission. La crise ministérielle fut de courte durée. Mustapha el Nahas pacha, qui à la mort de Saad Zaghloul avait été placé à la tête du Wafd, fut chargé de former le nouveau cabinet. Sans avoir les vastes connaissances et la prestigieuse éloquence de Zaghloul, El Nahas pacha possède une fermeté, une netteté de vues qui sont déjà très appréciées, et l'union des députés patriotes se fit aisément sur son nom. Son cabinet réunit une très forte majorité à la Chambre et fut bien accueilli du pays.

Mais les Anglais étaient dépités, irrités même de l'échec du projet de traité. Ils ne le laissèrent pas ignorer au roi Fouad. Cependant, puisque ce projet était, en vertu de la Constitution, soumis au Parlement, les députés avaient qualité pour le rejeter aussi bien que pour l'accepter.

El Nahas pacha avait simplement envoyé au haut-commissaire une note déférente dans sa forme, expliquant que l'aide-mémoire servant d'introduction au traité envoyé le 4 mars, ne semblait pas

de nature « à fortifier les liens d'amitié qui doivent présider aux relations entre la Grande-Bretagne et l'Égypte ». Cet aide-mémoire, ajoutait-il « constitue une ingérence de tous les instants dans la vie intérieure de l'Égypte, paralysant l'exercice par le Parlement de son droit de législation et de contrôle sur l'administration et rendant impossible l'existence d'un gouvernement digne de ce nom ».

La réponse britannique à cette note, datée du 30 mars, accusa de la mauvaise humeur et du dépit.

Lord Lloyd la terminait ainsi :

« Le gouvernement égyptien ayant refusé de conclure ce traité, la situation qui a précédé le rejet demeure en vigueur. La situation aujourd'hui est donc la même que celle qui a suivi l'échec des négociations entre M. Ramsay Macdonald et Zaghloul pacha, sauf en ce qui touche aux modifications survenues à la suite des notes échangées en novembre 1924.

« Le gouvernement de Sa Majesté maintient donc sa liberté d'action en ce qui concerne les points réservés et le gouvernement égyptien continuera d'exercer son pouvoir indépendant, mais à la condition de donner satisfaction au gouvernement de Sa Majesté dans les limites de ces questions. »

De part et d'autre, on restait sur ses positions, mais les Anglais, qui avaient compté sur une victoire facile, montraient leur déconvenue, ne cessaient pas les hostilités et préparaient une revanche.

*
* *

Le Parlement avait repris ses travaux. Il élaborait une loi sur les réunions publiques, d'après les stipulations en usage chez les nations européennes. Les lois de cette nature ne présentent guère d'intérêt que lors des consultations électorales ; elles doivent fournir le maximum de garanties à la liberté de discussion ; elles interdisent d'ordinaire à la police de pénétrer dans les salles de réunion, si elle n'y est pas requise par le président.

Il était difficile d'imaginer que la discussion de cette loi, d'ordre intérieur, porterait ombrage à l'autorité britannique et serait cause d'un grave conflit. Sous le ministère Saroit, le projet, voté par la Chambre, avait été soumis au Sénat et n'avait provoqué aucune observation du haut-commissaire. La loi eût même été présentée à la signature du roi et promulguée lorsqu'on s'aperçut qu'un paragraphe avait été omis dans le texte soumis au Sénat. L'omission réparée, le projet était à nouveau renvoyé à la Chambre haute et figurait à l'ordre du jour d'une prochaine séance, quand, soudain, le gouvernement britannique lança un ultimatum brutal, accompagné d'explicites menaces, au cas où le gouvernement égyptien ne retirerait pas de suite le projet de loi pendant devant le Sénat.

Prétexte invoqué : une pareille loi était contraire au troisième

point réservé dans la Déclaration à l'Égypte : *Protection des intérêts étrangers...* et *protection des minorités.*

En quoi le fait de tenir une réunion publique en l'absence de représentants de la police pouvait-il être nuisible aux intérêts des étrangers? En quoi les minorités ethniques pouvaient-elles se trouver menacées dans leur sécurité? Il était difficile de l'expliquer. Seule la fable du *Loup et de l'Agneau* pouvait fournir un commentaire. L'Angleterre faisait allusion au meurtre du sirdar, comme si cet attentat avait été préparé au cours d'un meeting public. Mais l'ultimatum était formel. Si en quarante-huit heures le projet de loi sur les réunions figurait encore à l'ordre du jour du Sénat, des croiseurs de l'escadre de Malte seraient dépêchés à Alexandrie et à Port-Saïd, les « tommies » s'empareraient des douanes, etc.

C'était un vrai *casus belli* à l'occasion d'un fait bien insignifiant ; et l'hypothèse d'un conflit armé était ridicule. Maître de la mer et du Soudan, l'empire britannique tenait l'Égypte désarmée à sa merci. Mais le rejet du traité préparé au Foreign Office devait faire infliger au gouvernement du roi Fouad une humiliation sévère. L'orgueil britannique, un moment blessé, voulait se venger. Le premier prétexte venu avait motivé cette vengeance.

Le premier ministre et le Parlement égyptien firent preuve en la circonstance de sang-froid et de décision. Tous les partis, oubliant leurs petites querelles, soutinrent le gouvernement et El Nahas pacha adressa au très honorable lord Lloyd of Dolobran une note à la fois digne et habile en réponse à l'ultimatum anglais.

Bien que cette Note soit un peu longue, elle vaut d'être citée, car elle met en pleine lumière les causes et les prétextes de la crise provoquée par le Foreign Office.

Excellence,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre, en date du 29 avril 1928, par laquelle Votre Excellence me fait savoir que le projet de loi réglementant les réunions publiques et les manifestations est couvert par la réserve confirmée dans la note britannique du 4 avril et à laquelle l'aide-mémoire du 4 mars avait fait allusion ; que Votre Excellence est chargée par le gouvernement de Sa Majesté britannique de me demander, en ma qualité de chef du gouvernement égyptien, de prendre immédiatement les mesures nécessaires pour empêcher que ce projet de loi ne devienne une loi, et de vous donner par écrit l'assurance catégorique que l'examen du projet précité ne sera pas poursuivi, ajoutant que si cette assurance ne parvenait pas à Votre Excellence le mercredi 2 mai, avant sept heures du soir, le gouvernement de Sa Majesté britannique se considérerait libre de recourir à telle action que la situation pourrait, à son avis, rendre nécessaire.

En réponse, j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que, dans sa réponse du 30 mars à l'aide-mémoire britannique du 4 mars 1928, le gouvernement égyptien a exposé son point de vue, qu'il estime de nature à

concilier la sauvegarde des droits du pays avec le maintien des relations amicales entre la Grande-Bretagne et l'Égypte, point de vue qu'il a confirmé dans la déclaration faite le 5 avril au Parlement en réponse à la note britannique du 4 avril.

En présence du devoir qui lui incombe de garder intacts les droits du pays et de respecter la Constitution, le gouvernement égyptien ne peut reconnaître à la Grande-Bretagne le droit qu'implique sa note du 29 avril d'intervenir dans la législation égyptienne en se basant sur la Déclaration du 28 février 1922. Celle-ci était et demeure une déclaration unilatérale et le gouvernement de Sa Majesté entendait lui donner effectivement ce caractère. De par sa nature même, elle ne saurait lier ni obliger l'autre partie. C'est ce qu'a d'ailleurs reconnu, en 1924, M. Ramsay Macdonald, alors premier ministre. Dans une lettre adressée, le 3 juillet 1924, par lord Allenby à feu Saad Zaghloul pacha, alors président du Conseil des ministres, Sa Seigneurie s'est exprimée en ces termes :

« Il (Mr. Ramsay Macdonald) a clairement dit, le 15 mai, au ministre d'Égypte à Londres que par le fait que l'une ou l'autre partie expliquerait la position où elle se tenait, l'autre partie n'était nullement obligée de reconnaître cette position. »

Le gouvernement égyptien a, à maintes reprises, exposé avec franchise et sincérité son point de vue au gouvernement de Sa Majesté britannique et à Votre Excellence, et n'a épargné aucun effort pour bien marquer les bonnes intentions dont il est animé. J'ai eu souvent aussi l'honneur de montrer à Votre Excellence, à propos du projet de loi sur les réunions publiques et les manifestations, qu'il n'était dans le pouvoir d'aucun gouvernement constitutionnel de violer le principe constitutionnel de la séparation des pouvoirs en retirant un projet de loi approuvé par les deux Chambres et par le gouvernement et dont le Sénat n'a plus qu'à examiner un alinéa, oublié par mégarde, relatif à une simple formalité.

Je me suis ensuite permis de faire ressortir à Votre Excellence que, par ses dispositions mêmes, ainsi que par les déclarations que le gouvernement a faites à son sujet au Parlement et les discussions auxquelles il a donné lieu dans les deux Chambres, relatées les unes et les autres dans les procès-verbaux de leurs séances respectives, le projet de loi en question n'expose la sécurité des étrangers à aucun risque, et qu'il tend uniquement à réglementer l'exercice des libertés constitutionnelles tout en assurant pleinement la sécurité publique. J'ai également eu souvent l'occasion de déclarer que si l'expérience révélait une lacune quelconque dans la loi, le gouvernement égyptien s'empresserait de demander au Parlement sa modification conformément aux exigences de l'ordre public.

Devant ces marques évidentes de sa bonne volonté et de ses bonnes dispositions, le gouvernement égyptien ne peut qu'exprimer son profond regret que le gouvernement de Sa Majesté britannique n'ait pas tenu compte de son très vif désir de consolider les bonnes relations des deux pays et des efforts sincères qu'il a toujours déployés dans ce but. Il estime qu'il ne peut souscrire au contenu de la note du 29 avril sans compromettre gravement le droit éternel de l'Égypte. Il ne saurait d'ailleurs croire que le gouvernement de Sa Majesté britannique, dont l'esprit libéral est bien connu, entretienne le dessein d'humilier une nation désarmée, forte seulement de son droit et de la sincérité de ses intentions.

Aussi bien, obéissant à son ardent désir d'entente et aux sentiments de

conciliation qui n'ont jamais cessé de l'animer, le gouvernement égyptien a, dans les limites de son droit constitutionnel, demandé hier au Sénat, qui y a acquiescé, de surseoir à l'examen du projet en question jusqu'à la prochaine session. Il espère que cette initiative sera appréciée par le gouvernement de Sa Majesté britannique et qu'à la lumière de la confiance réciproque qui doit présider aux relations des deux pays, les difficultés présentes ne tarderont pas à se dissiper pour faire place à une ère de compréhension, de justice et d'amitié.

Je saisis cette occasion pour renouveler à Votre Excellence l'assurance de ma haute considération.

MOUSTAFA EL NAHAS.

Le président du Conseil des ministres se tirait à son honneur d'une situation délicate, et, tout en s'inclinant devant la force, il réservait les droits de l'Égypte tels que les avait définis le gouvernement britannique. Les prérogatives du Parlement étaient aussi solennellement revendiquées.

A moins de rétablir d'office son protectorat sur l'Égypte si publiquement abandonné lors de la proclamation d'indépendance, il était difficile au Foreign Office de persister dans ses menaces et de les mettre à exécution.

Aussi, après en avoir référé à Londres, lord Lloyd répondit en ces termes à la note du gouvernement égyptien :

Son Excellence Moustapha el Nahas pacha,
président du Conseil des ministres.

Excellence,

1. J'ai dûment communiqué par le télégraphe à mon gouvernement le contenu de la note de Votre Excellence en date du 1er mai. En réponse, je suis maintenant chargé de déclarer que le gouvernement de Sa Majesté a appris avec satisfaction que, en conformité avec la demande du gouvernement de Sa Majesté et comme suite au conseil donné par Votre Excellence et par le gouvernement égyptien, le Sénat a décidé de ne pas poursuivre l'examen du projet de loi relatif aux réunions publiques durant la présente session. Le gouvernement de Sa Majesté prend note de votre assurance que cette décision a été prise conformément à l'ardent désir du gouvernement égyptien d'arriver à une entente et à ses sentiments de conciliation. Il est conséquemment en droit de présumer que le gouvernement égyptien aura soin d'éviter tout retour de la controverse qui a abouti à la présente crise.

2. Le gouvernement de Sa Majesté observe toutefois que les intentions du gouvernement égyptien au sujet de l'avenir de ce projet de loi ne sont pas explicitement formulées dans la note de Votre Excellence. Dans ces circonstances, il pense utile de faire ressortir en termes n'admettant aucune erreur d'interprétation qu'il considère certaines dispositions du projet comme étant de nature à affaiblir sérieusement le pouvoir des autorités administratives responsables du maintien de l'ordre et de la protection

de la vie et des biens des étrangers. Si par conséquent le projet en question devait être repris, ou si d'autres projets présentant à son avis un aspect aussi dangereux étaient introduits, le gouvernement de Sa Majesté serait de nouveau dans l'obligation d'intervenir comme en l'occurrence pour empêcher qu'ils ne deviennent lois.

3. Le gouvernement de Sa Majesté ne peut entrer en discussion au sujet de la Déclaration de février 1922. Une des conséquences de cet instrument fut de faire peser sur le gouvernement de Sa Majesté la responsabilité de la protection des intérêts étrangers en Égypte. Il a été montré clairement, au paragraphe précédent, que le gouvernement de Sa Majesté a résolu en tous temps d'insister pour l'exécution précise de ses termes. La Déclaration comprend les conditions auxquelles l'indépendance a été accordée à l'Égypte et le gouvernement de Sa Majesté ne permettra pas qu'elles soient modifiées ou méconnues.

Je saisis cette occasion pour renouveler à Votre Excellence l'assurance de ma haute considération.

LLOYD,
Haut-commissaire.

Ces documents officiels (1) posent clairement les termes du litige, mais s'ils témoignent de part et d'autre d'une certaine bonne volonté, ils n'apportent pas de solution.

Tandis qu'ils étaient échangés, un membre du cabinet britannique, sir William Joynson-Hicks, dans un discours prononcé à Holborn, ajoutait des paroles menaçantes qui n'étaient pas de nature à rassurer les patriotes égyptiens.

Après avoir fait allusion aux rapports des deux pays, tels qu'ils résultent de la Déclaration de 1922, il avait dit : « Le gouvernement égyptien a joué un jeu dangereux avec la Grande-Bretagne. L'Égypte a refusé d'appuyer l'acceptation par Saroit pacha du traité libéral que nous avons offert dernièrement et le gouvernement actuel cherche de propos délibéré jusqu'où il peut aller pour mettre à l'épreuve la patience de la Grande-Bretagne. Que l'on comprenne clairement que, quand le gouvernement britannique envoie un ultimatum au gouvernement de n'importe quelle autre nation dans le monde, cela signifie que la Grande-Bretagne sait ce qu'elle veut et que le pays l'appuie. »

Le ton de cette harangue fut sans doute agréable aux Anglais qui l'entendirent, mais il était un peu hors de saison, et ne correspondait guère aux propos conciliants d'El Nahas pacha. Au point de vue historique, ses affirmations laissaient aussi à désirer. Car, si l'Angleterre se montre autoritaire, cassante, à l'égard des petites puissances, elle est parfois plus souple devant les grandes ; et même il n'est pas utile de remonter très loin pour constater que, dans ses tractations avec l'Irlande, avec la Turquie de Mustapha Kemal, avec l'Afrique du Sud,

(1) Les pièces sont reproduites d'après le texte paru dans le *Journal du Caire.*

avec le nouveau roi du Hedjaz, elle a fait preuve, sinon de faiblesse, du moins d'intentions conciliantes, faisant des concessions sérieuses qui durent coûter cher à l'orgueil britannique.

On a parfois besoin d'un plus petit que soi. Ce qui est vrai pour les hommes peut aussi s'appliquer aux peuples. L'empire britannique a des points vulnérables ; l'agitation des Indes, un peu calmée actuellement, peut reprendre avec violence ; la Mésopotamie est encore d'une structure assez fragile. Est-il politique d'exaspérer l'Égypte, à cheval sur le canal de Suez, la grande voie de communication qui mène à la côte orientale d'Afrique, aux Indes, en Australie, en Nouvelle-Zélande?

« Dans la vie, tout s'arrange, » disait Alfred Capus à la fin d'une de ses pièces. Cela n'est vrai que dans une certaine mesure ; l'arrogance et la raideur ne sont guère propices aux arrangements ; pour les conclure, la bienveillance et la souplesse leur sont plutôt conseillées.

Le dénouement provisoire de la crise déclanchée par l'ultimatum britannique n'éclaircit pas la situation et ne termine pas le conflit. Toutefois, les négociations peuvent reprendre entre l'Angleterre et l'Égypte. Sir Austen Chamberlain le déclarait dernièrement à Westminster. Le bruit court au Caire que, dans le courant de juin, El Nahas pacha ira faire une cure à Carlsbad, d'où il lui sera facile de gagner Londres.

Assurément El Nahas est moins souple, moins anglophile que Saroit pacha, mais il a plus d'autorité sur la Chambre que n'en avait son prédécesseur à la présidence du Conseil. Les équivoques au sujet de l'indépendance de l'Égypte persistent, la propriété du Soudan, tranchée par l'Angleterre ne saurait être ratifiée par l'Égypte ; les différends ne peuvent être apaisés que par des capitulations et des concessions fort laborieuses, dont la réalisation est problématique.

Le malaise égyptien a des racines profondes ; les procédés employés jusqu'ici pour y remédier se sont montrés inefficaces, par moments même dangereux, aggravant le mal au lieu de le guérir.

En vue de la préparation d'un nouveau traité, il serait bon d'avoir à Londres un ministre de grande valeur, un homme d'État, de taille à discuter à Downing Street avec les ministres de l'Empire. Izzet pacha était un diplomate avisé, mais sa santé ne lui permit de faire à Londres que des séjours fort brefs et très espacés. En son absence, Sidarouss bey, juriste distingué, gérait bien la légation, mais il serait désirable qu'un homme politique, dûment qualifié, fût sans délai désigné comme titulaire du poste et chargé d'ouvrir les voies au président du Conseil.

Par une singulière ironie des choses, le dimanche 20 mai fut inaugurée par le roi Fouad, sur le terre-plein de la gare du Caire, le beau monument du sculpteur Mahmoud Mouktar, le *Réveil de l'Égypte.*

La cérémonie fut solennelle (1). Le souverain avait à ses côtés le haut-commissaire britannique, les membres du corps diplomatique, les membres du Parlement, les notabilités de l'armée, de la magistrature, des colonies étrangères. Une foule énorme d'indigènes se pressait dans les grandes artères aboutissant à la station. On sait que le monument symbolise le réveil du pays des Pharaons à la fin de la grande guerre, dont il souffrit durement. Une fellahin dévoilée, dans une pose gracieuse et fière, met sa main sur la tête du sphinx, dont le regard énigmatique semble vouloir laisser deviner l'avenir. On conçoit que des perspectives nouvelles et radieuses apparaissent devant l'Égypte dont les regards scrutent l'horizon lointain.

La statue, qui se dresse sur un piédestal de granit noir, fut taillée dans le granit d'Assouan, comme les temples de la Haute-Égypte.

Tous les espoirs paraissaient permis à l'Égypte, héritière d'une civilisation plusieurs fois millénaire, enrichie par le fleuve sacré, ouverte à tous les progrès, placée au carrefour de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, jouissant d'un radieux climat !

Faut-il qu'un perpétuel malaise assombrisse son ciel bleu, trouble la sérénité de ses nuits, menace ses destinées !

ROGER LAMBELIN.

P.-S. — Depuis la rédaction de cette note, ont surgi de nouveaux incidents. Plusieurs ministres ont donné leur démission, sans doute à l'instigation de la Résidence britannique. Au lieu de permettre à El Nahas de compléter le Cabinet, le Roi a, de sa seule autorité, mis fin au pouvoir du ministère et chargé un homme politique, pris en dehors de la majorité, d'en former un autre. Bien entendu, le chef du Wafd garde l'entière confiance du Parlement. De plus le Roi, violant une seconde fois la Constitution, a mis les Chambres en sommeil pendant un mois, et à l'issue de cette période une consultation générale des électeurs est prévue. Il ne semble pas que ces incidents soient de nature à atténuer l'intensité du malaise anglo-égyptien, dont nous avons cherché à rappeler l'origine et à expliquer les causes.

(1) *L'Égypte*, hebdomadaire parisien du 25 mai 1928.

LES LETTRES

RÉTIF DE LA BRETONNE

Je ne crois pas qu'on lise encore beaucoup les deux cents volumes qui composent l'œuvre littéraire de Rétif de la Bretonne. Il s'y trouve trop de longueurs interminables, trop de pages insignifiantes et fastidieuses pour ne pas rebuter le lecteur le plus tenace. Quant aux passages où s'étale le plus impudent cynisme, on est vite écœuré. Mais cette œuvre est un trésor de documents sur la vie populaire du dix-huitième siècle. A ce titre elle a retenu maintes fois l'attention des historiens. M. Funck-Brentano, en particulier, y a eu recours pour reconstituer l'aspect de la société sous l'ancien régime. Et après avoir si souvent tiré de Rétif de la Bretonne les plus précieux renseignements sur la vie d'autrefois, voici qu'il consacre à Rétif lui-même tout un ouvrage. On se demande, à lire ce livre, comment il se fait que Rétif de la Bretonne n'ait pas encore été le héros, ces dernières années, de quelque vie romancée. Nulle existence ne se prêtait mieux que la sienne à ce genre de récit. Mais quand on a lu, sans que l'intérêt se ralentît un seul instant, les quatre cents pages de M. Funck-Brentano, on se félicite que nul romancier ne se soit mêlé d'ajouter à cette véridique histoire des inventions inutiles. Il n'y avait qu'à la raconter tout uniment, comme a fait M. Funck-Brentano. Elle se suffit à elle-même. Nous n'essaierons pas de donner ici un aperçu de cette vie mouvementée de Rétif de la Bretonne, et nous n'entrerons pas dans le détail de ses aventures amoureuses. Il y a plus d'intérêt à montrer brièvement quelles

images variées du dix-huitième siècle nous présente l'œuvre de Rétif.

Nicolas Rétif — rendons à son nom son orthographe exacte, puisqu'il n'adopta que sur la fin de sa vie la forme Restif — est né en basse Bourgogne, à trois lieues d'Auxerre. La Bretonne est le nom du domaine de ses parents, des paysans fort à l'aise. Mais la plus grande partie de sa vie s'est écoulée à Paris. Le coche d'eau, qui menait les voyageurs d'Auxerre au port Saint-Paul, à côté de l'île Saint-Louis, est le trait d'union entre la vie rustique de Rétif et son existence d'ouvrier parisien. Car il fut typographe avant de devenir écrivain. Né en 1734, il a vu les cinquante dernières années de l'ancien régime. Et c'est tout d'abord sur la vie matérielle dans le monde populaire, aux champs comme à la ville, qu'il nous apporte de nombreux témoignages. Il nous permet de vérifier le mot de Talleyrand sur la douceur de vivre au dix-huitième siècle. Cette douceur n'était pas un privilège réservé à la société où fréquentait l'évêque d'Autun. La prospérité était partout répandue, et le « pays riche », dont nous parle M. Pierre Gaxotte dans le tableau du dix-huitième siècle qui ouvre sa *Révolution française*, est peint d'après nature par Rétif de la Bretonne. Chez ses parents, qui étaient, répétons-le, de simples paysans, il y avait deux cents poules et poulets dans la basse-cour, vingt-quatre vaches dans l'étable, et un fort troupeau de moutons. La ménagère est bonne pâtissière, et les jours où l'on chauffe le four à pain, elle fait cuire en même temps des tartes aux épinards, dont la recette ne s'est d'ailleurs pas perdue en basse Bourgogne. Voyage-t-on, à l'auberge le menu comprend, pour quinze sous de ce temps-là, potage et bouilli, suivis de volaille : pigeonneau, perdrix ou caille, arrosés d'une chopine de vin. A la ville, la vie n'est pas moins large; quand il est ouvrier d'imprimerie, Rétif soupe tous les samedis soirs avec un camarade. « Nous mangions notre poulet, » dit-il; et il ajoute : « Le délicieux souper, fruit de notre travail! Nous nous y sommes appliqués pendant six jours sans relâche. Il y a cinquante-deux sabbats dans l'année : nous y sommes ducs et pairs. Je ne sais, en vérité, si les ducs et pairs ont cinquante-deux jours par année où ils sont aussi heureux que nous. »

Ces satisfactions matérielles s'accompagnent de libertés civiques dont Rétif sait nous dire tout le prix : « Je suis né, écrit-il, dans un village libre, où jamais la vue n'est affligée par la présence d'un maître, où la chasse est libre à qui sait porter un fusil, où l'on possède des bois communaux, où le peuple tient des assemblées pour élire ses syndics, ses collecteurs, ses pâtres publics, pour nommer son maître d'école, disposer du revenu public. » Il y a là une volonté d'indépendance qui tient plus au caractère des habitants — il y a de fortes têtes dans

le pays d'Auxerre — et aux habitudes prises avec le consentement du gouvernement, qu'aux idées nouvelles répandues au cours du siècle. Il faudra que Rétif vienne à Paris pour lire les livres des philosophes à la mode. Dans sa famille, il avait surtout appris à connaître la Bible, que son père lisait à haute voix dans une édition du seizième siècle. Il en était de même dans toutes les maisons paysannes. Et ces lectures des livres saints dans des éditions anciennes conservaient, chez les gens du pays, un langage un peu archaïque.

Mille observations de ce genre nous montrent le caractère solide et sain, en même temps que très achevé, de la civilisation du dix-huitième siècle. D'autres remarques, dans un autre ordre d'idées, nous font voir la place que le jansénisme a occupée, à cette époque, dans la vie de tout le pays. Les livres les plus répandus ont vulgarisé l'histoire de la bulle *Unigenitus* et de son application, celle du diacre Pâris et du cimetière Saint-Médard. Ce que l'on connaît moins, c'est la pénétration profonde du jansénisme dans la population, non seulement à Paris, mais en province. Nicolas Rétif fut élevé dans une petite congrégation installée à Bicêtre auprès de l'hôpital général, qui était un foyer de jansénisme. Et il porta, tout le temps qu'il y demeura, le nom de frère Augustin, en souvenir du saint que les jansénistes avaient pris pour patron. Quand il retourna dans le diocèse d'Auxerre, il y retrouva un évêque janséniste, Mgr de Caylus. Bien mieux, un jour qu'il allait à Dijon, il fit halte chez un aubergiste janséniste, exilé de Paris pour avoir colporté des chansons contre l'archevêque, Mgr de Beaumont, et contre le curé de Saint-Étienne du Mont, au moment de l'affaire des billets de confession. L'ancien élève de Bicêtre et l'hérétique exilé dînèrent ensemble. Ils dissertèrent toute la soirée sur Jansénius, le formulaire, la bulle, le père Quesnel et les cinq propositions. L'aubergiste, nous dit Rétif, éclatait de bonheur, et ne voulait pas lui faire payer son dîner. Le jansénisme avait-il gagné toute la France aussi profondément? Il y a là, nous semble-t-il, un point qui mériterait d'être étudié tout spécialement dans l'histoire du dix-huitième siècle. Il faut toujours prendre garde que les influences sont lentes à se propager, et que la masse de la population retarde sur l'élite sociale qui, dans la vie comme dans l'histoire, occupe le premier plan. Peut-être, alors que la ville, les salons, les parlementaires, les beaux esprits, étaient conquis par les philosophes et les encyclopédistes, les campagnes étaient-elles plus ou moins imprégnées de l'esprit janséniste que la monarchie, depuis un siècle, s'efforçait de détruire en France.

Quoi qu'il en soit, à partir du moment où il vivra à Paris, c'est un autre aspect de son époque que va nous montrer Rétif de la Bre-

tonne. Il nous en fait voir le côté libertin, mais en même temps qu'il devient un des plus cyniques débauchés du siècle, il se met à professer, sur un ton larmoyant, la philosophie vertueuse à la mode. « Jamais, mon ami lecteur, écrit-il dans un de ses livres, je n'ai totalement cessé d'être vertueux. » C'est l'accent de Jean-Jacques Rousseau, à qui Rétif ressemble par plus d'un trait. Leur amoralisme est le même. Leur perversion a des raffinements analogues. Il tombe volontiers dans un sentiment religieux vague et emphatique qui rappelle aussi bien la profession de foi du vicaire savoyard que certaines divagations des romantiques. Une nuit d'été, comme il se promène dans l'île Saint-Louis, il tombe à genoux sous les étoiles. « Que faites-vous? lui dit un passant, ce n'est pas ici une église. — Ne vois-tu pas, répond Rétif, la voûte étoilée du grand temple de Dieu? Homme borné! Ne trouble pas à l'avenir celui dont les pensées s'élèvent jusqu'à l'Être suprême! »

Enfin, à l'instar de Rousseau, Rétif veut réformer l'humanité, et cet homme perdu de mœurs prêche la morale avec autant d'inconscience que le philosophe de Genève. Il écrit tour à tour un *Éducographe*, une *École de la Jeunesse* et une *École des Pères*, réplique de l'*Émile*, qui fera dire de lui : « C'est un des plus robustes cyclopes de la forge de Jean-Jacques. » D'ailleurs, ses contemporains l'ont considéré comme un moraliste. Celui dont Brunetière devait dire un jour « ce pourceau de Rétif » a été appelé, de son temps, « le véritable ami des mœurs et de la vertu », « le plus vertueux des hommes », « ce cœur qui brûle de l'amour sacré du bien public », etc... Voilà qui donne à penser que le seul Jean-Jacques Rousseau n'a pas bouleversé le monde où il est apparu, et que son œuvre tombait dans un terrain tout prêt à la recevoir.

On voit, par ces rapides aperçus, l'intérêt que Rétif de la Bretonne offre à l'historien des mœurs et des idées. Il nous est plus difficile de suivre M. Funck-Brentano dans son admiration de l'écrivain. Ce n'est pas que Rétif n'ait manifesté et soutenu une véritable vocation littéraire. Il a plus d'une fois tout sacrifié à son art. Quand il eut écrit *le Paysan perverti*, comme les éditeurs refusaient son manuscrit, il l'édita à ses frais, à une période de sa vie où il se trouvait dans une gêne extrême. Plus tard, il mit à profit son expérience de typographe pour composer et imprimer de sa main *Monsieur Nicolas*, le plus important de ses livres. Il est possédé d'une manie qu'un autre écrivain rendra fameuse : celle d'inscrire n'importe où les pensées qui lui tiennent le plus à cœur. Stendhal écrira sur ses bretelles. Rétif, lui, inscrit sur les parapets de l'île Saint-Louis les noms de ses maîtresses. Et le jour où il s'aperçoit que les gamins les effacent, il se

met à rédiger un carnet d'inscriptions qui constitue pour nous son journal le plus intime.

Mais ses livres ne valent que par quelques morceaux. M. Funck-Brentano nous dit que, par certaines pages, Rétif de la Bretonne est au-dessus de tous ses contemporains, et que l'on formerait quatre ou cinq volumes de ces pages-là. Voilà quatre livres qu'il devrait bien dégager du fatras où ils sont enfouis. Il a fait revivre sous nos yeux un des plus curieux personnages du passé. Il lui reste, et c'est peut-être le plus difficile, à hausser Rétif au rang de grand écrivain.

André Rousseaux.

Les Livres nouveaux.

M. Armand Pierhal vient de traduire, avec exactitude et en nuançant, un fort beau livre sur *Marcel Proust* de M. Ernst Robert Curtius. Voilà l'étude la plus complète qu'ait inspirée *la Recherche du temps perdu*. Elle est pénétrante. Elle est enthousiaste. On n'y découvre aucune trace d'ironie. M. Curtius ne s'avise pas de reprocher à Proust d'avoir été un snob; il ne trouve pas que cette miraculeuse puissance d'analyse se soit appliquée à de trop petits objets. C'est l'exercice de l'intelligence, le travail, en profondeur, de l'esprit qui comptent. La notion, toute pragmatiste, d'importance, n'intéresse pas plus M. Curtius qu'elle n'a préoccupé Marcel Proust.

M. Curtius, critique allemand, s'est spécialisé dans l'étude de notre littérature. En 1914, il a publié un ouvrage sur Ferdinand Brunetière... Après la guerre, il s'est attaqué à des problèmes plus urgents. Il a étudié les *Pionniers littéraires de la France nouvelle;* et son étude sur Gide, en particulier, mérite l'examen. Puis, il a écrit un livre sur Barrès, un autre sur *Balzac*, considérable et un peu étrange, où il fait dériver le génie de Balzac de l'ésotérisme du dix-huitième siècle. Il y a eu des influences plus actives, sur Balzac, que celles des doctrines secrètes. Un moment, M. Curtius s'est imaginé que l'Allemagne pouvait se désintéresser de la pensée française, et qu'elle allait se tourner tout entière vers les Indes, la Russie et la Chine... Mirages. En 1925, M. Curtius a compris que Proust durerait plus longtemps que Mahatma Ghandi.

Pour étudier Proust, il use de la méthode que Proust préconisait, et que M. Curtius résume ainsi : « Toute vraie critique doit tendre à découvrir non pas les idées ou les sentiments d'un auteur, mais les directions premières de sa sensibilité, » ou ses « traits singuliers »; et puis encore à « reconstituer la singulière vie spirituelle d'un écrivain hanté de réalités si spéciales ». Cette critique est passionnante, en effet. Mais elle limite son champ bien étroitement. Elle néglige

la discussion des idées générales ; elle ne replace pas chaque auteur dans un courant ; elle ne hiérarchise pas ; elle multiplie les exceptions, Et peut-être enrichit-elle moins le lecteur. Je conviens qu'elle a plus de saveur. Elle prépare des plats plus rares, plus délicats ; moins nourrissants.

M. Curtius isole et éclaire admirablement cette théorie de Proust que l'art n'invente pas, mais découvre ; qu'il est une exploration dans le réel. Ainsi, pour Proust, les thèmes musicaux existent tous dans un lieu idéal, où l'artiste les aperçoit, d'où, plutôt, il les rapporte comme « le citoyen d'une patrie inconnue » qui voyagerait sur la terre. Cela me paraît la vérité même. Wagner n'a pas inventé, construit note à note le motif de *Siegfried*. Certes, cet être musical existait de toute éternité, dans l'abîme où somnole toute la musique possible ; il avait sa forme, ses muscles, sa jeune force. Il ne demandait qu'à être rendu, ou donné à la vie. Ainsi, ces trois arbres que Proust enfant vit disparaître, au détour d'une route, et qui lui semblaient l'implorer : « Prends-nous avec toi, rends-nous à la vie... » L'art réalise le vœu de tous les possibles qui veulent exister.

Sur Proust, animateur du passé, M. Curtius a écrit de bien jolies phrases. Il remarque d'abord, finement, que toute poésie, toute création artistique dérive, en fait, de la mémoire. « Les Muses sont filles de Mnémosyne. » On rêverait bien là-dessus... Les Grecs, qui ont tout prévu, avaient deviné le proustisme... Mais écoutez ce passage ; il est délicieux.

Rendons grâce à l'oubli. Il conserve pour nous, dans leur fraîcheur parfumée, des sentiments que nous croyions perdus, et avec lesquels reviennent la jeunesse et l'amour. Un souffle de vent humide, l'odeur d'une flambée d'hiver, un jeu de l'atmosphère sont des messagers qui nous ramènent notre mai disparu : « La dernière réserve du passé, la meilleure, celle qui, quand toutes les larmes semblaient taries, sait nous faire pleurer encore. »

Voilà une clef pour ouvrir Proust. Au moins, la première serrure. Excellentes remarques sur le temps proustien, qui est élastique : « Nous ne comptons pas, dans son roman, par mois et années, mais d'après le changement des saisons de l'âme. Ce temps proustien est du reste lié à l'espace, qui lui-même est élastique ; car la distance verticale de la mer au spectateur placé sur le haut d'une falaise paraît à Proust moins grande qu'une distance horizontale, pour la raison que le bruit des vagues arrive, plus net et plus fort, en montant à travers un air plus pur... Mais M. Curtius ne s'est pas avisé le premier qu'il y avait beaucoup de Bergson et un peu d'Einstein chez Proust.

Pour Proust, la vie n'avait de prix qu'entrelacée au souvenir. De là son amour pour les œuvres d'art, qui peuplaient son cerveau-musée, son cerveau-bibliothèque. L'exemple de Proust est la meilleure

réfutation contre les « présentistes » qui voudraient visiter le monde sans se rappeler l'histoire. Ils ont peur de perdre leur originalité, la fraîcheur, — qui leur paraît si précieuse, — de leurs impressions... Est-ce que la personnalité de Proust s'est laissé absorber par sa culture? Est-ce que son pouvoir créateur s'est anémié dans l'étude du passé, l'intimité avec le passé? Tout au rebours!... Et voici encore une formule parfaite de M. Curtius : « La mémoire nous chante, sous la mélodie du présent, les harmonies de l'histoire. » Harmonies; contrepoint plutôt; les voix du passé, du présent et quelques voix de l'avenir se mêlent comme dans un motet de Palestrina ou dans le finale du *Crépuscule*.

Les raffinements de la culture et du sentiment esthétique peuvent être pourtant dangereux :

Le péché de l'esthète est de ne jouir de la vie que lorsqu'elle est transposée dans l'art. Mais il fausse ainsi le sens de l'art lui-même... Il restera toujours un écrivain alexandrin. Il ne nous communiquera jamais un contact immédiat avec le réel, une connaissance enrichissante. Or c'est précisément ce que Proust nous dispense. Ce classicisme du goût... est certes un élément de sa sensibilité, mais non pas la loi de son génie créateur. Si tel avait été le cas, son art aurait eu peut-être la belle patine que l'on voit chez un Anatole France, mais il n'eût été que de seconde main; il ne serait pas la nouvelle interprétation de la vie qu'il est pour nous. Il serait dénué de toute originalité créatrice, alors que c'est précisément la nouveauté et l'originalité de l'expression qui frappent tout d'abord le lecteur de Proust.

D'où il appert qu'Anatole France n'est pas un dieu pour M. Curtius. Ernest Renan non plus. Il le dit plus loin, en déclarant que le relativisme de ces deux écrivains leur inspire de « fades lieux communs. » Mais la question serait de savoir si le seul but de l'art est de nous procurer un *contact immédiat avec le réel*. Il y a une autre activité de l'esprit, qui est de comparer, de juger, de combiner des abstractions, de se moquer, de s'irriter... Voltaire non plus ne donne pas à ses lecteurs le contact immédiat du réel. M. Curtius lui refuse-t-il le titre d'artiste?

Je voudrais encadrer une pensée comme celle-ci : « Les arts particuliers ne sont que des chemins différents vers un même domaine de l'âme qui existe, immuable en soi. » Elle est extrêmement banale. Mais il faut recueillir tout ce qui peut alimenter la guerre contre les partisans de la poésie pure, de la peinture pure, et surtout de la musique pure.

M. Curtius donne une analyse pénétrante du style de Proust, en étudiant par exemple l'admirable passage sur Chopin : « Ces phrases au long col sinueux et démesuré de Chopin, si libres, si subtiles... Les énumérations de Proust tendent à la précision. Mais M. Curtius est-il certain que celles de Péguy soient, comme le voulait aussi M. Charles du Bos, des « tâtonnements »? Il n'y a pas de tâtonnements, dans le

flot des images qui dépeignent la Beauce dans la *Présentation à Notre-Dame de Chartres.* Mais une extraordinaire richesse d'invention, une multiplication inouïe de « précisions », si l'on peut dire.

M. Curtius a une foule de remarques intéressantes, — pas toujours neuves, mais bien exprimées, — sur la langue française, sur le goût français qui « repose sur une faculté de sentir différenciée à l'extrême et dont le type idéal est le connaisseur. » Ceci est très juste, encore : « L'action des livres de Proust se prolonge en nous comme un mouvement qui vient de l'esprit même et non pas d'une personne particulière. Ce qui pour l'auteur est une fin, est un commencement pour nous, une impulsion que nous nous sentons poussés à poursuivre... » Pas un lecteur de Proust qui n'ait senti cela. On « proustise » ensuite, malgré soi; — et le moins mal qu'on peut. On est lancé. Malheureusement, ça ne dure pas.

L'œuvre de Proust est imprégnée de « tristesse métaphysique ». Oui. Du sentiment de joies supérieures, qu'on croit goûter, à certaines minutes ineffables... Qui peut nous les donner? Ce n'est pas l'amour; il n'est, selon Proust, que souffrance. D'où vient-il?... M. Curtius rattache la pensée intime de Proust au platonisme; à la théorie des réminiscences. La nostalgie platonicienne de Proust est indiscutable. Elle constitue ce fond de noblesse de son œuvre; elle fait la beauté de telles pages admirables, comme le récit de la mort de Bergotte...

Il est très beau qu'un critique étranger ait su étudier un grand écrivain de chez nous « avec lumière et amour »; qu'il l'ait mis au premier rang; et que, pas une ligne de ce livre, paru en 1925, n'ait besoin d'être corrigée, après l'achèvement du grand ouvrage de Proust. On dirait que M. Curtius a prévu la critique que Proust a donnée de lui-même dans *le Temps retrouvé.*

*
* *

Près du Pommier de Pin, un hameau vendéen, là où la route de Nantes à Bordeaux quitte le Bocage pour la plaine, il y a un vieux château, Talmont. Et dans ce château a grandi une petite fille nommée Juliette...

Eh bien, non! Cela n'est pas vrai. Il n'y a pas de Pommier de Pin, de Talmont, de Juliette. On ne veut pas nous dire les vrais noms. Mais lisez cette description du papa de Juliette. « Il était pâle, brun, maigre. Il avait un grand front où les cheveux s'avançaient comme un cap dans la mer. Il avait de fortes pommettes et des moustaches tombantes, des yeux marrons pleins d'étincelles. » Et puis dites-vous que le livre dont je vous parle, le *Pot de Basilic*, est signé Madeleine Clemenceau-Jacquemaire... Vous y êtes. Le père, vous l'avez reconnu... Ce sont des souvenirs d'enfance que Mme Jacquemaire nous confie. Elle le fait avec une vivacité charmante, et le plus frais talent. Le *Pot de Basilic* sent bon la campagne vendéenne. Jadis,

sur le bord des fenêtres et la margelle des puits, on plaçait, en Vendée, un pot de basilic. Il paraît qu'en ce pays-là, on n'use point de cette plante frisottée pour « relever le goût d'une sauce ». On a tort. On en parfumait les chemises, seulement. Il est symbolique, paraît-il, « du jardin que le puits doit arroser ». Donc, consacré au culte de notre sœur l'Eau... Mais les Vendéens perdent le goût des symboles, et ils se moquent maintenant du basilic. On doit les plaindre!

La petite Juliette-Madeleine ne devait pas avoir les yeux dans sa poche; et sa mémoire est saine. Elle n'est pas lente à retrouver le temps perdu. Les bonshommes et les femmes du village; la vieille Boisselotte, Hortense, la marchande d'échaudés, au verbe fumant, le père Coquilleau dans sa carriole traînée par un cheval de cent sous, Jean Morin, tout courbé, une bêche sur l'épaule, comme elle les revoit bien! Et qu'elle sait vite les peindre!

Elle parle du grand-père, le « seigneur républicain » qui, faisant de son mieux le bien autour de lui, avait fini par prendre les hommes en dégoût, et s'enfermait dans sa solitude, farouchement; la grand'-mère, toute bonté, les deux chères parentes, Mlles Agathe et Vincente, qui passèrent leur vie dans la joie du sacrifice, dans l'oubli d'elles-mêmes... Cela est simple, juste, vrai, aéré... On pense à *Catherine Paris;* et c'est un rapprochement très flatteur pour le *Pot de Basilic.*

Quelques souvenirs citadins. Mlle Juliette, à Paris, jouait avec Georges et Jeanne Hugo, et Victor Hugo lui relevait la frange de ses cheveux en disant : « Beaucoup de front dans un visage, c'est beaucoup de ciel dans un paysage. » Mais les souvenirs campagnards sont plus piquants, plus vifs. La vie de châtelains tranquilles, modestes, qui suivaient les saisons, s'occupaient des arbres, des fruits, de la basse-cour... Le père qui, de temps à autre, venait de Paris chasser, montrer les marionnettes à sa fille, et lui apportait les *Contes* de Perrault ou l'histoire de *Gribouille...* La grande peur de Juliette quand elle coucha seule dans une grande chambre dont la cheminée était pleine de soupirs, parce que des oiseaux de proie, des émouchets sans doute, y avaient fait leur nid... Tout cela est sain, transparent, solide. Un joli livre.

*
* *

Vous savez que M. Jean-Louis Vaudoyer, ce Parisien qu'on a rencontré dans toutes les expositions, dans tous les « bons coins », est devenu amoureux de la Provence. Il était assez prédestiné à cette passion. La cathédrale de Marseille, la Major, n'est-elle pas l'œuvre de son aïeul? Son père n'en fut-il pas le pieux architecte-conservateur? M. Vaudoyer a beaucoup voyagé en Italie. Le recueil de vers qu'il vient de publier, *Rayons croisés*, — des vers d'un timbre et d'un mouvement originaux, librement coupés, raffinés de pensée, et familiers de forme, — est tout rempli de paysages italiens, des souvenirs des grands peintres de Venise,

de transcriptions poétiques des tableaux de Léonard ; et, surtout, de délicates impressions virgiliennes. Oh ! que M. Vaudoyer est donc Latin... Il a parcouru la Provence un peu plus tard. Les Français finissent toujours leurs itinéraires par la France. Il a été émerveillé de rencontrer, si près de Paris, le génie romain ; et ces troupeaux, ces pâtres, ces rocs calcinés, ce soleil, ces plantes odorantes ; ces poètes aussi, où survit l'âme pastorale du poète des *Géorgiques.* Il est devenu Provençal avec ferveur. En creusant, on découvrirait aussi que plus Paris, depuis la guerre, s'est transformé, plus il blesse profondément la sensibilité d'un fin lettré, un peu « passéiste », comme M. Vaudoyer. Proust se fût, plus que jamais, réfugié dans sa chambre de liège. M. Vaudoyer se choisit, dit-on, un ermitage au pays de Mistral. Qu'il est bien inspiré, et enviable !

Il nous avait déjà donné, dans les *Cahiers Verts*, des *Beautés de la Provence*, où il parlait d'Aubanel et des fontaines... Voici de *Nouvelles Beautés*, dignes des premières, mais où les hommes tiennent plus de place que les paysages. Oh ! je n'oublie pas le panorama du Rhône, vu de la terrasse de Viviers, ni les sursauts de la Durance, fendant les rochers, ni le blanc désert de pierres, entre Marseille et Cassis, ni les paysages des Saintes-Maries, ni l'hymne aux plantes provençales... Mais enfin, les biographies sont plus importantes, cette fois. M. Vaudoyer nous parle de Charles de Savine, évêque de Viviers, dévot et bon vivant, alternativement, qui joua au révolutionnaire en 1790, fut porteur d'eau, bibliothécaire, interné comme fou, royaliste décidé, — et puis enfin mourut, dans la pénitence, comme un saint. Il nous conte la vie de Bonaventure Laurens, dessinateur de jolis visages, un peu coureur, en esprit du moins, qui couvrit des albums et des albums de portraits de jeunes filles, et qui adora la musique. Il échangea des leçons d'aquarelle avec Mendelssohn, contre des exécutions, à l'orgue, de préludes et de fugues, connut Liszt, fit quatre portraits de Schumann, fut l'un des premiers à s'effrayer de la dilatation des pupilles du grand musicien, fit imprimer à ses frais des pièces de Couperin, et réunit les œuvres musicales de son compatriote Elzéar Genet, dit le *Carpentrasso.* On peut mener une belle vie, à Carpentras, à la condition de voyager d'abord un peu...

Gassendi, à Digne, Puget à Marseille, Arène à Sisteron... M. Vaudoyer les ressuscite avec amour. Il les admirerait moins, s'ils n'avaient pas baigné dans le soleil et dans les parfums de la lavande et du thym...

Robert Kemp.

LES BEAUX-ARTS

LA GALERIE DES CHEFS D'ORCHESTRE

PARIS a vu défiler, en cette fin de saison, quelques-uns des plus grands chefs d'orchestre européens. Ils ont remporté des succès éclatants. Mais, la part faite à la curiosité et au goût de tout ce qui vient du dehors, sont-ils tellement supérieurs aux chefs de nos associations constituées? Ils sont *autres*, et chacun prit soin de ne se révéler que dans des œuvres qui pussent le montrer dans son avantage.

Mengelberg, replet et frisé. bonasse et méticuleux, est le chef d'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam. Furtwængler, filiforme et glabre, sonore et romantique, dirige la Philharmonie de Berlin. L'un et l'autre ont joué du Beethoven, un Beethoven plus lent, plus « dix-huitième siècle » que celui qui nous est familier. L'interprétation du scherzo de la *Cinquième symphonie* par Furtwængler, menée en un style de menuet, alors que les nôtres courent volontiers la poste, a été, autant qu'une leçon de style, une leçon d'histoire (il y a toujours un pédagogue dans un artiste de race germaine), et l'on ne pouvait mieux montrer quels reflets de Haydn ne cessent de jouer sur le masque de Beethoven. De même, la traduction grave et concentrée de l'Ouverture de *Coriolan* par Mengelberg a fait courir sur cette page des lumières et des ombres qui nous parurent nouvelles. Quant à la sonorité des deux orchestres, elle est belle. Dans l'orchestre du Concertgebouw, le groupe des « bois » a une étoffe d'un grain si serré que maint passage de la *Pastorale* a pris soudain un lustre étrange. Dans l'orchestre de la Philharmonie, ce sont les contrebasses qui l'emportent, avec leurs effets de plénitude ou de douceur.

Franz Schalk et Bruno Walter ont remporté de véritables

triomphes, le premier à l'Académie nationale de musique, l'autre au théâtre des Champs-Élysées. A vrai dire, la tâche du directeur de l'Opéra de Vienne était la plus aisée, car il avait amené avec lui sa troupe, au lieu que Bruno Walter fut obligé, en quelques répétitions hâtives, d'assembler des éléments fort divers. Et l'on peut dire dès à présent que si les Parisiens ont admiré, comme il convenait, la discipline et la sûreté de la troupe viennoise, ils ont apprécié plus encore la personnalité créatrice du magnifique chef d'orchestre et animateur qu'est Bruno Walter : il arrivait précédé d'une réputation si flatteuse qu'elle paraissait difficile à soutenir ; il est reparti, ayant grandi encore dans l'estime des amis de la musique.

Ce n'est pas à dire que l'ensemble des deux « cycles » ait été parfait de point en point. Le programme des Viennois était assez peu homogène, puisqu'il comportait, à côté de *Fidelio*, du Mozart (*Don Juan, l'Enlèvement au Sérail*), du Pergolèse (*la Servante Maîtresse*), du Wagner (*Tristan, la Walkyrie*), du Strauss (*le Chevalier à la Rose*) et du Puccini (*la Tosca*). Si *Fidelio*, par une exécution irréprochable et splendide dont nous n'avions pas même l'idée qu'elle fût jamais possible (et qui, par suite, a réconcilié avec le drame de Beethoven plus d'un antifidélien), a laissé un souvenir inoubliable, la représentation de *la Tosca* a jeté une douche glacée sur les enthousiasmes les plus brûlants. La cantatrice, qui escomptait un succès personnel, en a été pour ses frais : car ce que l'on attendait des Viennois, c'était tout justement cette soumission d'un chacun à l'ensemble, cet effacement des étoiles devant l'œuvre, qui firent de *Fidelio*, de *Tristan*, du *Chevalier à la Rose* des soirées vraiment exceptionnelles ; mais on n'attendait nullement les importunités insistantes d'une vedette américanisée au point de faire passer l'ambition personnelle avant le simple goût : de quoi la critique parlée et écrite lui fit assez sentir la maladresse pour lui enlever à jamais — au moins nous l'espérons — le désir de recommencer à Paris.

Il en est résulté que l'approbation, guettée par Jeritza avec tant de vivacité, est allée en fin de compte à celles qui n'avaient nullement manifesté le désir de l'accaparer pour elles seules : et, en tout premier lieu, à Lotte Lehmann, qui, aussi bien dans Léonore que dans Sieglinde ou la Maréchale, a émerveillé les vieux abonnés de l'Opéra par la pureté de sa voix, la science de son chant et l'intelligence de ses compositions de rôle. Et, presque sur le même plan, est apparue Élisabeth Schumann tour à tour en Marceline, en Blondine, en Sophie, en Zerline, toujours séduisante et toujours musicienne. Les vrais mozartiens — et ils ne sont plus guère nombreux — ont retrouvé les bonnes traditions dans l'interprétation donnée par

Mlle Born du rôle de la comtesse, et par Mlle Nemeth du rôle de Constance. Si Mlle Wildbrunn a été une Brünnhilde un peu enrouée, elle a du moins donné à la silhouette d'Isolde un relief inaccoutumé. Moins fulgurante a été l'impression laissée par les chanteurs, et seuls les deux ténors Taubez et Graarud ont été jugés dignes de leurs partenaires féminins. Mais il n'importe, et la leçon donnée par les Viennois reste féconde : c'est une leçon de discipline, de ferveur, de dévouement à l'art.

Le succès de Bruno Walter a présenté les caractères exactement inverses. Il n'avait pas de troupe homogène, mais son programme était un « cycle Mozart » dont la beauté sut croître de spectacle en spectacle, d'abord avec *Don Juan*, puis *Cosi fan tutte*, *la Flûte enchantée*, enfin *l'Enlèvement au Sérail*. Les chanteurs étaient des étoiles de toute nationalité : Allemands comme Frida Leider ou Lotte Schœne, Français comme Mmes Ritter-Ciampi et Renée Destanges, Italiens comme Stabile, Russes comme Kipnis, Belges comme René Maison. Par la puissance rayonnante de sa personnalité, sans gestes excessifs, sans trépidation romantique, mais avec une précision souriante et persuasive, Bruno Walter a réalisé ce miracle de donner, avec des éléments aussi disparates, des interprétations de Mozart qui peuvent se ranger à côté des plus parfaites que nous ayons entendues jadis, au Prinz Regenten Theater de Munich. Toute la musique reflue dans le chef qui à son tour la répand selon son gré, qui est celui-là même du musicien. C'est alors aisance et finesse, goût et esprit, haine de toute sèche et lourde pédanterie, amour de toute subtilité et de tout raffinement. *Cosi fan tutte* fut un émerveillement, et *la Flûte enchantée*, pour la plupart des auditeurs, une véritable révélation : cette féerique Flûte, qui tient de la revue à spectacle et de la lanterne magique, du tréteau et du diorama, a donné une leçon de goût, auquel la jeune musique ne saurait rester insensible ; et grâce à cette leçon, l'on peut souhaiter maintenant, plus qu'un retour à Bach ou à Hændel, un retour à Mozart et à l'opéra-bouffe.

Mais le pénétrant succès remporté par Bruno Walter tient encore à des causes plus profondes que les qualités magnétiques personnelles du chef d'orchestre. Il tient, en fin de compte, à la correspondance, enfin perçue, entre la musique de Mozart et la sensibilité française contemporaine. En dépit des apparences que certaines formes d'art pourraient faire croire brutales, le goût français va plus que jamais aux élégances de demi-teinte et d'harmonie adoucie. Demain le cœur rentrera dans la musique avec la souriante sérénité.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. RENÉ LACOSTE

M. Jean Giraudoux a fait paraître récemment un livre de pensées sur le sport. Il y a écrit : « La conquête de la coupe Davis par les Français est une victoire nationale ».

La coupe Davis a été offerte en 1900 *par un riche joueur qui est aujourd'hui ministre de la Guerre des Etats-Unis d'Amérique. Assez laide, et du plus pur style art nouveau qui florissait au temps de l'Exposition universelle, la coupe Davis est remise en garde chaque année aux vainqueurs de cinq parties de* lawn-tennis, *aimable jeu inventé en* 1876 *par le major anglais Wightman Smith, qui modifia librement à l'usage de ses compatriotes les règles de notre ancien jeu de paume. La coupe fut d'abord disputée uniquement entre les Anglais et les Américains. Puis les Australiens inscrivirent le nom d'un troisième pays sur le socle de cet objet d'art. Et c'était tout. Jamais aucune autre nation n'avait pu ravir la suprématie aux races anglo-saxonnes. Toutes cependant le tentaient. La vogue du sport grandissant, toutes envoyaient d'un bout à l'autre du monde des représentants qui tentaient d'enlever le trophée aux Américains. Ceux-ci l'avaient reconquis après la guerre, et depuis sept années, ils le gardaient. Puis parurent de jeunes joueurs français remarquablement doués : M. Jean Borotra, M. Henri Cochet, M. Jacques Brugnon, M. René Lacoste. Quatre années de suite ils allèrent en vain à Philadelphie; les Américains, sur leur sol natal, semblaient invincibles. En septembre* 1927, *les quatre joueurs français battirent les Américains et s'emparèrent de la coupe Davis.*

On les a surnommés les quatre mousquetaires. Deux d'entre eux, accompagnés d'un cadet qui aspire à leur gloire, ont passé leur hiver à parcourir le monde. Ils ont joué à Buenos-Ayres, à New-York, à Sydney, au Cap de Bonne-Espérance. Depuis lors, les journaux de ces différents pays ont eu le temps de parvenir en France. Ils sont de nature à nous étonner : leur première page entière est consacrée aux exploits des joueurs français, avec portraits, photographies, titres énormes. Non pas journaux sportifs, journaux tout court. On disait jadis que Carpentier avait rendu dans les pays anglo-saxons plus de services qu'un ambassadeur; c'était vrai, et il en va de même aujourd'hui de nos joueurs de tennis. C'est pourquoi M. Giraudoux a eu raison d'appeler la conquête de la coupe Davis une victoire nationale. Le moraliste a droit de juger qu'un tel fait n'est pas rassurant pour l'avenir de l'intelligence. Mais l'observateur n'a pas droit de le négliger.

*
* *

Il est peu vraisemblable que M. Borotra, M. Cochet ou M. Lacoste deviennent un jour dans leur patrie ministres de la Guerre, comme M. Dwight Davis l'est devenu dans la sienne. En dépit de la vogue des sports, la popularité de ces jeunes gens ne passe pas chez nous une juste limite. Carpentier seul jouit du privilège unique d'avoir mis dans les rues, le soir de son combat contre Dempsey, autant de monde qu'en avait mis l'armistice. Le tennis est un jeu d'aristocrates, et ces champions qui courent le monde sont des amateurs qui ne rapportent que des coupes, des titres et des trophées. M. Borotra, ancien élève de l'Ecole polytechnique, mène de front au prix d'une fantastique activité le sport qui fait sa gloire et une importante affaire industrielle. D'origine plus modeste, M. Cochet doit à la raquette un riche mariage. Le grand-père de Mlle Lenglen avait fait fortune en dirigeant et liquidant à Paris une compagnie d'omnibus. Et le père de M. René Lacoste représente en France la grande marque d'automobiles de luxe espagnole Hispano Suiza.

Aussi bien M. Lacoste n'eut-il jamais rien d'autre à penser dans l'existence qu'à bien jouer au tennis. Lui-même confesse que s'il passa son baccalauréat, c'est grâce au joueur belge, M. Washer, qui le battit à Bruxelles, alors qu'il était débutant, juste à temps pour qu'il puisse revenir à Paris le jour de l'examen. Déjà à cette époque il jouait bien, mais il ne semblait pas destiné à une carrière exceptionnelle. Il n'avait ni l'extraordinaire détente athlétique de M. Borotra, ni le sens de l'anticipation de M. Cochet. Ses dons naturels n'avaient rien de remarquable. Il était long, maigre, avec de grandes oreilles et une grande bouche en coup de sabre. Seulement, il avait la volonté.

Il a voulu devenir un grand joueur de tennis. Dégagé de toute autre obligation dans l'existence, il eût pu choisir tout autre but, il a choisi celui-là. Il l'a atteint à force d'application obstinée et d'intelligente persévérance.

Car on ne fait rien supérieurement sans l'intelligence. M. Lacoste a raconté comment, jeune débutant, il avait senti la vocation s'éveiller en regardant jouer Mlle Lenglen. « Je m'attendais, dit-il, à ce qu'elle exécutât des coups extraordinaires, et elle jouait les coups les plus simples du monde, avec une aisance merveilleuse. » On a rapporté, d'autre part, au prix de quel travail Mlle Lenglen avait obtenu cette précision et cette aisance. A voir M. Lacoste opérer sur un court, on se rend bien vaguement compte qu'il doit faire appel à l'intelligence pour conduire ses parties et varier ses tactiques selon l'adversaire. Mais il donne une telle impression de sûreté et de régularité que seuls les initiés se rendent compte. Le profane, les simples amateurs même, ne voient qu'un grand garçon qui paraît peu élégant si on le compare au souple M. Cochet, au bondissant M. Borotra, au fin M. Brugnon. Lui, il a l'air trop grand, dans son vaste pantalon de flanelle, sous la casquette à longue visière. Et sa bouche bien fendue lui a valu d'être surnommé l'Alligator.

On connaissait sa régularité et sa persévérance dans l'effort. On soupçonnait qu'il n'était point sot. Mais on n'a véritablement compris que ces jours-ci, quand il eut publié un livre où il résume l'expérience de sa carrière. C'est alors seulement qu'on s'est rendu compte de ce qu'il faut d'effort et d'intelligence pour atteindre la supériorité en n'importe quoi, fût-ce au jeu de tennis.

Qu'il sache parler comme personne de tous les coups d'une partie, de la tactique même, on pouvait s'y attendre. Ce qui ne laisse pas de surprendre même un amateur au fait de ses victoires, c'est la façon dont elles ont été préparées et voulues. Tout chez lui est ou résultat du calcul ou matière à nouvelle réflexion. Rien n'est laissé au hasard, rien n'est négligé ni perdu.

Il bat pour la première fois l'Américain Johnston le jour où le cinématographe lui révèle la manière dont ce rival tenait sa raquette au moment du jeu qu'on appelle le service. *Ce soir-là, à l'hôtel, il cassa l'ampoule électrique au-dessus de l'armoire à glace. Mais le lendemain, il avait compris, et il gagna.*

Un jour, à Wimbledon, au moment de servir, il s'aperçoit que son adversaire lui tourne le dos. Il lève la tête et constate que tous les spectateurs sont debout, écoutant le God save the king, *parce que le roi venait de faire son entrée. Lui seul n'avait rien vu ni rien entendu : il pensait à sa partie.*

A Saint-Cloud, l'an dernier, il disputa contre l'Américain Tilden la

partie la plus dure de sa carrière. « De petites ondées, dit-il, provoquèrent parmi les spectateurs des mouvements assez gênants, des bruits de parapluies ouverts et refermés. Chaque fois je gagnai plusieurs points de suite parce que je prêtai moins d'attention que mon adversaire à ce qui se passait autour du court ».

Il faut être calme, ajoute-t-il. A tout prix. Quoi qu'il arrive. Si le juge désigne votre pire ennemi pour arbitre, « il faut vous dire qu'il aura probablement plus à cœur qu'un indifférent d'être impartial ». Si la nuit tombe, dites-vous que votre rival sera plus gêné que vous par l'obscurité. Si vous perdez un point par erreur d'arbitrage, dites-vous qu'un point ne fait pas perdre une partie, mais que ce qui la fait perdre, c'est de s'énerver parce qu'on a perdu un point.

Ce calme n'est obtenu qu'au prix d'un effort permanent de la volonté : M. Lacoste déclare lui-même être un nerveux. Mais le calme, dit-il, n'est pas une qualité naturelle. Elle s'obtient par la raison et par la culture. « Si vous voulez devenir calme, appliquez-vous à paraître calme. Tout le monde dira autour de vous que vous êtes calme et vous finirez par le croire. Et croire qu'on est calme, c'est être bientôt réellement calme ».

En 1927, à Philadelphie, le dernier jour les Français abordent les Américains avec une victoire et deux défaites. Restent deux parties. Lacoste joue d'abord contre Tilden, et gagne. Egalité. Reste la partie décisive entre Cochet et Johnston. Lacoste et Tilden s'asseyent côte à côte, regardent la partie, essaient de plaisanter amicalement. Lacoste est si ému qu'en plein soleil il doit endosser plusieurs chandails et un pardessus. Quand Cochet enleva le dernier point qui donnait la coupe à la France, le premier geste de Lacoste fut d'enlever le pardessus et les chandails.

On était en septembre 1927. Les joueurs français attendaient cette minute-là depuis 1922. Ils avaient passé sept fois l'Atlantique, couru toute la terre, rêvé et voulu pendant des mois et des années. Et M. Lacoste de conclure. « Il ne m'est pas possible de ne pas sentir le ridicule des efforts que j'ai fournis sur les courts de tennis, pour simplement, au fond, en dépit de tous les décors et de toutes les apparences, lancer avec plus de force et de précision une balle blanche au-dessus d'un filet ».

Les Américains et les Australiens jugent que nous devons être fiers de posséder en M. Lacoste le meilleur joueur du monde. Nous sommes fiers parce que nous trouvons en lui la raison, la ténacité, la réflexion, l'intelligence, la gentillesse, la courtoisie et la modestie.

★★★

Le Théâtre : *La métamorphose de M. J.-J. Bernard et la fin de la saison.*

Nous avons eu l'occasion récente de voir, par la métamorphose de M. Giraudoux, l'heureux effet d'un don employé à propos. Chez M. Bernard, le cas est inverse et la métamorphose malheureuse, parce que l'auteur du *Roy de Malousie* abordait un genre qui ne convient pas à ses dons.

Ceux-ci sont réels et précieux. Un critique aussi difficile que Marcel Azaïs reconnaissait dans *l'Invitation au voyage* un écho racinien. Chef et théoricien de l'école du silence, M. Bernard excelle à évoquer les plus fines nuances d'un sentiment inexprimé. C'est dire que son talent est fait de réserve et de délicatesse.

Or, il a eu l'idée de sacrifier à la pernicieuse divinité du jour, la fantaisie. Que de fautes lourdes on aura commis en abusant du nom de cette fée légère? M. Bernard, que le naturel porte à suivre les méandres cachés, n'a été fantaisiste qu'au prix d'une contrainte. Elle l'a mené directement à l'opposé de son caractère. Il s'est cru obligé d'être drôle pour être léger. Comme il est sérieux, le désir d'être drôle l'a mené à l'excès, et l'a fait verser droit dans la farce. Il a été artificiel. Il a appuyé sur tous ses effets et il a tout raté.

Tout, ou à peu près tout. Mais il est de ceux qu'on estime assez pour leur être sévère. Dès l'abord, il a été égaré par un sujet faussement plaisant et original. Ce sujet eût peut-être pu inspirer un conte philosophique. Et encore, ce n'est pas sûr, car il n'est peut-être pas assez simple.

Les savants ont remarqué, paraît-il, que les espèces dont les individus se reproduisent entre parents trop proches sont vouées à la disparition. Dans certains cas, la race ainsi affaiblie ne produit plus que des femelles. Supposons que, pour une raison quelconque, une famille humaine soit placée dans ces conditions, et que la nature ait chez elle opéré de la sorte. Chez l'animal, ces mauvaises conditions ne dépendent pas de la volonté. Mais l'homme fait son destin par les erreurs de son esprit. M. Bernard imagine que l'île de Malousie ferme ses ports par application du nationalisme intégral. Séparée du reste du monde, elle se persuade que tout est beau en Malousie et qu'on n'y peut avoir tort. Si bien qu'elle s'obstine quand la nature a parlé : cinquante ans après la décision, la race malousienne affaiblie ne produit plus que des femelles. Et cinquante ans encore après, voici venir le temps où les derniers survivants du genre mâle vont être frappés de stérilité définitive.

Le cas, on le voit, est compliqué et un peu saugrenu. Mais voici qu'il arrive alors ce qui aurait dû arriver longtemps auparavant :

un aviateur tombe du ciel ; c'est le cas de le dire. Il est jeune et beau comme tous les aviateurs connus jusqu'à ce jour. La reine n'a jamais vu d'homme jeune. Elle se laisse séduire, et l'ordre naturel est rétabli en Malousie.

L'État ankylosé dans son isolement s'insurge contre cet attentat. Mais une révolution populaire emporte l'État, et place sur le trône l'enfant du miracle né d'un sang étranger.

Non, le sujet n'était pas bon. Il détourne M. Bernard de ce qui fait sa qualité majeure. On a de tout temps loué sa décence, ici il se croit obligé d'être égrillard. Quand c'est la force et la gaieté d'un tempérament gros et gras qui explosent, on goûte sans faire la petite bouche l'épanouissement d'un puissant naturel. Ici, c'est tout le contraire. M. Bernard a été contraint de forcer son talent pour être libertin.

Le sujet n'est pas bon, ou bien alors c'est M. Bernard qui n'a pas su en tirer parti. Le nationalisme oblige la Malousie à vivre en vase clos — ce qui, dit-il, est un postulat purement gratuit ; car ce sont les formes de gouvernement modernes, c'est-à-dire démocratiques, qui se trouvent fossilisées, et qui tombent sous le coup de la satire de M. Bernard.

Celui-ci répondra peut-être qu'il n'a voulu que se divertir. Mais l'aviateur qui tombe du ciel s'appelle Bloch. Et comme M. Bernard est israélite, on est bien obligé de se demander s'il n'a pas voulu glisser et faire admettre, sous le couvert de la fantaisie, que les nations doivent accepter l'apport du sang juif pour être régénérées.

Non, M. Bernard n'est pas né pour la plaisanterie, pour l'attaque vive et franche menée avec élan et gaieté. Sans doute il est bien trop intelligent pour que sa pièce soit sans mérite, ni même parfois sa raillerie sans saveur. On peut néanmoins considérer ce *Roy de Malousie* comme sa moins bonne pièce, et l'erreur excusable d'un honnête auteur qui applique son talent à un genre qui n'est pas le sien.

Cette pièce est la dernière œuvre digne de remarque qui ait paru sur une scène parisienne. Chaque année, à cette époque, la mode veut que les meilleures troupes étrangères viennent rechercher l'applaudissement de Paris. Cette année, une initiative a transformé les visiteurs en envahisseurs : M. Gémier a cru devoir convoquer systématiquement à Paris les étrangers afin de nous servir de modèle. Il estime que notre art est tombé au dernier rang, et il l'a proclamé à la fin d'un banquet officiel. De la part du directeur d'un théâtre subventionné par l'État français, cette opinion ne pouvait passer inaperçue. Elle a été vertement relevée, en particulier par M. Henry Bernstein, qui a rendu au monde du théâtre le service de dire tout haut sur M. Gémier ce que beaucoup de gens pensent tout bas. Personne n'est moins qualifié pour parler au

nom de l'art français que cet esprit sans sérieux ni dignité. La fonction officielle qui lui a été conférée par l'État montre une fois de plus que l'État français place mal sa confiance. M. Gémier n'y gagne rien en autorité, et l'État français y perd encore un peu.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA POLITIQUE INTÉRIEURE FRANÇAISE. LA STABILISATION DU FRANC. — *Le nouveau Cartel, qui l'a emporté pour la présidence de la Chambre, joue avec un égal succès aux élections pour les présidences des grandes commissions de la Chambre. M. Malvy est réélu à la commission des Finances, et M. Paul-Boncour aux Affaires étrangères* (19 *juin*).

— *M. Poincaré prononce, à la Chambre, un grand discours, pour annoncer officiellement la stabilisation. La revalorisation, dit-il, est impossible dans les circonstances actuelles. Il s'agit de choisir entre plusieurs « inconvénients ». La stabilisation se présente comme le moindre mal* (21 *juin*).

— *Le projet gouvernemental, adopté par la commission des Finances le* 23 *juin, est voté le* 24 *à la Chambre par* 450 *voix contre* 22, *au Sénat par* 256 *voix contre* 3. *Le cours forcé est aboli, la convertibilité du billet en or est rétablie. Le nouveau franc vaudra* 65 *milligrammes* 5 *d'or fin au titre de* 900 *millièmes, ce qui fixe le taux du franc à la parité de* 124,21 *pour la livre sterling et de* 25,52 *pour le dollar.*

— *M. Lemarchand, désigné par les groupes de la majorité, est élu président du conseil municipal de Paris* (25 *juin*).

— *Une nouvelle motion du démocrate Walter, demandant la mise en liberté des députés autonomistes Ricklin et Rossé, est rejetée à la Chambre, par* 451 *voix contre* 120 (28 *juin*).

— *Le débat, à la Chambre, sur la politique générale du gouvernement, se termine, le* 29 *juin, par le vote d'un ordre du jour de confiance par* 451 *voix contre* 120. *Les radicaux-socialistes ont voté la confiance, après que leur porte-parole, M. Daladier, eût apporté, à la tribune, des réserves, pour la forme.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36847.